VITT. EM. III

LIBRERIA
ORLANDI
636
R. BIBLIOTECA NAZLE
R. BIBLIOTECA NAZLE
NAPOLI

12 tel

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

WERTHER

PAR

GOETHE

Traduction de PIERRE LEROUX

TOME I

DUBUISSON et Cie
5
Rue Coq-Héron

LUCIEN MARPON
4 à 7
Galeries de l'Odéon

25 centimes

35 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.

15 Août 1861

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

WERTHER

Digitized by Google

430584

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

GŒTHE

WERTHER

TRADUCTION DE PIERRE LEROUX

SUIVI DE

HERMANN ET DOROTHÉE

TRADUCTION DE BITAUBÉ

TOME PREMIER

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PARIS

DUBUISSON ET Ce
rue Coq-Héron, 5

LUCIEN MARPON
4-7, galeries de l'Odéon, 4-7

1864

Digitized by Google

636

AVERTISSEMENT

Gœthe (Jean-Wolfgang), né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, mort à Weimar, en 1832, est incontestablement l'un des hommes de génie qui ont exercé la plus grande influence sur le dix-neuvième siècle. Tour à tour poëte, métaphysicien, botaniste, romancier, dramaturge, homme d'État, il a également brillé dans la plupart des connaissances humaines. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails biographiques qui n'apprendraient rien au lecteur, d'autant plus que Gœthe a consigné lui-même dans ses *Mémoires* les plus obscures particularités de sa longue et illustre existence. Nous nous bornons à énumérer ci-dessous (1) les principales

(1) *Gœtz de Berlichingen*, tragédie (1773) : *Clavijo* (1774); *Stella* (1776) ; *Iphigénie en Tauride* (1786); *Le Tasse*, *d'Egmont* (1788) ; *le Grand Cophte*, comédie ; *Faust* (1re partie, traduite par Stapfer, Cavagnac et Margueri ; — 2e partie, traduite par H. Blaze, Gérard de Nerval, et en vers par Alphonse de Lespine) ; — *Hermann et Dorothée*, poëme en neuf chants ; *les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* (1796) et *les Années de voyage de Meister*, (1821), romans ; — *Essa sur la métamorphose des plantes* (traduction Martins

œuvres de cette féconde et sublime intelligence.

L'art a puisé à cette source vive ses plus radieuses inspirations, et les personnages qui se sont agités dans le cerveau du grand panthéiste ont trouvé une nouvelle vie sous le pinceau et le ciseau de nos peintres et de nos sculpteurs. Il est permis à un Français de ne pas connaître l'ensemble de l'œuvre de Gœthe, mais les ravissantes figures qu'il a créées sont depuis longtemps trop populaires, grâce surtout à Delacroix et à Scheffer, pour que cette nouvelle édition de *Werther* ne soit pas accueillie par notre public avec la même faveur que nos autres publications.

Les Souffrances du jeune Werther (Leiden des jungen Werthers), tel est le titre réel du chef-d'œuvre de la jeunesse de Gœthe, qui, à la suite d'une aventure personnelle, publia ce livre, suivi de tant d'imitations plus ou moins réussies, de cette exsangue panathénée de fantômes :

1837) ; *Théorie des couleurs ; — les Affinités électives*, etc., etc. — La plus complète édition des œuvres de Gœthe (*Sammtliche Werke*) a été publiée, de 1828 à 1830, à Stuttgardt, en quarante volumes in-8°; on peut citer encore *Poetische und prosaische Schriften*, Stuttgardt, 1836-1837, deux volumes in-8°, et enfin les œuvres complètes traduites par M. Jacques Porchat (Paris, Hachette), le plus sérieux hommage qui ait été rendu en France au patriarche de Weimar.

René, *Obermann*, *Adolphe*, etc., que nous nous garderons bien de remettre à la lumière du jour, en dépit des admirations posthumes qui nous incitent journellement à leur rendre la vie, ce que nous déclarons, pour notre part, impossible.

D'innombrables traductions de *Werther* ont été publiées en France avant la première digne de l'auteur, celle de C. Aubry (Paris, Didot, 1797, in-18); puis nous signalerons celle du comte de La Bédoyère (Paris, Didot aîné, 1809, in-8°, avec les dessins de Moreau jeune), celle de L. de Sevelinges (Paris, Delitu, 1825, in-18), la meilleure, dit Brunet (*Manuel du libraire et de l'amateur de livres*), et enfin celle de M. Pierre Leroux (1829), rééditée par M. Charpentier (1842, in-18), et devenue rarissime.

Au milieu de ces richesses, force nous était de faire un choix : aussi nous sommes-nous arrêtés avec confiance sur la dernière traduction, et véritablement la meilleure, n'en déplaise à maître Brunet, et, sur ce point, nous devions nous en rapporter aux plus intéressés dans la question, les compatriotes de Gœthe, qui ont rendu à l'éminent philosophe français la justice due à son remarquable travail.

Lorsque nous manifestâmes l'intention de donner, à côté des chefs-d'œuvre de notre littérature, les écrits les plus distingués des littérateurs étrangers, nous reçûmes, de toutes parts, les offres de services les plus sym-

pathiques, et nous en témoignons publiquement notre reconnaissance à ceux qui veulent bien tenir à honneur de venir en aide à nos modestes efforts; mais là se borne notre tâche, du moins en ce qui concerne *Werther*. A quoi bon imposer à de nouveaux venus un ingrat travail de décalque, alors que l'œuvre était faite, et faite de main de maître? Nous sommes donc allés droit au but, et bien nous avons été inspirés, car le patriarche de la démocratie française nous a accordé, avec cette bonté simple et touchante qui le caractérise, le droit de rendre le public de 1864 juge une fois de plus de la supériorité de la traduction de 1829. Il ne nous a imposé d'autre loi que la reproduction de ses *Considérations sur Werther et en général sur la poésie de notre époque*, publiées en 1839, ajoutant ainsi une chance de plus à notre succès, en nous donnant deux trésors au lieu d'un.

Restait pour nous un léger obstacle à tourner : il y avait trop pour un de nos volumes, pas assez pour deux; nous songeâmes alors à compléter *Werther* par *Hermann et Dorothée*, un calme poëme de la vie rustique, éminemment propre à reposer les imaginations vives de l'ardente peinture des orageuses passions qui ont poussé l'amant de Charlotte au suicide. Bitaubé, l'honnête Bitaubé, avait le premier fait connaître à la France (Paris, an IX, Didot jeune) cette charmante fleur éclose dans le

jardin de Gœthe. Nous trouvions donc là le complément nécessaire à notre édition.

Il était de notre devoir d'en référer à celui qui nous avait si généreusement donné son travail ; la lettre que nous fit l'honneur de nous adresser M. Pierre Leroux nous démontra que nous jouions aux propos interrompus : « Loin qu'il me soit désagréable, nous écrivait-il, que la traduction de Marmier accompagne la mienne, ce ne sera on ne peut plus agréable. J'espère que lui aussi trouvera bon ce voyage côte à côte. » L'ambition nous mordit au cœur, et nous sollicitâmes du savant conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève la permission de nous emparer de sa très élégante traduction d'*Hermann et Dorothée*. Avec une bonne grâce dont nous n'avions pas douté un seul instant, M. X. Marmier nous laissa la liberté désirée, en tant qu'elle lui serait permise à lui-même. Or, les bornes qui séparent, en fait de propriété littéraire, le *fas* du *nefas* étant très difficiles à discerner, nous n'avons pas voulu nous exposer, d'un côté, à nous briser contre l'écueil de droits acquis ; nous ne devions pas, d'un autre côté, susciter le plus léger embarras à l'homme de bonne volonté qui venait à nous les mains ouvertes, et nous avons dû nous arrêter au plus sage parti, tout en restant les obligés de M. Marmier, c'est-à-dire nous servir de la traduction de Bitaubé, inférieure sans doute, mais assez fidèle pour donner à

nos lecteurs une idée satisfaisante du poëme de Gœthe.

L'indulgence éprouvée de notre cher maître voudra bien souffrir ce voisinage ; il n'a pas dépendu de nous de le servir suivant ses préférences et les nôtres ; aussi sommes-nous certains qu'il n'en voudra pas le moins du monde à ses très humbles et très reconnaissants serviteurs, les éditeurs de la *Bibliothèque nationale*, et au signataire de ces lignes.

N. DAVID.

Digitized by Google

CONSIDÉRATIONS SUR WERTHER

ET EN GÉNÉRAL

SUR LA POÉSIE DE NOTRE ÉPOQUE *

I

Madame de Staël, dans son livre *de l'Allemagne*, parle ainsi de *Werther :* « Les Allemands sont très forts en romans qui peignent la vie domestique. Plusieurs de ces romans méritent d'être cités ; mais *ce qui est sans égal et sans pareil*, c'est *Werther*. On voit là tout ce que le génie de Gœthe pouvait produire quand il était passionné. L'on dit qu'il attache maintenant peu de prix à cet ouvrage de sa jeunesse (1). L'effervescence d'imagination qui lui inspira presque de l'enthousiasme

* Ces *Considérations* furent écrites en 1839, pour précéder une nouvelle édition de *Werther*, et elles roulent principalement sur cet ouvrage.

(1) Les *Mémoires* de Gœthe ont prouvé combien madame de Staël se trompait sur ce point. (Voir les *Œuvres de Gœthe* traduites par M. Jacques Porchat, t. VIII ; Paris, Hachette, 1862.)

pour le suicide doit lui paraître maintenant blâmable. Quand on est très jeune, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil environné de figures à genoux qui nous pleurent. Il n'en est plus ainsi même dès le milieu de la vie ; et l'on apprend alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi-même. Gœthe, néanmoins, aurait grand tort de dédaigner l'admirable talent qui se manifeste dans *Werther*. Ce ne sont pas seulement les souffrances de l'amour, mais *les maladies de l'imagination dans notre siècle*, dont il a su faire le tableau. Ces pensées qui se pressent dans l'esprit sans qu'on puisse les changer en acte de la volonté, le contraste singulier d'une vie beaucoup plus monotone que celle des anciens et d'une existence intérieure beaucoup plus agitée, causent une sorte d'étourdissement semblable à celui qu'on prend sur le bord de l'abîme ; et la fatigue même qu'on éprouve après l'avoir longtemps contemplé peut entraîner à s'y précipiter. Gœthe a su joindre à cette peinture des inquiétudes de l'âme, si philosophique dans ses résultats, une fiction simple, mais d'un intérêt prodigieux (1). »

(1) *De l'Allemagne*, part. II, ch. XXVIII.

Ce jugement de madame de Staël est profond et parfait pour l'époque où elle écrivait. En trois ou quatre traits, elle caractérise admirablement l'œuvre de Gœthe. C'est, dit-elle, la peinture des maladies de l'imagination dans notre siècle; et la cause de ces maladies, elle la trouve dans ces pensées qui nous assiégent et qui ne peuvent se changer en actes, c'est-à-dire dans le contraste de notre développement intellectuel et sentimental, à nous autres modernes, avec la triste vie à laquelle nous condamne la constitution actuelle de la société. Tout cela, dis-je, est parfait, juste autant que profond. Mais quand madame de Staël écrivait cette page, les maladies d'imagination dont elle voit la peinture dans *Werther* n'étaient encore qu'au début de leur invasion, pour ainsi dire; un grand nombre d'ouvrages remarquables, qui ont la même origine et le même effet que *Werther*, et une foule bien plus grande de détestables productions puisées à la même source, n'existaient pas. Plus avancés aujourd'hui, nous devons porter sur ce livre un jugement plus philosophique encore, en le rattachant à toute la littérature contemporaine. Qu'on nous permette donc de compléter, jusqu'à un certain point, et de développer l'opinion de madame de Staël, en citant quelques réflexions que ce sujet nous a inspirées autrefois.

Il y a déjà plusieurs années, nous essayâmes, dans un recueil périodique (1), de caractériser d'une manière générale l'art de notre époque, et en particulier le genre de poésie dont *Werther* est le premier modèle.

Il est trop évident que l'œuvre entière de Byron a la plus grande affinité avec la partie la plus capitale de l'œuvre de Gœthe, c'est-à-dire *Werther* et *Faust :* Byron résume en lui ces deux types et y ajoute encore. La maladie de l'imagination que madame de Staël voyait déjà si marquée dans *Werther* prend, dans Byron, un caractère plus intense, et sa cause se révèle plus clairement. Il ne s'agit plus avec lui de désirs ardents mais vagues, de pensées qui se pressent dans l'esprit sans qu'on puisse les réaliser en actes, parce que la vie sociale ne répond pas à l'activité de notre âme. La maladie est plus grande, et ses symptômes plus décidés. A cette simple discordance entre nos sentiments et le monde qui nous entoure, a succédé chez Byron un mépris profond pour toutes les croyances humaines et pour toute religion. Il a fini par douter de Dieu et de toute chose. Ce n'est pas seulement l'incrédulité vulgaire, c'est l'athéisme le plus prononcé qui le dévore. Comparant donc Byron à Gœthe, au milieu de tant

(1) *Revue Encyclopédique*, 1831. — Voyez le *Discours aux Artistes.*

d'autres écrivains de notre temps plus ou moins atteints de cet esprit général de doute et de désespoir, nous n'hésitions pas à donner à Byron la supériorité sur Gœthe, comme poëte *caractéristique* de l'époque; car nous trouvions dans Byron, pour employer une expression même de ce poëte, *une plus grande vitalité du poison.* Nous disions :

« Depuis que la philosophie du dix-huitième siècle a porté dans toutes les âmes le doute sur toutes les questions de la religion, de la morale et de la politique, et a ainsi donné naissance à la *poésie mélancolique* de notre époque, deux ou trois génies poétiques tout-à-fait hors de ligne apparaissent dans chacune des deux grandes régions entre lesquelles se divise l'Europe intellectuelle, c'est-à-dire d'une part l'Angleterre et l'Allemagne, représentant tout le Nord, et la France qui représente toute la partie sud-occidentale, le domaine particulier de l'ancienne civilisation romaine. Autour de ces grands hommes gravitent, comme les planètes autour des soleils, une foule d'écrivains remarquables mais d'un ordre inférieur. Byron, par la nature particulière de son génie, par l'influence immense qu'il a exercée, par la franchise avec laquelle il a accepté ce rôle de doute et d'ironie, d'enthousiasme et de spleen, d'espoir sans borne et de désolation, réservé à la poésie de notre temps, méritera peut-être de la pos-

térité de donner son nom à cette période de l'art : en tout cas, ses contemporains ont déjà commencé à lui rendre cet hommage. C'est que nul n'a su mieux que lui reproduire, avec une parfaite originalité, l'effet de cette poésie shakespearienne dont l'Allemagne et la France sont aujourd'hui plus enthousiastes que l'Angleterre elle-même. Gœthe cependant l'avait précédé de bien des années ; mais Gœthe, dans une vie plus calme, se fit une religion de l'art, et l'auteur de *Werther* et de *Faust*, devenu un demi-dieu pour l'Allemagne, honoré des faveurs des princes, visité par les philosophes, encensé par les poëtes, par les musiciens, par les peintres, par tout le monde, disparut pour laisser voir un grand artiste qui paraissait heureux, et qui, dans toute la plénitude de sa vie, au lieu de reproduire la pensée de son siècle, s'amusait à chercher curieusement l'inspiration des âges écoulés; tandis que Byron, aux prises avec les ardentes passions de son cœur et les doutes effrayants de son esprit, en butte à la morale pédante de l'aristocratie et du protestantisme de son pays, blessé dans ses affections les plus intimes, exilé de son île, parce que son île anti libérale, anti philosophique, anti poétique, ne pouvait ni l'estimer comme homme, ni le comprendre comme poëte, menant sa vie errante de grève en grève, cherchant le souvenir des ruines

voulant vivre de lumière, et se rejetant dans la nature comme autrefois Rousseau, fut franchement philosophe toute sa vie, ennemi des prêtres, censeur des aristocrates, admirateur de Voltaire et de Napoléon, toujours actif, toujours en tête de son siècle, mais toujours malheureux, agité comme d'une tempête perpétuelle; en sorte qu'en lui l'homme et le poëte se confondent, que sa vie intime répond à ses ouvrages; ce qui fait de lui le type de la poésie de notre âge. »

Ainsi ce que madame de Staël, qui n'avait devant les yeux que Gœthe, déplorait comme étant une maladie et n'étant qu'une maladie, nous, en contemplant Byron, chez qui cette maladie est au comble, nous ne le déplorions pas moins, mais nous le regardions comme un mal nécessaire, produit d'une époque de crise et de renouvellement. Un double aspect se montrait à nous dans cet affreux désespoir; nous le voyions comme un mal, mais aussi comme un progrès. Nul enfantement n'a lieu sans douleur. Byron nous semblait porter le signe de deux destinées : d'une destinée qui s'achève, et d'une destinée qui commence; d'un monde qui s'engloutit et d'un monde qui surgit. Et si la mort nous paraissait plus glacée, pour ainsi dire, chez lui, nous découvrions aussi plus manifestement en lui l'esprit immortel qui, à travers le tombeau, retrouvera la vie.

Vainement, en effet, soutiendrait-on que sa poésie n'est que l'agonie du désespoir. Je dis qu'il y a dans cette agonie des traits qui indiquent la résurrection. Vainement on le comparerait, comme on l'a fait quelquefois, au Satan de Milton. Je dis que Satan, conservant de la force jusque dans sa damnation, se ressent encore par là du divin et s'y rattache. Cet ange tombé, se soutenant dans sa révolte, est encore dans la vie. Sa misère n'est que d'un degré plus profonde que celle du fier Ajax, s'écriant : « Je me sauverai malgré les Dieux. » Et même est-il bien permis de dire que cet espoir de salut manque complétement à Satan? N'est-ce pas la nécessité seule du symbole qui a fait que Milton lui a ôté tout espoir? La mort absolue, en effet, est-elle concevable? Satan vit, il combat : donc il a de l'espoir. Cet espoir ne manque pas non plus à la poésie de Byron.

L'homme, ayant pris confiance dans sa force au dix-huitième siècle, a rêvé des destinées nouvelles; il a abdiqué le passé, rejeté la tradition, et s'est élancé vers l'avenir. Mais cet élan du sentiment a devancé, comme toujours, les possibilités du monde. Un progrès intellectuel, un progrès matériel, sont nécessaires pour que le rêve du sentiment se réalise. Qu'arrive-t-il donc? Ne voyant pas ses appétitions se réaliser, le sentiment se trouble, et, tout en persistant vers l'avenir, il ar-

rive à le nier de la bouche et à nier toute chose. Mais lors même qu'il nie ainsi, c'est qu'il aspire encore vers cet avenir entrevu un instant et qui s'est dérobé à sa vue. Soyez sûrs que, s'il n'avait pas toujours le même but, il ne blasphèmerait pas avec tant d'audace; c'est la passion qu'il a pour ce but divin qui le rend si impie. Or le poëte est le représentant du sentiment dans l'humanité. Tandis que l'homme de la sensation et de l'activité se satisfait de ce monde misérablement ébauché qu'il a devant les yeux, et que l'homme de l'intelligence cherche à le perfectionner, le poëte s'indigne des lenteurs, et finit par n'avoir plus que des paroles d'ironie et des chants de désespoir. Mais si nous devions le condamner pour cela, il nous faudrait condamner avec lui nos pères qui ont rêvé une humanité nouvelle, une humanité plus grande.

Si nous devions condamner absolument Byron sur ses paroles et sans vraiment le comprendre, il nous faudrait condamner absolument et Voltaire et Rousseau, et tout le dix-huitième siècle, et toute la Révolution, qui ont éveillé la fièvre de son génie et donné à son sang cette impulsion généreuse, mais désordonnée. Ou plutôt c'est toute la marche progressive de l'esprit humain qu'il nous faudrait condamner comme une chimère monstrueuse et funeste, si nous ne voulions pas voir dans cet homme perdu au sommet des

précipices de la route, et que saisit le vertige, un de nous, un de nos frères, qui, lorsque la caravane humaine s'arrêtait interceptée dans sa voie, s'est élancé plus hardi jusqu'à la région des nuages, et qui meurt pour nous, en nous faisant signe qu'il n'y a point de route, parce qu'il n'en a pas trouvé.

Il y a une route, sans doute, et nous la trouverons; mais qui oserait dire que le courage et la force de celui qui a pu s'élever si haut pour la chercher ne sera pas cause de notre courage pour la chercher à notre tour, nous qui sommes restés dans la plaine, et ne nous servira pas ainsi prodigieusement à la découvrir!

Nous transformions donc le point de vue de madame de Staël, en embrassant avec confiance cette crise de désespoir de notre temps, comme un chrétien embrasse la croix qu'il plaît à la Providence de lui envoyer, et en fait l'ancre de son salut. « Si, disions-nous, la poésie ne faisait pas entendre aujourd'hui ce concert de douleur qui annonce le besoin d'une régénération sociale ; si elle ne jetait pas ainsi, dans toutes les âmes capables de la sentir, le premier germe de cette régénération ; si elle ne versait pas dans ces âmes, avec la douleur de ce qui est, le désir de ce qui doit être, elle ne serait pas ce qu'elle a toujours été, *prophétique.* »

Poursuivant partout ce caractère de la poé-

sie de notre temps, nous le montrions jusque chez les écrivains qui alors affectaient le calme d'artistes heureux, satisfaits du présent et des dons accordés par le ciel à leur génie, ou qui se rattachaient à un passé qui a été grand, mais qui ne peut plus l'être. Nous mettions au-dessus de ces vaines tentatives de l'art de renaissance et de l'art pour l'art, la poésie véritablement inspirée par le sentiment de notre époque ; et nous montrions le concert unanime des diverses nations de l'Europe pour entrer, à l'insu souvent les unes des autres, dans cette phase de la poésie.

L'art, disions-nous, n'est pas plus la reproduction de l'art qu'il n'est la reproductionde la nature. L'art croît de génération en génération. Les œuvres des grands artistes, tous inspirés par leur époque, se succèdent, et cette succession est le développement de l'art. Mais s'inspirer uniquement du passé, refaire ce qui a été fait, c'est imiter, c'est traduire; c'est manquer son époque; c'est faire de l'art intermédiaire, de l'art qui n'a pas sa place marquée dans la vie de l'art.

Nous soutenions donc « que la poésie, comprise, en général, comme l'a comprise Byron, est la seule qui sorte des entrailles mêmes de la société actuelle, qu'elle découle naturellement de la philosophie du dix-huitième siècle et de la Révolution française; qu'elle est

le produit le plus vivant d'une ère de crise et de renouvellement, où tout a dû être mis en doute, parce que, sur les ruines du passé, l'humanité cherche un monde nouveau. » Ainsi, nous trouvions à la fois une confirmation de nos vues sur l'avenir de la société dans l'art actuel, et une explication de cet art même dans l'état de la société.

Quelques exceptions s'offraient néanmoins à nos regards, et nous étions loin de les nier, mais nous en donnions l'explication. Nous expliquions Walter Scott et Cooper par les pays qui les ont produits. C'est l'état présent de l'Amérique et de l'Écosse qui a inspiré ces deux écrivains. « Jamais homme d'un génie égal au leur, mais ému par les profondes secousses de notre France, de notre Europe, n'aurait pu avoir la patience de peindre pour peindre, sans beaucoup de lyrisme au fond du cœur, comme Scott, avec une froide et étonnante impartialité ; ou, comme Cooper, avec une mélancolie assez vague, une pensée sociale incertaine et douteuse, et seulement le sentiment vif et profond de la nature extérieure : un tel homme n'aurait pu s'intéresser comme eux à ces mille petites nuances qui les intéressent ; et, tourmenté par les rudes problèmes qui occupent l'humanité de notre âge, il lui eût été impossible de relever curieusement les moindres accidents de jour, de lumière, de paysage,

de costume. Il faut pour cela avoir le cœur libre, la tête pas trop ardente ; il faut n'avoir pas la tradition et l'héritage de la partie la plus vivante de l'humanité. M. de Chateaubriand a voyagé dans l'Amérique du Nord : il a fait *Atala* et *Réné*, où il est plus question de la désolation de cœur laissée par les doctrines du dix-huitième siècle et par la Révolution Française que des sauvages qui y sont mis en scène. »

Une autre exception, c'est la chanson de Béranger. Mais Béranger a continué dans l'art, comme avec un dessein prémédité, l'esprit du dix-huitième siècle et de la révolution. Sa chanson est au plus haut degré philosophique et révolutionnaire. Il s'est trouvé un homme qui, sentant, lui aussi, au fond du cœur la misère du présent, a eu la force de renoncer d'abord au lyrisme et de tourner la poésie à l'action, faisant à la fois œuvre de poëte, de philosophe et d'homme d'Etat. Il a su faire converger l'esprit de la comédie et de la satire à l'inspiration de la *Marseillaise;* et il a composé de ce mélange la chanson politique, la chanson nationale.

Mais quelle conséquence peut-on tirer de cette individualité unique, pour nier le caractère général que nous assignons à la poésie de notre époque? Et n'a-t-on pas vu d'ailleurs le poëte de l'action, quand la méditation des grands problèmes l'a pris, incliner son front

sous la force divine, et aspirer vers l'avenir avec autant de verve et d'audace que les plus hardis penseurs? Seulement, comme il n'avait pas montré les mêmes transports douloureux que les poëtes ses contemporains, il a pu élever vers le ciel et l'avenir un regard plus assuré, et sa foi s'est montrée plus grande. Exemple unique à notre époque de l'art calme et contenu comme les époques les mieux organisées en ont produit, mais évidemment dû à la force d'une intelligence qui sait s'arrêter aux limites qu'elle veut s'imposer, et qui ne s'abandonne pas à tout son vol.

Ainsi, en résumé, tout nous paraissait s'accorder pour donner à notre formule de l'art contemporain la certitude d'une démonstration : « Eh ! comment, en effet, disions-nous, la poésie de notre âge ne serait-elle pas empreinte de ce caractère de profonde désolation qui ne peut manquer de se manifester dans une crise de renouvellement? Les philosophes ont engendré le doute; les poëtes en ont senti l'amertume fermenter dans leur cœur, et ils chantent le désespoir. L'ordre social autrefois se peignait dans tous les arts; l'art était comme un grand lac qui n'est ni la terre nile ciel, mais qui les réfléchit. Où pourrait s'alimenter aujourd'hui l'art calme et religieux? L'art ne peut aujourd'hui que réfléchir la ruine du monde. Hommes de mon temps, où sont vos fêtes où le cœur des

hommes bat en commun? Vous vivez solitaires, vous n'avez plus de fêtes. Vous vous bâtissez des demeures alignées géométriquement; mais vous n'avez ni maisons ni temples. Vos peintres rendent la nature sans vérité et sans idéal, et aucune pensée ne dirige leur pinceau. Mais, je le répète, la poésie est venue fleurir dans vos ruines; elle est venue célébrer des funérailles. C'est Shakespeare qui conduit le chœur des poëtes, Shakespeare qui conçut le doute dans son sein bien avant la philosophie. Werther et Faust, Childe-Harold et don Juan suivent l'ombre d'Hamlet, suivis eux-mêmes d'une foule de fantômes désolés qui me peignent toutes les douleurs, et qui semblent tous avoir lu la terrible devise de l'enfer : *Lasciate ogni speranza.* Que tu es grand, ô Byron, mais que tu es triste! et toi, Gœthe, après avoir dit deux fois la terrible pensée de ton siècle, tu sembles avoir voulu t'arracher au tourment qui t'obsédait, en remontant les âges, te contentant de promener ton imagination passive de siècle en siècle, et de répondre comme un simple écho à tous les poëtes des temps passés. D'autres, plus faibles, ont été moins sages. L'Angleterre a entendu, autour de ses lacs, bourdonner, comme des ombres plaintives, un essaim de poëtes abîmés dans une mystique contemplation. Combien l'Allemagne a-t-elle vu de ses enfants participer du puissant délire d'Hoffmann et de la folie de Werner!

» Et la France! après avoir produit et répandu sur l'Europe la philosophie du doute, la poésie du doute lui était bien due, quelque douloureuse qu'elle fût. Pour la première fois, notre langue a enfin connu le lyrisme. Ce ne sont plus, comme dans les siècles précédents, quelques accents délicats et purs, quelques retours heureux à l'antiquité, de l'analyse et de l'éloquence ; c'est la poésie elle-même qui a paru. Mais contemplez ceux à qui nous la devons, sondez le fond de leur cœur : ne voyez-vous pas que leur front est empreint de tristesse et de désolation ? C'est le doute qui les assiége et qui les inspire, comme il inspira Gœthe et Byron. Ou bien ils essayent vainement de se rejeter en arrière et de se rattacher aux solutions du christianisme ; ou bien ils prodiguent leurs forces à peindre l'aspect matériel de l'univers, et, quand il s'agit de l'absolu et de l'éternel, ils font du fantastique sans croyance, uniquement pour faire de l'art.

» ..... Puisque tout est doute aujourd'hui dans l'âme de l'homme, les poëtes qui expriment ce doute sont les vrais représentants de leur époque ; et ceux qui font de l'art uniquement pour faire de l'art sont comme des étrangers qui, venus on ne sait d'où, feraient entendre des instruments bizarres au milieu d'un peuple étonné ou qui chanteraient dans une langue inconnue à des funérailles. Leurs

chants ont beau être délicieux à mon oreille, le fond, le fond éternel de mon cœur est le doute et la tristesse. Ce qu'il y a de réel pour moi, c'est la poésie de Byron, poésie ironique et désolante, qui soulève des abîmes où notre esprit se perd, et qui, comme les harpies, salit à l'instant même tous les mets qui couvrent la table du festin. C'est là le glas funèbre que ne me font pas oublier toutes ces harmonies qui s'élèvent des Arabes ou des Persans, ou des châteaux du moyen âge, ou des cathédrales gothiques.

» ..... Byron dans tous ses ouvrages et dans toute sa vie, Gœthe dans *Werther* et *Faust*, Schiller dans les drames de sa jeunesse et dans ses poésies, Châteaubriand dans *René*, Benjamin Constant dans *Adolphe*, Sénancourt dans *Obermann*, Sainte-Beuve dans *Joseph Delorme*, une innombrable foule d'écrivains anglais et allemands, et toute cette littérature de verve délirante, d'audacieuse impiété et d'affreux désespoir, qui remplit aujourd'hui nos romans, nos drames et tous nos livres, voilà l'école ou plutôt la famille de poëtes que nous appelons *Byronienne :* poésie inspirée par le sentiment vif et profond de la réalité actuelle, c'est-à-dire de l'état d'anarchie, de doute et de désordre où l'esprit humain est aujourd'hui plongé par suite de la destruction de l'ancien ordre social et religieux (l'ordre théologique-féodal), et de la proclamation de

principes nouveaux qui doivent engendrer une société nouvelle.

» En face de cette école, fille directe de la philosophie du dix-huitième siècle, est venue se placer une autre famille poétique, dont Lamartine et Hugo sont les représentants et les chefs en France ; école qui, au fond, est aussi sceptique, aussi incrédule, aussi dépourvue de religion que l'école byronienne, mais qui, adoptant le monde du passé, ciel, terre et enfer, comme un *datum*, une convention, un axiome poétique, a pu paraître aussi religieuse que la poésie de Byron paraissait impie, s'est faite *ange* par opposition à l'autre qu'elle a traitée de *démon*, et cependant a fait route de conserve avec elle pendant plus de quinze ans, à tel point que l'on a vu les mêmes poëtes passer alternativement de l'une à l'autre, sans même se rendre compte de leurs variations, tantôt incrédules et sataniques comme Byron, tantôt chrétiens résignés comme l'auteur de l'*Imitation.* »

Quand nous écrivions cela, une femme de génie n'avait pas encore ajouté toute une galerie nouvelle à la galerie de Byron. Lélia n'était pas venue se placer auprès de Manfred. Quel argument nous fourniraient aujourd'hui tant de beaux ouvrages à l'appui de notre thèse ! Mais ce ne serait pas là seulement que nous prendrions de nouvelles

armes. Les soutiens les plus remarquables de l'art restauré du moyen âge nous en livreraient au besoin. Que sont devenus, je le demande, dans leur développement même, ceux qui se complaisaient, il y a quinze ans, à reconstruire le passé et à farder leur muse d'un vernis de christianisme? Ils ont vainement essayé de remonter le fleuve, et les voilà aujourd'hui qui flottent à la dérive. Ils ont fini par sentir que la vraie poésie de notre époque est celle qui pousse à l'avenir en peignant les profondes souffrances du présent.

Aujourd'hui, je le demande, que sont devenus les anges chrétiens de leur poésie ? Nous aurions de la peine aujourd'hui à distinguer aussi nettement, de la poésie naturelle à notre temps, cette poésie de convention qui s'était placée à côté d'elle. Il faudrait avouer que tous ces vains essais de reconstruction du passé et tous ces vains autels élevés à l'art, comme si l'art sans l'humanité était quelque chose, ont été renversés par ceux mêmes qui les avaient dressés. Les plus forts ont fini, l'un après l'autre, par dire comme le vieux Corneille, mais dans un autre sens :

Je suis vaincu du temps, je cède à son outrage.

Ils ont cédé à l'esprit du siècle, ils ont rendu les armes, ils ont jeté le masque, et on a vu de plus en plus les traces du vautour qu'ils voulaient nous cacher. La vraie poésie de

notre époque, la poésie qui pleure et qui cherche, a fini par les envahir.

Les ouvrages remarquables qui appartiennent à cette poésie triste, malade, si l'on veut, mais prophétique, se sont tellement accumulés, qu'à l'exception des trois ou quatre œuvres d'un caractère différent dont nous avons expliqué la cause génératrice, tout le fond de la littérature européenne est teint de cette couleur. L'esprit qui inspira *Werther* à Gœthe a soufflé partout. Ovide, peignant le chaos d'où devait sortir le monde, le représente comme une grande confusion d'éléments qui se heurtent, mais sous un même voile, et, pour ainsi dire, sous un même visage :

Unus erat toto naturæ vultus in orbe.

La littérature de notre époque, symbole du chaos où nous nous agitons et d'où sortira un monde, est presque uniformément couverte d'un grand voile de mélancolie.

II

Werther est le premier jet et le début de toute cette poésie de notre âge. Nous serions tentés de croire que c'est un de ces livres initiateurs en bien ou en mal qui renferment en germe toute une série de créations ana-

logues. Mais si on lui refuse d'être le père de tant d'ouvrages du même genre qui l'ont suivi, au moins faut-il reconnaître qu'il fut le premier né de cette famille si nombreuse, et qu'il a précédé de bien des années tous ses frères et sœurs. L'époque de sa publication est, en effet, très remarquable. Croirait-on qu'il y a déjà *soixante-six ans* que ce type original de la poésie du spleen a paru dans le monde! *Werther* fut écrit et publié en 1774, sous Louis XV, quatre ans avant la mort de Voltaire et de Rousseau, quinze ans avant la Révolution. Et pourtant on dirait ce livre d'hier! Il est vrai que Gœthe a prolongé si tard sa vie, que nous le prenons volontiers pour un écrivain de notre génération; on ne songe guère qu'il avait quarante ans à l'époque de l'Assemblée constituante, et que son œuvre capitale était achevée dès lors depuis longtemps. Mais il y a une autre raison qui rapproche de nous ses ouvrages: c'est qu'ils sont, comme je l'ai dit, profondément empreints du même esprit qui s'est développé plus tard. La Révolution interrompit pendant trente ans la marche de l'esprit poétique; la rêverie ne put pas avoir cours au milieu d'une action si terrible et si merveilleuse. Trente ans de lacune se trouvent ainsi jetés entre Gœthe et ses rivaux. Ce que Gœthe avait senti vers 1770, d'autres commencèrent à l'éprouver vers 1800; et alors de nouveaux

Werther et de nouveaux *Faust* renouèrent la tradition poétique.

Il y aurait une étude bien curieuse à faire. Il faudrait comparer *Werther* à *Faust*, et montrer le rapport intime qui unit ces deux ouvrages de Gœthe : on obtiendrait ainsi une sorte de type abstrait de la poésie de notre âge. On prendrait ensuite l'œuvre entière de Byron, et le type en question reparaîtrait. On ferait la même chose pour le *René* de M. de Chateaubriand, pour l'*Obermann* de M. de Sénancourt, pour l'*Adolphe* de Benjamin Constant, et pour une multitude d'autres productions éminentes et parfaitement originales en elles-mêmes, sans compter les imitations plus ou moins remarquables de *Werther*, telles que le *Jacopo Ortiz* d'Ugo Foscolo. Mais, si les considérations que j'ai émises tout à l'heure sont vraies, une telle comparaison entre *Werther* et les œuvres analogues qui l'ont suivi, même en se restreignant à celles qui ont le plus de rapport avec lui, ne serait rien moins qu'un tableau et une histoire de la littérature européenne depuis près d'un siècle : ce serait la formule générale de cette littérature, donnant à la fois son unité et sa variété, ce qu'il y a de permanent en elle et ce qu'il y a de variable, à savoir la forme que revêt, suivant l'âge de l'auteur, suivant son sexe, son pays, sa position sociale, ses douleurs personnelles, et au milieu des événements généraux et des

divers systèmes d'idées qui l'entourent, cette pensée religieuse et irréligieuse à la fois que le dix-huitième siècle a léguée au nôtre comme un funeste et glorieux héritage. Laissons là ce sujet, qui demanderait un volume. D'autres questions se présentent. Comment un ouvrage tel que *Werther* a-t-il pu naître en 1774? et quelle valeur artistique et morale a ce roman? Nous nous bornerons à quelques considérations sur ces deux points.

Comment *Werther* et *Faust* ont-ils pu naître (1) en 1774, immédiatement après Mari-

(1) *Faust* ne parut pas précisement cette année; mais Gœthe le composait presque en même temps que *Werther*. Il avait publié l'année précédente *Gœtz de Berlichingen*. Ces trois ouvrages, qui se pressent dans l'esprit de Gœthe âgé de vingt-cinq ans à peine, montrent bien le puissant démon qui l'obsédait alors, et ont entre eux une étroite liaison. Mécontent du présent et ne pouvant se reposer dans aucune croyance, Gœthe se retourne d'abord vers le passé, et il ébauche un modèle de ces créations gothiques que Walter Scott et son école reprendront longtemps après et traiteront avec tant de calme et de froide patience. Mais ce n'est pas là exprimer sa vie; ce n'est là qu'une œuvre de mémoire, pour ainsi dire, et d'érudition. Il tente donc l'art actuel : il se peint lui-même avec toute sa fougue dans *Werther*, et ouvre ainsi à distance la carrière où Byron et tant d'autres doivent le suivre. Cependant, pour ne pas mourir avec son héros, Gœthe se fait une résolution : il sera artiste avant tout. Décomposant alors son âme en deux, c'est-à-dire idéalisant en deux personnages l'esprit du bien et l'esprit du mal, l'esprit qui en lui cherche l'avenir et l'esprit qui lui dit que ses espérances sont des rêves, l'esprit qui souffre et qui aime et l'esprit qui n'aime pas, il place Méphistophélès à côté de Faust; et son œuvre principale fut terminée.

vaux et Crébillon fils, et lorsque la littérature française en était à Marmontel, à La Harpe et à Florian? On dira peut-être que Gœthe étant Allemand, il n'y a aucune raison de comparer ce qui se faisait alors en Allemagne avec ce qui se faisait en France. Mais c'est une erreur de s'imaginer que Gœthe ne relève que de son pays: le développement de Gœthe appartient à la France comme à l'Allemagne. Il suffit de jeter les yeux sur ses *Mémoires* pour en être convaincu.

La vérité, c'est que Gœthe s'est formé entre la France et l'Allemagne, participant des deux, et recevant ainsi une double impulsion; et c'est cette double impulsion qui a produit *Werther*.

Gœthe, dans ses *Mémoires*, s'est attaché avec un soin minutieux à expliquer comment il fit *Werther* avec sa propre vie, avec ses amours, avec ses douleurs, avec son sang pour ainsi dire. On dirait, tant il sentait que toute son œuvre était là en germe, qu'il n'a songé à écrire ses *Mémoires* que pour cette explication, par laquelle il termine une confession qu'il n'a jamais continuée au delà. Il raconte donc une multitude de faits personnels pour montrer comment de toute son existence sortit un jour *Werther*, écrit (ce sont ses expressions) dans une sorte de somnambulisme. Mais, malgré toutes ces curieuses révélations, il nous semble que Gœthe ne donne

pas de *Werther* la grande et simple explication qui se présente tout naturellement. Nul homme, quelque force de réflexion intérieure qu'il ait, ne se juge bien lui-même au point de se nommer relativement à l'ordre successif des choses. Gœthe est trop occupé des mille petits accidents intimes de sa vie, de tous les petits ruisseaux qui ont amoncelé peu à peu dans son cœur la source d'où *Werther* a jailli : il oublie les causes générales et les horizons éloignés d'où ces ruisseaux découlaient. Toute peinture ainsi faite par l'auteur d'un ouvrage, dans le but d'expliquer cet ouvrage, devient personnelle au point de manquer de largeur et de lumière : au lieu de la providence qui enfante les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, on ne découvre plus que le hasard des causes accessoires. L'auteur, étant au centre de sa création, ne voit et ne montre que la pointe des traits qui l'ont frappé : il ne voie pas d'où ces traits sont partis.

La grande cause qui a fait produire *Werther* à Gœthe, c'est cette double impulsion de la France et de l'Allemagne dont nous parlions tout à l'heure; c'est la lutte dans son esprit de deux puissants génies, venus l'un du Midi, l'autre du Nord.

L'esprit de la réforme du seizième siècle contenait deux tendances différentes, un esprit de liberté et d'examen, un esprit d'en-

thousiasme et de foi religieuse. La France et le Nord se partageaient ces deux tendances. L'une produisit à la fin Voltaire; l'autre, après Milton, enfanta Klopstock. Un génie intermédiaire, et qui participe des deux tendances, c'est Rousseau.

Si l'on devait rattacher plus particulièrement *Werther* à quelque autre œuvre antérieure, il est évident qu'il faudrait nommer l'*Héloïse* de Rousseau et les six premiers livres des *Confessions*. Gœthe devait le savoir : est-ce donc l'orgueil qui lui a fait passer sous silence, dans ses *Mémoires*, l'impression que fit sur lui Rousseau, tandis qu'il s'étend avec tant de complaisance sur la réaction que produisirent dans son esprit les livres athées et antipoétiques du dix-huitième siècle?

Gœthe, qui apprit le français en même temps que sa langue maternelle; qui, à dix ou douze ans, pendant l'occupation que les Français firent de Francfort, assistait tous les soirs aux représentations des drames français, et faisait lui-même à cet âge, génie précoce qu'il était, des pièces écrites en français ; qui, durant toute son éducation, achevée en France, lut et dévora avidement tous les écrits de la France; Gœthe, dis-je, appartient par mille liens à l'esprit général de la France et du dix-huitième siècle.

Mais, par son éducation protestante, si soignée et si savante, il appartenait aussi à la

patrie de Leibnitz, à un pays qui, ayant abordé, dans l'époque antérieure, sous la forme théologique du moyen âge, tous les grands problèmes de la religion, de la morale et de la société, s'était arrêté à certaines solutions, et n'avait pas voulu aller plus loin, qui n'avait pas pu faire deux révolutions coup sur coup, et qui, s'étant fait protestant, était resté chrétien.

Au fond, l'esprit de la Réforme, soit qu'il conduisît à l'incrédulité, soit qu'il s'arrêtât dans certaines limites, était un esprit sublime, un esprit d'enthousiasme et de foi. Il y a de l'enthousiasme, il y a de la foi jusque dans le sentiment qui a donné naissance aux plus désolantes doctrines du dix-huitième siècle.

Mais cet esprit novateur, cet esprit qui renverse toute tradition, toute autorité, et qui cherche, devient nécessairement un esprit de doute et de scepticisme aussitôt qu'il a passé certaines limites et qu'il ne veut plus connaître de point d'arrêt; et il devient nécessairement un esprit d'athéisme s'il poursuit encore longtemps sa course sans rencontrer Dieu. C'est ce qui était arrivé à la France. Tandis que l'Allemagne était restée superstitieuse, la France était devenue athée.

Impuissance donc des deux côtés, c'est-à-dire impuissance de l'esprit de la Réforme limité où il s'était limité en Allemagne, et

impuissance de cet esprit lancé dans la voie où il s'était lancé en France.

Non, l'esprit de l'Allemagne, l'esprit religieux du Protestantisme, abandonné à lui-même, ne pourra conduire l'humanité au but de ses destinées. Il n'y a pas assez d'audace dans cette réforme de Luther arrêtée où elle s'est arrêtée. Je n'en voudrais qu'une preuve : pourquoi le protestantisme a-t-il abouti d'abord de toutes parts à l'anabaptisme, et comment l'anabaptisme a-t-il été vaincu, sinon par la retraite honteuse à bien des égards de la réforme? Ne voyez-vous pas que le volcan n'a pas jeté toutes ses flammes, et que cette forme religieuse et sociale que le Christianisme protestant a revêtue doit disparaître à son tour?

Gœthe, élevé entre la France et l'Allemagne, le sent, et il n'ose s'abandonner complétement au génie de son pays. Cette religion arrêtée ne le satisfait pas; cette société arrêtée également ne contente pas ses désirs. Il porte plus haut sa vue; il est trop philosophe pour être chrétien et homme de cette façon : il veut, sans oser bien se l'avouer, un autre ciel, une autre terre.

Mais, réciproquement, non, l'esprit de la France, l'esprit irréligieux de la philosophie, livré à lui-même, ne pourra conduire l'humanité au but de ses destinées. Si ce n'est pas le christianisme de Milton ou de Klopstock

qui régénérera le monde, ce n'est pas non plus le déisme ou plutôt l'athéisme de Voltaire qui le sauvera. Où est le ciel avec cet athéisme, et que devient la terre avec lui?

Gœthe, élevé entre la France et l'Allemagne, sent celle impuissance de la France, comme il sent celle de l'Allemagne, et il s'efforce de faire, dans son cœur et dans sa raison, une réaction contre l'athéisme. Il se trouve donc, lui poëte, entre l'inspiration de Voltaire et celle de Klopstock, entre les deux muses qui ont clos le dix-huitième siècle par une terrible antithèse, la *Messiade* et la *Guerre des dieux*. D'un côté, l'esprit du matérialisme le pénètre : il est disciple de Voltaire, de Diderot, de Buffon, de tout le dix-huitième siècle; d'un autre côté, l'esprit mystique qui séduit Lavater, qui illumine Swédenborg, qui inspire Lessing et Jacobi, ne lui est pas étranger.

Voici donc venir du Nord, après Rousseau, un homme qui participe à la fois de l'athéisme et de la religion.

Un tel état de l'âme est une grave, une affreuse maladie, bien que cette maladie vaille mieux que le calme de l'incrédulité pure, ou que le calme de la religiosité du passé. Une dualité douloureuse s'établit dans un homme ainsi placé entre deux aspirations différentes. Il y a deux hommes en lui : si l'un affirme, l'autre nie; si l'un s'enthousiasme, l'autre

sourit ironiquement; si l'un croit, l'autre se moque de sa crédulité. Que faire quand on est là, quand on vient à une telle époque? Le plus facile, à coup sûr, c'est de suivre alternativement ou de mêler et de combiner ensemble ces deux aspirations. Alors on est artiste comme le fut Gœthe.

Quand Lavater et Basedow s'enflammaient devant lui, l'un pour sa régénération du christianisme, l'autre pour ses plans philanthropiques, Gœthe écoutait ses amis, et se recueillait dans le doute. Ne pouvant les suivre dans leurs utopies, il songeait, dans sa force, ou, si l'on veut, dans sa faiblesse, à tirer d'eux un utile parti; avec ces hommes de foi, qu'il avait sous les yeux, il songeait à faire de l'art; il ne s'abandonnait pas à leurs idées, il voulait seulement, comme un miroir fidèle, réfléchir leur image : il travaillait à son *Mahomet* (1).

(1) Ce *Mahomet* n'eût pas été celui de Voltaire : il eût été *croyant*, il eût ressemblé en cela au vrai Mahomet. Mais pourquoi Gœthe n'acheva-t-il pas cette œuvre? N'est-ce pas parce que l'incrédulité qui inspira le *Mahomet* de Voltaire était presque aussi profonde chez Gœthe que chez Voltaire? Or, comment combiner ces deux tendances de la religion et de l'irréligion dans un pareil sujet? Ou Mahomet était vraiment inspiré, et alors il faudrait à Gœthe une religion assez vaste pour comprendre Mahomet comme tel, ou Mahomet est un visionnaire qui mérite plutôt la pitié que l'admiration. Gœthe finit par sentir que ce sujet, comme il l'avait conçu, était au-dessus de ses forces, et il l'abandonna.

Ce projet, que Lavater et Basedow inspirèrent, sans

Une telle résolution d'être artiste à tout prix a sa grandeur et sa misère. On le vit bien pour Gœthe. Sa grandeur est évidente, mais sa misère ne l'est pas moins. Quand la philosophie du dix-huitième siècle produisit la Révolution française, que fit Gœthe, le disciple à demi de cette philosophie? Il ne sentit pas la grandeur de cette révolution, il affecta de ne pas s'en émouvoir : il fut moins grand alors que Schiller.

Et plus tard, dans sa longue carrière, quel mouvement a-t-il donné à sa patrie, aux jours d'action et de péril? L'Allemagne tournait les

le savoir, peint, au surplus, admirablement l'état où était Gœthe. Il a devant lui des chrétiens pleins d'enthousiasme, qui veulent faire revivre le christianisme; et il songe à revêtir Mahomet de leurs couleurs. Il soupçonne donc qu'il y a dans Mahomet un côté de vraie religion. Qu'est-ce donc alors que la religion? Elle est donc plus vaste que le christianisme! Pour combiner cette conception de Mahomet avec le christianisme, il eût fallu à Gœthe une croyance, il eût fallu qu'il fût plus qu'artiste, il eût fallu qu'il fût philosophe et religieux comme l'avenir le sera.

Au surplus, Gœthe s'est peint lui-même, sous le rapport de ses croyances, dans un passage de ses *Mémoires* : « Lavater, dit-il, m'ayant à la fin pressé par ce rude dilemme : *Il faut être chrétien ou athée*, je lui déclarai que, s'il ne voulait pas me laisser en paix dans ma croyance chrétienne, telle que je me l'étais formée, je ne verrais pas beaucoup de difficulté à me décider pour ce qu'il appelait l'athéisme; convaincu, d'ailleurs, comme je l'étais, que personne ne savait précisément quelle croyance méritait l'une ou l'autre qualification. » Malheureusement on ne sait trop non plus ce que c'est que la croyance chrétienne que Gœthe s'était formée : c'était une espèce d'oreiller comme celui de Montaigne.

yeux vers lui : il ne répondait rien, ou il rendait des oracles douteux. Méphistophélès s'était enfermé avec lui dans sa retraite de Weimar et tenait compagnie à Faust.

Mais, avant de se donner ce caractère d'un artiste qui s'attache exclusivement à l'art, faute d'une philosophie; et qui, de dessein prémédité, se fait sceptique sans vouloir souffrir de son scepticisme, Gœthe avait été naturellement ce qu'il se fit plus tard par la réflexion, c'est-à-dire qu'il avait été sceptique mais avec douleur ; et c'est alors, c'est dans la virginité de son génie qu'il écrivit *Werther.*

Je dirai en peu de mots ce que je sens sur cet ouvrage :

« J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ce livre, » écrivait Rousseau en tête de sa *Nouvelle Héloïse.* Quand on compare *Werther* aux mœurs et aux livres de notre époque, on doit le juger excellent. Si la vertu n'y est pas enseignée, l'enthousiasme pour la vertu y respire.

J'y trouve trois grands traits, trois traits de la poésie véritable, trois signes d'avenir. J'y trouve le retour à la nature, le sentiment de l'égalité humaine, le sentiment pur de l'amour : ce sont trois traits de Rousseau, qui, comme une image sacrée de l'idéal, ont passé dans l'âme de Gœthe, et ils y vivaient à l'époque où il fit *Werther.*

La poésie de la nature n'est que le cadre d'un retour vers la religion. Quand les premiers chrétiens s'éloignèrent des idoles et désertèrent les temples des païens, ils n'eurent d'abord pour temples que la voûte du ciel. « A quoi bon des temples pour qui conçoit la grandeur et l'unité de Dieu ? » disent à chaque instant les premiers Pères. Le Christianisme commença par un retour vers la nature. Lisez, dans Minutius Félix, l'admirable entretien d'*Octavius* et de ses amis au bord de la mer, et jugez si le Christianisme n'a pas débuté par là. Jésus lui-même, dans l'Evangile, ne vit-il pas dans la retraite au bord des lacs, au sein des déserts, contemplant la grandeur de Dieu et la misère des hommes?

Ne nous étonnons donc pas que toute la poésie de notre époque se soit réfugiée dans la nature. On s'y réfugie toujours, pour y prendre des consolations ou des inspirations, aux époques de renouvellement. On arrive également là par ce que l'on fuit et par ce que l'on cherche. Le plus grand peintre de la nature chez les anciens, Virgile, a déjà jusqu'à un certain point l'âme chrétienne. De Théocrite à saint Bazile, qui aimait tant la nature, il y a cinq siècles où, païens et chrétiens, tout ce qui a une vie de désir se tourne avec passion vers la retraite. Mais à ces époques, voici ce qui arrive : ceux qui se réfugient ainsi dans la nature sans beaucoup songer à l'Humanité

sont simplement poëtes; ceux qui, au sein de la nature, prient pour l'Humanité et s'occupent d'elle sont poëtes dans un autre sens, dans un sens plus élevé. Ce qui a manqué aux artistes de notre époque, ce qui a manqué à Gœthe, à Byron, et à tant d'autres, c'est de joindre, au sentiment de la nature, un sentiment également vif des destinées de l'Humanité. Rousseau, l'initiateur de ce mouvement, Rousseau, qui fit sortir l'art des maisons et des palais pour l'introduire sur une plus grande scène, et dont la poésie, sous ce rapport, est à la poésie de ses devanciers comme le lac de Genève est aux jardins de Versailles; Rousseau, dis-je, avait en même temps, à un degré supérieur, l'idée générale, l'idée philosophique, l'idée sociale. Soit qu'il peigne son homme originel dans la forêt primitive, soit qu'il rêve l'amour aux bords du Léman, la nature est un observatoire d'où il pense à l'Humanité. Des deux artistes, ses disciples à bien des égards, qui le suivirent immédiatement Gœthe et Bernardin de Saint-Pierre, ce dernier est celui qui a encore le sentiment le plus vif de l'Humanité et de ses destinées générales.

Gœthe, entravé comme je l'ai indiqué, par l'esprit retardataire de son pays, est très inférieur sur ce point. Il ne se sent, quant au reste des hommes, qu'affranchi et indépendant, il ne se sent pas relié à eux, il ne se

sent pas citoyen du monde, acteur dans le développement nécessaire et légitime de l'humanité, enchaîné à ses destinées, et ayant à cet égard un droit et un devoir. La raison en est simple : la France seule s'était faite initiatrice; l'Allemagne, au contraire, prétendait à l'immobilité, à la conservation, à la durée; elle ne permettait à l'idéalisme naissant que d'agiter le cœur et la tête de ses enfants sans leur laisser croire à l'effet des idées, à l'activité possible, à la réalisation de l'idéal. Gœthe a le défaut de son pays. Sa poésie, donc, privée de l'espérance qui s'applique à l'humanité tout entière, tourne à l'individualité et à l'égoïsme. La nature n'est pas pour lui cette retraite où l'âme travaille pour l'humanité. C'est à contempler la nature pour elle-même que l'âme s'applique. Mais la nature, quoiqu'elle se communique à nous, ne peut jamais être en communication directe avec nous. Sa contemplation ainsi dirigée devient donc un tourment pour l'âme, qui cherche toujours son véritable objet, l'homme. Plus le sentiment de la nature est fort, plus ce tourment devient âpre et douloureux. Comment y échapper? Par l'amour individuel ou par cet esprit d'égoïsme qu'on appelle l'art pour l'art. On sent déjà, dans Gœthe écrivant *Werther*, le Gœthe qui se montra plus tard.

Mais si une large sympathie pour les des-

tinées générales de l'Humanité ne se montre pas dans ce livre, ce n'est du moins qu'une lacune; rien d'hostile aux tendances les plus généreuses que l'esprit humain ait conçues n'y perce jamais. Seulement il faut avouer que le sentiment de l'Humanité y est fort peu développé, et que le sentiment de l'égalité ne s'y montre que sous l'aspect révolutionnaire.

Quant à la sensibilité pour les malheurs individuels des hommes et à ce qu'on nomme de la philanthropie, le cœur de Werther en est plein par moments. Mais ce n'est pas là le sentiment de l'Humanité collective ; ce n'est pas un attachement sérieux et raisonné aux destinées de l'Humanité, une sollicitude inquiète et active en même temps pour tous les hommes en général: c'est de la sensibilité, ce n'est pas de la charité. Ce n'est pas un dogme conçu par la raison, ni rien qui ressemble à un pareil dogme; c'est une émotion, une passion plus ou moins fugitive. Un tel sentiment pour l'Humanité, quoique louable en lui-même, n'est capable de donner à notre âme ni force, ni lumière, ni ton, ni harmonie.

Ainsi, l'unité de ce qui compose l'état normal de l'homme manque dans ce caractère de Werther, et par conséquent la proportion de toutes les parties. Le sentiment de force et d'indépendance, n'étant contrebalancé par rien, devient un orgueil insensé; l'amour devient une fureur ; le sentiment de la nature,

une rêverie fatigante. Werther s'abîme ainsi au milieu des plus beaux dons qui puissent décorer l'âme humaine.

Mais, malgré cette ruine d'une âme dont les éléments sont sublimes, ces éléments n'en restent pas moins beaux en eux-mêmes. L'indépendance de Werther et son besoin d'égalité, qui lui fait fouler aux pieds les vaines distinctions de rang et de naissance, n'en est pas moins un noble sentiment, l'ardeur de son amour n'en est pas moins une des plus admirables révélations de l'amour que jamais poëte ait écrites.

Les trois grands milieux du cœur de l'homme, la nature, l'humanité, la famille, sont donc sentis dans ce livre, et sentis d'une ardeur pure et sincère, mais isolément sentis. Le lien manque : et comment, je le répète, ne manquerait-il pas ? Ce lien, c'est une religion ; c'est ce que l'humanité cherche. L'harmonie donc entre ces trois choses, la nature, l'humanité, la famille, n'existe pas pour Werther ; et la plus grande de ces trois révélations divines, l'humanité, est aussi celle qui brille le plus faiblement et le plus rarement à ses yeux. Qu'arrive-t-il donc, encore une fois? Werther sent la nature, et par là il se sent artiste, il se sent puissant ; mais où tourner cette puissance, que faire de son art, que créer ? Créer, c'est aimer ; l'amour universel est le grand artiste et le créateur du monde.

Werther sent l'amour; mais en même temps qu'il sent l'amour, il n'en sent que plus faiblement encore l'Humanité. Où donc trouverait-il une ancre forte et solide contre les orages de son amour individuel ? L'amour de l'Humanité à un haut degré et dans un large sens lui faisant défaut, et l'amour individuel se trouvant lui manquer aussi, en apparence par le simple effet d'un hasard, mais en réalité par l'imperfection des choses d'ici-bas, il tombe sous l'empire exclusif de ce sentiment d'artiste qu'il a pour la nature. Il devient, faut-il le dire, la proie du monde extérieur. Enlevé de terre et sans racines, il est livré aux vents comme les nuages. Le soleil, dans son cours, le gouverne; sa vie dépend de ses rayons; suivant le mois de l'année et le temps qu'il fait, il erre en furieux dans le ciel ou dans l'enfer.

On n'a pas assez remarqué l'admirable symbolisme dont Goethe a usé dans ce livre. Les dates de ces lettres peuvent leur servir de clef. Chaque lettre répond à la saison où elle est écrite, tant Werther est abandonné à cette force cachée au sein des éléments. D'abord on le voit, au printemps, dans de délicieuses campagnes, tout entier au sentiment de la nature. L'amour le prend alors. Le roman dure deux ans, suivant toujours les vicissitudes des saisons; et Werther, après avoir passé par l'extrême délire en été, s'af-

faisse avec l'automne, et se tue en hiver. De là toutes ces images du monde extérieur, introduites si naturellement dans la peinture des sentiments, qu'on dirait qu'elles ne font avec elle qu'un seul tissu.

Telle est donc, à notre avis, la borne de ce livre, telle est sa grandeur et sa limite. Voilà comment il est immoral et impie aux yeux de beaucoup, moral et à un certain degré religieux aux nôtres. A ceux qui le déclarent impie, nous demanderons : En quoi Gœthe, dans *Werther*, a-t-il réellement outragé la foi, l'espérance, la charité? De quelle confiance sublime deshérite-t-il l'homme dans ce livre? Tout au plus pourrait-on dire qu'un tel caractère, peint dans toute sa vérité, est immoral à cause de ce qui lui manque, c'est-à-dire parce que Werther ne sait pas transformer en amour plus grand et plus divin cet amour qui le fait mourir. Mais cette exaltation qu'il porte dans le sentiment de la nature et de l'amour, de même que son dégoût pour la société présente, n'ont rien en soi que de louable et de bon.

Madame de Staël se trompe donc lorsqu'elle reproche à Gœthe de s'être passionné et d'avoir passionné ses lecteurs pour le suicide. Le suicide était la conséquence nécessaire de l'élévation relative que Gœthe a donnée à son héros et de l'impossibilité où il était de lui donner une élévation plus grande. Qui ne voit,

en effet, qu'il faudrait à Werther une religion pour remplacer dans son cœur et dans son intelligence la vieille religion dont il est à jamais sorti, et pour le retenir ainsi sur le bord de l'abîme, au nom du devoir? Celui qui ne sent pas cela ne comprend pas ce livre. Gœthe concevait bien son œuvre de cette façon. Un critique, Nicolaï, ayant essayé de tourner en ridicule ce dénouement nécessaire, imagina de refaire l'ouvrage en conservant le commencement et en changeant la fin : Werther, dans ce nouveau plan, ne se tuait pas. « Le pauvre homme, dit Gœthe, ne se » doute pas que le mal est sans remède, et » qu'un insecte mortel a piqué dans sa fleur » la jeunesse de Werther. »

Oui, sans doute, nous pressentons aujourd'hui une autre poésie, une poésie qui n'aboutira pas au suicide. Mais ceux qui la feront, cette poésie, ne reculeront pas sur leurs devanciers ; je veux dire qu'ils n'abandonneront pas cette élévation du sentiment et de l'idée, que l'on voudrait vainement flétrir du nom de folle exaltation. Ce n'est pas avec des débris de vieilles idoles, ce n'est pas non plus en aplatissant nos âmes et en vulgarisant nos intelligences, qu'ils résoudront ce problème d'une poésie qui, au lieu de nous porter au suicide, nous soutienne dans nos douleurs. Je sais que l'art a tourné aujourd'hui vers un plat servilisme, vers un plat matérialisme;

mais j'aime encore mieux l'art douloureux de Gœthe dans *Werther* et dans *Faust* que cet art qui, pour les jouissances du présent, trahit toutes les espérances de l'humanité et abandonne honteusement l'idéal. Montrez-nous, poëtes, montrez-nous des cœurs aussi fiers, aussi indépendants que celui que Gœthe a voulu peindre. Seulement, donnez un but à cette indépendance, et qu'elle devienne ainsi de l'héroïsme. Montrez-nous l'amour aussi ardent, aussi pur que Gœthe l'a dépeint dans *Werther ;* mais que cet amour sache qu'il y a un amour plus grand, dont il n'est qu'un reflet. Montrez-nous, en un mot, dans toutes vos peintures, le salut de la destinée individuelle lié à celui de la destinée universelle. Mais ne tentez pas de rabattre sur cette ardeur de sentiment et sur cette élévation d'intelligence dont vos devanciers vous ont légué des modèles. Avec les Titans de Gœthe ou de Byron faites des hommes, mais ne leur enlevez pas pour cela leur noble caractère.

L'Allemagne regarde Gœthe comme le plus grand artiste de forme des temps modernes ; son style, particulièrement dans *Werther*, est considéré comme le type de la perfection classique : et pourtant il a passé longtemps pour certain en France que le style de *Werther* était aussi bizarre, aussi alambiqué, que les sentiments en étaient étranges. C'était apparemment la faute des traducteurs. A cette épo-

que, la poésie de style, qui vit de figures et de symboles, était fort peu connue chez nous : la manière dont furent reçus les premiers ouvrages de M. de Châteaubriand le prouve assez. Apprenant l'allemand, il y a quelques années, je fus frappé de la clarté de style de ce *Werther* qui m'avait si fort touché dans ma jeunesse. Je traduisis littéralement chaque phrase, et je trouvai qu'il en résultait un français fort correct. La phrase de Gœthe, même lorsqu'elle est très poétique, est aussi claire que celle de Voltaire. C'est ainsi que cette traduction fut écrite. Elle parut en 1829. En la réimprimant aujourd'hui, j'ai dû me demander si ce livre méritait les anathèmes dont on l'a si souvent chargé. Quelque peu de responsabilité qu'on ait à traduire maintenant un ouvrage aussi connu, on doit y songer pourtant. *Werther* est, sous bien des rapports, comme dit madame de Staël, « un roman sans égal et sans pareil ; » c'est une des plus émouvantes compositions de l'art moderne : son effet sur les imaginations jeunes sera donc toujours redoutable ; mais pour les raisons que je viens de donner, je crois cette lecture plus salutaire à notre époque que dangereuse.

VERTHER

AU LECTEUR

J'ai rassemblé avec soin tout ce que j'ai pu recueillir de l'histoire du malheureux Werther, et je vous l'offre ici. Je sais que vous m'en remercierez. Vous ne pouvez refuser votre admiration à son esprit, votre amour à son caractère, ni vos larmes à son sort.

Et toi, homme bon, qui souffres du même mal que lui, puise de la consolation dans ses douleurs, et permets que ce petit livre devienne pour toi un ami, si le destin ou ta propre faute ne t'en ont pas laissé un qui soit plus près de ton cœur.

Digitized by Google

4 ma 1771.

Que je suis aise d'être parti! Ah! mon ami, qu'est-ce que le cœur de l'homme? Te quitter, toi que j'aime, toi dont j'étais inséparable; te quitter et être content! Mais je sais que tu me le pardonnes. Mes autres liaisons ne semblaient-elles pas tout exprès choisies du sort pour tourmenter un cœur comme le mien? La pauvre Léonore! Et pourtant j'étais innocent. Était-ce ma faute à moi si, pendant que je ne songeais qu'à m'amuser des attraits piquants de sa sœur, une funeste passion s'allumait dans son sein? Et pourtant, suis-je bien innocent? N'ai-je pas nourri moi-même ses sentiments? Ne me suis-je pas souvent plu à ses transports naïfs, qui nous ont faire rire tant de fois, quoiqu'ils ne fussent rien moins que risibles? N'ai-je pas... Oh! qu'est-ce que l'homme, pour qu'il ose se plaindre de lui-même! Cher ami, je te le promets, je me corrigerai; je ne veux plus, comme je l'ai tou-

jours fait, savourer jusqu'à la moindre goutte d'amertume que nous envoie le sort. Je jouirai du présent, et le passé sera le passé pour moi. Oui, sans doute, mon ami, tu as raison; les hommes auraient des peines bien moins vives si... (Dieu sait pourquoi ils sont ainsi faits...) s'ils n'appliquaient pas toutes les forces de leur imagination à renouveler sans cesse le souvenir de leurs maux, au lieu de se rendre le présent supportable.

Dis à ma mère que je m'occupe de ses affaires et que je lui en donnerai sous peu des nouvelles. J'ai parlé à ma tante, cette femme que l'on fait si méchante; il s'en faut bien que je l'aie trouvée telle : elle est vive, irascible même, mais son cœur est excellent. Je lui ai exposé les plaintes de ma mère sur cette retenue d'une part d'héritage; de son côté, elle m'a fait connaître ses droits, ses motifs, et les conditions auxquelles elle est prête à nous rendre ce que nous demandons et même plus que nous ne demandons. Je ne puis aujourd'hui t'en écrire davantage sur ce point : dis à ma mère que tout ira bien. J'ai vu encore une fois, mon ami, dans cette chétive affaire, que les malendus et l'indolence causent peut-être plus de désordres dans le monde que la ruse et la méchanceté. Ces deux dernières au moins sont assurément plus rares.

Je me trouve très bien ici. La solitude de ces célestes campagnes est un baume pour

mon cœur, dont les frissons s'apaisent à la douce chaleur de cette saison où tout renaît. Chaque arbre, chaque haie est un bouquet de fleurs ; on voudrait se voir changé en papillon pour nager dans cette mer de parfums et y puiser sa nourriture.

La ville elle-même est désagréable ; mais les environs sont d'une beauté ravissante. C'est ce qui engagea le feu comte de M... à planter un jardin sur une de ces collines qui se succèdent avec tant de variété et forment des vallons délicieux. Ce jardin est fort simple ; on sent dès l'entrée que ce n'est pas l'ouvrage d'un dessinateur savant, mais que le plan en a été tracé par un homme sensible, qui voulait y jouir de lui-même. J'ai déjà donné plus d'une fois des larmes à sa mémoire, dans un pavillon en ruines, jadis sa retraite favorite, et maintenant la mienne. Bientôt je serai maître du jardin. Depuis deux jours que je suis ici, le jardinier m'est déjà dévoué et il ne s'en trouvera pas mal.

---

10 mai.

Il règne dans mon âme une étonnante sérénité, semblable à la douce matinée de printemps dont je jouis avec délices. Je suis seul,

et je goûte le charme de vivre dans une contrée qui fut créée pour des âmes comme la mienne. Je suis si heureux, mon ami, si abîmé dans le sentiment de ma tranquille existence, que mon talent en souffre. Je ne pourrais pas dessiner un trait, et cependant je ne fus jamais plus grand peintre. Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'à-plomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscure forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire; que, couché sur la terre, dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues; que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermisseaux et d'insectes de toutes les formes ; que je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et le souffle du Tout-Aimant qui nous porte et nous soutient flottants sur une mer d'éternelles délices ; mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux , et que je réfléchis le ciel dans mon cœur comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même : « Ah ! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves ! si tu pouvais exhaler et fixer sur le papier cette vie qui coule en toi avec tant d'abondance et de chaleur, en sorte que

le papier devienne le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini!.... » Mon ami... Mais je sens que je succombe sous la puissance et la majesté de ces apparitions.

---

12 mai.

Je ne sais si des génies trompeurs errent dans cette contrée, ou si le prestige vient d'un délire céleste qui s'est emparé de mon cœur; mais tout ce qui m'environne a un air de paradis. A l'entrée du bourg est une fontaine, une fontaine où je suis enchaîné par un charme, comme Mélusine et ses sœurs. Au bas d'une petite colline se présente une grotte; on descend vingt marches, et l'on voit l'eau la plus pure filtrer à travers le marbre. Le petit mur qui forme l'enceinte, les grands arbres qui la couvrent de leur ombre, la fraîcheur du lieu, tout cela vous captive, et en même temps vous cause un certain frémissement. Il ne se passe point de jour que je ne me repose là pendant une heure. Les jeunes filles de la ville viennent y puiser de l'eau, occupation paisible et utile, que ne dédaignaient pas jadis les filles même des rois. Quand je suis assis là, la vie patriarcale se retrace vivement à ma mémoire. Je pense

comment c'était au bord des fontaines que les jeunes gens faisaient connaissance et qu'on arrangeait les mariages, et que toujours autour des puits et des sources erraient des génies bienfaisants. Oh ! jamais il ne s'est rafraîchi au bord d'une fontaine après une route pénible sous un soleil ardent, celui qui ne sent pas cela comme je le sens !

---

13 mai.

Tu me demandes si tu dois m'envoyer mes livres ?... Au nom du ciel, mon ami, ne les laisse pas approcher de moi ! Je ne veux plus être guidé, excité, enflammé ; ce cœur fermente assez de lui-même : j'ai bien plutôt besoin d'un chant qui me berce, et de ceux-là j'en ai trouvé en abondance dans mon Homère. Combien de fois n'ai-je pas à endormir mon sang qui bouillonne ! car tu n'as rien vu de si inégal, de si inquiet que mon cœur. Ai-je besoin de te le dire, à toi qui as souffert si souvent de me voir passer de la tristesse à une joie extravagante, de la douce mélancolie à une passion furieuse? Aussi je traite mon cœur comme un petit enfant malade. Ne le dis à personne : il y a des gens qui m'en feraient un crime.

Digitized by Google

15 mai.

Les bonnes gens du hameau me connaissent déjà; ils m'aiment beaucoup, surtout les enfants. Il y a peu de jours encore, quand je m'approchais d'eux, et que, d'un ton amical, je leur adressais quelque question, ils s'imaginaient que je voulais me moquer d'eux, et me quittaient brusquement. Je ne m'en offensai point; mais je sentis plus vivement la vérité d'une observation que j'avais déjà faite. Les hommes d'un certain rang se tiennent toujours à une froide distance de leurs inférieurs, comme s'ils craignaient de perdre beaucoup en se laissant approcher, et il se trouve des étourdis et de mauvais plaisants qui n'ont l'air de descendre jusqu'au pauvre peuple qu'afin de le blesser encore davantage.

Je sais bien que nous ne sommes pas tous égaux, que nous ne pouvons l'être; mais je soutiens que celui qui se croit obligé de se tenir éloigné de ce qu'on nomme le peuple, pour s'en faire respecter, ne vaut pas mieux que le poltron qui, de peur de succomber, se cache devant son ennemi.

Dernièrement, je me rendis à la fontaine : j'y trouvai une jeune servante qui avait posé sa cruche sur la dernière marche de l'escalier; elle cherchait des yeux une compagne

qui l'aidât à mettre le vase sur sa tête. Je descendis, et la regardai. « Voulez-vous que je vous aide, mademoiselle? » lui dis-Je. Elle devint rouge comme le feu. « Oh! monsieur, répondit-elle... — Allons, sans façons... » Elle arrangea son coussinet, et j'y posai la cruche. Elle me remercia, et partit aussitôt.

---

17 mai.

J'ai fait des connaissances de tout genre, mais je n'ai pas encore trouvé de société. Je ne sais ce que je puis avoir d'attrayant aux yeux des hommes; ils me recherchent, ils s'attachent à moi, et j'éprouve toujours de la peine quand notre chemin nous fait aller ensemble, ne fût-ce que pour quelques instants. Si tu me demandes comment sont les gens de ce pays-ci, je te répondrai : Comme partout. L'espèce humaine est singulièrement uniforme. La plupart travaillent une grande partie du temps pour vivre, et le peu qui leur en reste de libre leur est tellement à charge, qu'ils cherchent tous les moyens possibles de s'en débarrasser. O destinée de l'homme!

Après tout, ce sont de bonnes gens. Quand je m'oublie quelquefois à jouir avec eux des plaisirs qui restent encore aux hommes,

comme de s'amuser à causer avec cordialité autour d'une table bien servie, d'arranger une partie de promenade en voiture ou un petit bal sans apprêts, tout cela produit sur moi le meilleur effet. Mais il ne faut pas qu'il me souvienne alors qu'il y a en moi d'autres facultés qui se rouillent faute d'être employées, et que je dois cacher avec soin. Cette idée serre le cœur. — Et cependant n'être pas compris, c'est le sort de certains hommes.

Ah! pourquoi l'amie de ma jeunesse n'est-elle plus! et pourquoi l'ai-je connue! Je me dirais : Tu es un fou ; tu cherches ce qui ne se trouve point ici-bas... Mais je l'ai possédée, cette amie, j'ai senti ce cœur, cette grande âme, en présence de laquelle je croyais être plus que je n'étais, parce que j'étais tout ce que je pouvais être. Grand Dieu! une seule faculté de mon âme restait-elle alors inactive? Ne pouvais-je pas devant elle développer en entier cette puissance admirable avec laquelle mon cœur embrasse la nature? Notre commerce était un échange continuel de mouvements les plus profonds du cœur, des traits les plus vifs de l'esprit. Avec elle, tout, jusqu'à la plaisanterie mordande, était empreint de génie. Et maintenant... Hélas! les années qu'elle avait de plus que moi l'ont précipitée avant moi dans la tombe. Jamais je ne l'oublierai ; jamais je n'oublierai sa fermeté d'âme et sa divine indulgence.

Je rencontrai, il y a quelques jours, le jeune V... Il a l'air franc et ouvert; sa physionomie est fort heureuse. Il sort de l'université ; il ne se croit pas précisément un génie, mais il est au moins bien persuadé qu'il en sait plus qu'un autre. On voit en effet qu'il a travaillé; en un mot, il possède un certain fond de connaissances. Comme il avait appris que je dessine et que je sais le grec (deux phénomènes dans ce pays), il s'est attaché à mes pas. Il m'étala tout son savoir depuis Batteux jusqu'à Wood, depuis de Piles jusqu'à Winckelmann; il m'assura qu'il avait lu en entier le premier volume de la Théorie de Sulzer, et qu'il possédait un manuscrit de Heyne sur l'étude de l'antique. Je l'ai laissé dire.

Encore un bien brave homme dont j'ai fait la connaissance : c'est le bailli du prince, personnage franc et loyal. On dit que c'est un plaisir de le voir au milieu de ses enfants : il en a neuf; on fait surtout grand bruit de sa fille aînée. Il m'a invité à l'aller voir; j'irai au premier jour. Il habite à une lieue et demie d'ici, dans un pavillon de chasse du prince; il obtint la permission de s'y retirer après la mort de sa femme, le séjour de la ville et de sa maison lui étant devenu trop pénible.

Du reste, j'ai trouvé sur mon chemin plusieurs caricatures originales. Tout en elles est insupportable, surtout leurs marques d'amitié.

Adieu. Cette lettre te plaira; elle est tout historique.

---

22 mai.

La vie humaine est un songe; d'autres l'ont dit avant moi, mais cette idée me suit partout. Quand je considère les bornes étroites dans lesquelles sont circonscrites les facultés de l'homme, son activité et son intelligence; quand je vois que nous épuisons toutes nos forces à satisfaire des besoins, et que ces besoins ne tendent qu'à prolonger notre misérable existence; que notre tranquillité sur bien des questions n'est qu'une résignation fondée sur des revers, semblable à celle de prisonniers qui auraient couvert de peintures variées et de riantes perspectives les murs de leur cachot, tout cela, mon ami, me rend muet. Je rentre en moi-même et j'y trouve un monde, mais plutôt en pressentiments et en sombres désirs qu'en réalités et en action; et alors tout vacille devant moi, et je souris, et je m'enfonce plus avant dans l'univers, en rêvant toujours.

Que chez les enfants tout soit irréflexion, c'est ce que tous les pédagogues ne cessent de répéter. Mais que les hommes faits soient de grands enfants qui se traînent en chance-

lant sur ce globe, sans savoir non plus d'où ils viennent et où ils vont ; qu'ils n'aient point de but plus certain dans leurs actions, et qu'on les gouverne de même avec du biscuit, des gâteaux et des verges, c'est ce que personne ne voudra croire, et, à mon avis, il n'est point de vérité plus palpable.

Je t'accorde bien volontiers (car je sais ce que tu vas me dire) que ceux-là sont les plus heureux qui, comme les enfants, vivent au jour la journée, promènent leur poupée, l'habillent, la déshabillent, tournent avec respect devant le tiroir où la maman renferme ses dragées, et, quand elle leur en donne, les dévorent avec avidité, et se mettent à crier : *Encore !...* Oui, voilà de fortunées créatures ! Heureux aussi ceux qui donnent un titre imposant à leurs futiles travaux, ou même à leurs extravagances, et les passent en compte au genre humain comme des œuvres gigantesques entreprises pour son salut et sa prospérité ! Grand bien leur fasse à ceux qui peuvent penser et agir ainsi ! Mais celui qui reconnaît avec humilité où tout cela vient aboutir ; qui voit comme ce petit bourgeois décore son petit jardin et en fait un paradis et comme ce malheureux, sous le fardeau qui l'accable, se traîne sur le chemin sans se rebuter, tous deux également intéressés à contempler une minute de plus la lumière du soleil, celui-là, dis-je, est tranquille : il bâtit

aussi un monde en lui-même; il est heureux aussi d'être homme ; quelque bornée que soit sa puissance, il entretient dans son cœur le doux sentiment de la liberté ; il sait qu'il peut quitter sa prison quand il lui plaira.

---

26 mai.

Tu connais d'ancienne date ma manière de m'arranger; tu sais comment, quand je rencontre un lieu qui me convient, je me fais aisément un petit réduit, où je vis à peu de frais. Eh bien ! j'ai encore trouvé ici un coin qui m'a séduit et fixé.

A une lieue de la ville est un village nommé *Wahlheim* (1). Sa situation sur une colline est très belle ; en montant le sentier qui y conduit, on embrasse toute la vallée d'un coup d'œil. Une bonne femme, serviable, et vive encore pour son âge, y tient un petit cabaret, où elle vend du vin, de la bière et du café. Mais, ce qui vaut mieux, il y a deux tilleuls dont les branches touffues couvrent la petite place devant l'église ; des fermes, des granges, des chaumières, forment l'enceinte de cette place. Il est impossible de découvrir un coin

(1) Nous prions le lecteur de ne point se donner de peine pour chercher les lieux ici nommés. On s'est vu obligé de changer les véritables noms qui se trouvaient dans l'original.

plus paisible, plus intime, et qui me convienne autant. J'y fais porter de l'auberge une petite table, une chaise; et là je prends mon café, je lis mon Homère.

La première fois que le hasard me conduisit sous ces tilleuls, l'après-midi d'une belle journée, je trouvai la place entièrement solitaire; tout le monde était aux champs; il n'y avait qu'un petit garçon de quatre ans assis à terre, ayant entre ses jambes un enfant de six mois, assis de même, qu'il soutenait de ses petits bras contre sa poitrine, de manière à lui servir de siége. Malgré la vivacité de ses yeux noirs, qui jetaient partout de rapides regards, il se tenait fort tranquille. Ce spectacle me fit plaisir; je m'assis sur une charrue placée vis-à-vis, et me mis avec délices à dessiner cette attitude fraternelle. J'y ajoutai un bout de haie, une porte de grange, quelques roues brisées, pêle-mêle, comme tout cela se rencontrait; et, au bout d'une heure, je me trouvai avoir fait un dessin bien composé, vraiment intéressant, sans y avoir rien mis du mien.

Cela me confirme dans ma résolution de m'en tenir désormais uniquement à la nature : elle seule est d'une richesse inépuisable; elle seule fait les grands artistes. Il y a beaucoup à dire en faveur des règles, comme à la louange des lois de la société. Un homme qui observe les règles ne produira jamais rien d'absurde

ou d'absolument mauvais ; de même que celui qui se laissera guider par les lois et les bienséances ne deviendra jamais un voisin insupportable ni un insigne malfaiteur. Mais, en revanche, toute règle, quoi qu'on en dise, étouffera le vrai sentiment de la nature et sa véritable expression. « Cela est trop fort ! t'écries-tu ; la règle ne fait que limiter, qu'élaguer les branches gourmandes. » Mon ami, veux-tu que je te fasse une comparaison ? Il en est de ceci comme de l'amour. Un jeune homme se passionne pour une belle ; il coule près d'elle toutes les heures de la journée, et prodigue toutes ses facultés, tout ce qu'il possède pour lui prouver sans cesse qu'il s'est donné entièrement à elle. Survient quelque bon bourgeois, quelque homme en place, qui lui dit : « Mon jeune monsieur, aimer est de l'homme, seulement vous devez aimer comme il sied à un homme. Réglez bien l'emploi de vos instants ; consacrez-en une partie à votre travail et les heures de loisir à votre maîtresse. Consultez l'état de votre fortune : sur votre superflu, je ne vous défends pas de faire à votre amie quelques petits présents ; mais pas trop souvent ; tout au plus le jour de sa fête, l'anniversaire de sa naissance, etc. » Notre jeune homme, s'il suit ces conseils, deviendra fort utilisable, et tout prince fera bien de l'employer dans sa chancellerie ; mais c'en est fait alors de son amour, et, s'il est

artiste, adieu son talent. O mes amis! pourquoi le torrent du génie déborde-t-il si rarement? pourquoi si rarement soulève-t-il ses flots, et vient-il secouer vos âmes léthargiques? Mes chers amis, c'est que là-bas sur les deux rives habitent des hommes graves et réfléchis, dont les maisonnettes, les petits bosquets, les planches de tulipes et les potagers seraient inondés; et à force d'opposer des digues au torrent et de lui faire des saignées, ils savent prévenir le danger qui les menace.

---

27 mai.

Je me suis perdu, à ce que je vois, dans l'enthousiasme, les comparaisons, la déclamation, et, au milieu de tout cela, je n'ai pas achevé de raconter ce que devinrent les deux enfants. Absorbé dans le sentiment d'artiste qui t'a valu hier une lettre assez décousue, je restai bien deux heures assis sur ma charrue. Vers le soir, une jeune femme, tenant un panier à son bras, vient droit aux enfants, qui n'avaient pas bougé, et crie de loin: « Philippe, tu es un bon garçon! » Elle me fait un salut, que je lui rends. Je me lève, m'approche, et lui demande si elle est la mère de ces enfants. Elle me répond que oui, donne n petit pain blanc à l'aîné, prend le plus

jeune, et l'embrasse avec toute la tendresse d'une mère. « J'ai donné, me dit-elle, cet enfant à tenir à Philippe, et j'ai été à la ville, avec mon aîné, chercher du pain blanc, du sucre et un poêlon de terre. » Je vis tout cela dans son panier, dont le couvercle était tombé. « Je ferai ce soir une panade à mon petit Jean (c'était le nom du plus jeune). Hier, mon espiègle d'aîné a cassé le poêlon en se battant avec Philippe pour le gratin de la bouillie. » Je demandai où était l'aîné ; à peine m'avait-elle répondu qu'il courait après les oies dans le pré, qu'il revint en sautant, et apportant une baguette de noisetier à son frère cadet. Je continuai à m'entretenir avec cette femme ; j'appris qu'elle était fille du maître d'école, et que son mari était allé en Suisse pour recueillir la succession d'un cousin. « Ils ont voulu le tromper, me dit-elle; ils ne répondaient pas à ses lettres. Eh bien, il y est allé lui-même. Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé d'accident! Je n'en reçois point de nouvelles. » J'eus de la peine à me séparer de cette femme; je donnai un kreutzer à chacun des deux enfants, et un autre à la mère, pour acheter un pain blanc au petit quand elle irait à la ville; et nous nous quittâmes ainsi.

Mon ami, quand mon sang s'agite et bouillonne, il n'y a rien qui fasse mieux taire tout ce tapage que la vue d'une créature comme celle-ci, qui, dans une heureuse paix, parcourt

le cercle étroit de son existence, trouve chaque jour le nécessaire, et voit tomber les feuilles sans penser à autre chose, sinon que l'hiver approche.

Depuis ce temps, je vais là très souvent. Les enfants se sont tout à fait familiarisés avec moi. Je leur donne du sucre en prenant mon café; le soir, nous partageons les tartines et le lait caillé. Tous les dimanches, ils ont leur kreutzer; et si je n'y suis pas à l'heure de l'église, la cabaretière a ordre de faire la distribution.

Ils ne sont pas farouches, et ils me racontent toutes sortes d'histoires; je m'amuse surtout de leurs petites passions et de la naïveté de leur jalousie quand d'autres enfants du village se rassemblent autour de moi.

J'ai eu beaucoup de peine à rassurer la mère, toujours inquiète de l'idée « qu'ils incommoderaient Monsieur. »

---

30 mai.

Ce que je te disais dernièrement de la peinture peut certainement s'appliquer aussi à la poésie. Il ne s'agit que de reconnaître le beau, et d'oser l'exprimer : c'est, à la vérité, demander beaucoup en peu de mots. J'ai été aujourd'hui témoin d'une scène qui, bien rendue,

ferait la plus belle idylle du monde. Mais pourquoi ces mots de poésie, de scène et d'idylle? Pourquoi toujours se travailler et se modeler sur des types, quand il ne s'agit que de se laisser aller, et de prendre intérêt à un accident de la nature?

Si, après ce début, tu espères du grand et du magnifique, ton attente sera trompée. Ce n'est qu'un simple paysan qui a produit toute mon émotion. Selon ma coutume, je raconterai mal; et je pense que selon la tienne, tu me trouveras outré. C'est encore Wahlheim, et toujours Wahlheim, qui enfante ces merveilles.

Une société s'était réunie sous les tilleuls pour prendre le café: comme elle ne me plaisait pas, je trouvai un prétexte pour ne point lier conversation.

Un jeune paysan sortit d'une maison voisine, et vint raccommoder quelque chose à la charrue que j'ai dernièrement dessinée. Son air me plut; je l'accostai; je lui adressai quelques questions sur sa situation, et en un moment la connaissance fut faite d'une manière assez intime, comme il m'arrive ordinairement avec ces bonnes gens. Il me raconta qu'il était au service d'une veuve qui le traitait avec bonté. Il m'en parla tant, et m'en fit tellement l'éloge, que je découvris bientôt qu'il s'était dévoué à elle de corps et d'âme. « Elle n'est plus jeune, me dit-il; elle

a été malheureuse avec son premier mari, et ne veut point se remarier. » Tout son récit montrait si vivement combien à ses yeux elle était belle, ravissante, à quel point il souhaitait qu'elle voulût faire choix de lui pour effacer le souvenir des torts du défunt, qu'il faudrait te répéter ses paroles mot pour mot si je voulais te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Il faudrait posséder le talent du plus grand poëte pour rendre l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix, et le feu de ses regards. Non, aucun langage ne représenterait la tendresse qui animait ses yeux et son maintien; je ne ferais rien que de gauche et de lourd. Je fus particulièrement touché des craintes qu'il avait que je ne vinsse à concevoir des idées injustes sur ses rapports avec elle, ou à la soupçonner d'une conduite qui ne fût pas irréprochable. Ce n'est que dans le plus profond de mon cœur que je goûte bien le plaisir que j'avais à l'entendre parler des attraits de cette femme qui, sans charmes de jeunesse, le séduisait et l'enchaînait irrésistiblement. De ma vie, je n'ai vu désirs plus ardents accompagnés de tant de pureté; je puis même le dire, je n'avais jamais imaginé, rêvé cette pureté. Ne me gronde pas si je t'avoue qu'au souvenir de tant d'innocence et d'amour vrai, je me sens consumer; que l'image de cette tendresse me poursuit partout; et que, comme

embrasé des mêmes feux, je languis, je me meurs.

Je vais chercher à voir au plus tôt cette femme. Mais non, en y pensant bien, je ferai mieux de l'éviter. Il vaut mieux ne la voir que par les yeux de son amant ; peut-être aux miens ne paraîtrait-elle pas telle qu'elle est à présent devant moi, et pourquoi me gâter une si belle image?

---

16 juin.

Pourquoi je ne t'écris pas? tu peux me demander cela, toi qui es si savant! Tu devrais deviner que je me trouve bien; et même... Bref, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. J'ai... je n'en sais rien.

Te raconter par ordre comment il s'est fait que je suis venu à connaître une des plus aimables créatures, cela serait difficile. Je suis content et heureux, par conséquent mauvais historien.

Un ange! Fi! chacun en dit autant de la sienne, n'est-ce pas? Et pourtant je ne suis pas en état de t'expliquer combien elle est parfaite, pourquoi elle est parfaite. Il suffit, elle asservit tout mon être.

Tant d'ingénuité avec tant d'esprit! tant de bonté avec tant de force de caractère; et

le repos de l'âme au milieu de la vie la plus active!

Tout ce que je dis là d'elle n'est que du verbiage, de pitoyables abstractions qui ne rendent pas un seul de ses traits. Une autre fois... Non, pas une autre fois. Je vais te le raconter tout de suite. Si je ne le fais pas à l'instant cela ne se fera jamais : car, entre nous, depuis que j'ai commencé ma lettre, j'ai déjà tenté trois fois de jeter ma plume et de faire sceller mon cheval pour sortir. Cependant je m'étais promis ce matin que je ne sortirais point. A tout moment, je vais voir à la fenêtre si le soleil est encore bien haut.

Je n'ai pu résister; il a fallu aller chez elle. Me voilà de retour. Mon ami, je ne me coucherai pas sans t'écrire. Je vais t'écrire, tout en mangeant ma beurrée. Quelles délices pour mon âme que de la contempler, au milieu du cercle de ses frères et sœurs, ces huit enfants si vifs, si aimables!

Si je continue sur ce ton, tu ne seras guère plus instruit à la fin qu'au commencement. Ecoute donc; je vais essayer d'entrer dans les détails.

Je te mandai l'autre jour que j'avais fait la connaissance du bailli S..., et qu'il m'avait prié de l'aller voir bientôt dans son ermitage, ou plutôt dans son petit royaume. Je négligeai son invitation, et je n'aurais peut-être jamais été le visiter si le hasard ne m'eût dé-

couvert le trésor enfoui dans cette tranquille retraite.

Nos jeunes gens avaient arrangé un bal à la campagne, je consentis à être de la partie. J'offris la main à une jeune personne de cette ville, douce, jolie, mais du reste assez insignifiante. Il fut réglé que je conduirais ma danseuse et sa cousine en voiture au lieu de la réunion, et que nous prendrions en chemin Charlotte S... « Vous allez voir une bien jolie personne, » me dit ma compagne quand nous traversions la longue forêt éclaircie qui conduit au pavillon de chasse. « Prenez garde de devenir amoureux, ajouta la cousine.— Pourquoi donc? — Elle est déjà promise à un galant homme, que la mort de son père a obligé de s'absenter pour ses affaires, et qui est allé solliciter un emploi important. » J'appris ces détails avec assez d'indifférence.

Le soleil allait bientôt se cacher derrière les collines quand notre voiture s'arrêta devant la porte de la cour. L'air était lourd; les dames témoignèrent leur crainte d'un orage, que semblaient annoncer les nuages grisâtres et sombres amoncelés sur nos têtes. Je dissipai leur inquiétude en affectant une grande connaissance du temps, quoique je commençasse moi-même à me douter que la fête serait troublée.

J'avais mis pied à terre : une servante qui parut à la porte nous pria d'attendre un ins-

tant mademoiselle Charlotte, qui allait descendre. Je traversai la cour pour m'approcher de cette jolie maison ; je montai l'escalier, et du entrant dans la première chambre, j'eus le plus ravissant spectacle que j'aie vu de ma vie. Six enfants, de deux ans jusqu'à onze, se pressaient autour d'une jeune fille d'une taille moyenne mais bien prise. Elle avait une simple robe blanche, avec des nœuds couleur de rose pâle aux bras et au sein. Elle tenait un pain bis, dont elle distribuait des morceaux à chacun, en proportion de son âge et de son appétit. Elle donnait avec tant de douceur, et chacun disait *merci* avec tant de naïveté ! Toutes les petites mains étaient en l'air avant que le morceau fût coupé. A mesure qu'ils recevaient leur souper, les uns s'en allaient en sautant ; les autres, plus posés, se rendaient à la porte de la cour pour voir les belles dames et la voiture qui devait emmener leur chère Lolotte. « Je vous demande pardon, me dit-elle, de vous avoir donné la peine de monter, et je suis fâchée de faire attendre ces dames. Ma toilette et les petits soins du ménage pour le temps de mon absence m'ont fait oublier de donner à goûter aux enfants, et ils ne veulent pas que d'autres que moi leur coupent du pain. » Je lui fis un compliment insignifiant, et mon âme tout entière s'attachait à sa figure, à sa voix, à son maintien. J'eus à peine le temps de me remettre de ma surprise pen-

dant qu'elle courut dans une chambre voisine prendre ses gants et son éventail. Les enfants me regardaient à quelque distance et de côté. J'avançai vers le plus jeune, qui avait une physionomie très heureuse: il reculait effarouché, quand Charlotte entra, et lui dit: « Louis, donne la main à ton cousin. » Il me la donna d'un air rassuré; et, malgré son son petit nez morveux, je ne pus m'empêcher de l'embrasser de bien bon cœur. « Cousin! dis-je ensuite en présentant la main à Charlotte; croyez-vous que je sois digne du bonheur de vous être allié?—Oh! reprit-elle avec un sourire malin, notre parenté est si étendue, j'ai tant de cousins, et je serais bien fâchée que vous fussiez le moins bon de la famille! » En partant, elle chargea Sophie, l'aînée après elle et âgée de onze ans, d'avoir l'œil sur les enfants, et d'embrasser le papa quand il reviendrait de sa promenade. Elle dit aux petits : « Vous obéirez à votre sœur Sophie comme à moi-même? » Quelques-uns le promirent; mais une petite blondine, de six ans, dit d'un air capable : « Ce ne sera cependant pas toi, Lolotte! et nous aimons bien mieux que ce soit toi. » Les deux aînés des garçons étaient grimpés derrière la voiture : à ma prière, elle leur permit d'y rester jusqu'à l'entrée du bois, pourvu qu'ils promissent de ne pas se faire des niches et de se bien tenir.

On se place. Les dames avaient eu à peine le temps de se faire les compliments d'usage, de se communiquer leurs remarques sur leur toilette, particulièrement sur les chapeaux, et de passer en revue la société qu'on s'attendait à trouver, lorsque Charlotte ordonna au cocher d'arrêter, et fit descendre ses frères. Ils la prièrent de leur donner encore une fois sa main à baiser : l'aîné y mit toute la tendresse d'un jeune homme de quinze ans, le second beaucoup d'étourderie et de vivacité. Elle les chargea de mille caresses pour les petits, et nous continuâmes notre route.

« Avez-vous achevé, dit la cousine, le livre que je vous ai envoyé? — Non, répondit Charlotte, il ne me plaît pas; vous pouvez le reprendre. Le précédent ne valait pas mieux.» Je fus curieux de savoir quels étaient ces livres. A ma grande surprise, j'appris que c'étaient les œuvres de *** (1). Je trouvais un grand sens dans tout ce qu'elle disait; je découvrais, à chaque mot, de nouveaux charmes, de nouveaux rayons d'esprit, dans ses traits, que semblait épanouir la joie de sentir que je la comprenais.

« Quand j'étais plus jeune, dit-elle, je n'aimais rien tant que les romans. Dieu sait quel

(1) Nous nous voyons obligé de supprimer ce passage, afin de ne causer de peine à personne, quelque peu d'importance que puisse attacher un écrivain aux jugements d'une jeune fille ou d'un jeune homme à l'esprit aussi extravagant.

plaisir c'était pour moi de me retirer le dimanche dans un coin solitaire, pour partager de toute mon âme la félicité ou les infortunes d'une miss Jenny! Je ne nie même pas que ce genre n'ait encore pour moi quelque charme; mais, puisque j'ai si rarement aujourd'hui le temps de prendre un livre, il faut du moins que celui que je lis soit entièrement de mon goût. L'auteur que je préfère est celui qui me fait retrouver le monde où je vis, et qui peint ce qui m'entoure, celui dont les récits intéressent mon cœur et me charment autant que ma vie domestique, qui, sans être un paradis, est cependant pour moi la source d'un bonheur inexprimable. »

Je m'efforçai de cacher l'émotion que me donnaient ces paroles; je n'y réussis pas longtemps. Lorsque je l'entendis parler avec la plus touchante vérité du *Vicaire de Vakefield* et de quelques autres livres (1), je fus transporté hors de moi, et me mis à lui dire sur ce sujet tout ce que j'avais dans la tête. Ce fut seulement quand Charlotte adressa la parole à nos deux compagnes que je m'aperçus qu'elles étaient là, les yeux ouverts, comme si elles n'y eussent pas été. La cousine me regarda plus d'une fois d'un air

(1) On a supprimé ici les noms de quelques-uns de nos auteurs; celui qui partage le sentiment de Charlotte à leur égard trouvera leurs noms dans son cœur, les autres n'en ont pas besoin.

moqueur, dont je m'embarrassai fort peu.

La conversation tomba sur le plaisir de la danse. « Que cette passion soit un défaut ou non, dit Charlotte, je vous avouerai franchement que je ne connais rien au-dessus de la danse. Quand j'ai quelque chose qui me tourmente, je n'ai qu'à jouer une contredanse sur mon clavecin, d'accord ou non, et tout est dissipé. »

Comme je dévorais ses yeux noirs pendant cet entretien! comme mon âme était attirée sur ses lèvres si vermeilles, sur ses joues si fraîches! comme, perdu dans le sens de ses discours et dans l'émotion qu'ils me causaient, souvent, je n'entendais pas les mots qu'elle employait! Tu auras une idée de tout cela, toi qui me connais. Bref, quand nous arrivâmes devant la maison du rendez-vous, quand je descendis de voiture, j'étais comme un homme qui rêve, et tellement ensevel dans le monde des rêveries, qu'à peine je remarquai la musique, dont l'harmonie vena au-devant de nous du fond de la salle illuminée.

M. Audran et un certain N... N... (comment retenir tous ces noms?) qui étaient les danseurs de la cousine et de Charlotte, nous reçurent à la portière, s'emparèrent de leurs dames, et je montai avec la mienne.

Nous dansâmes d'abord plusieurs menuets. Je priai toutes les femmes l'une après l'autre,

et les plus maussades étaient justement celles qui ne pouvaient se déterminer à donner la main pour en finir. Charlotte et son danseur commencèrent une anglaise, et tu sens combien je fus charmé quand elle vint à son tour figurer avec nous! Il faut la voir danser. Elle y est de tout son cœur, de toute son âme; tout en elle est harmonie; elle est si peu gênée, si libre, qu'elle semble ne sentir rien au monde, ne penser à rien qu'à la danse; et sans doute, en ce moment, rien autre chose n'existe plus pour elle.

Je la priai pour la seconde contredanse; elle accepta pour la troisième, et m'assura avec la plus aimable franchise qu'elle dansait très volontiers des allemandes. « C'est ici l'usage, continua-t-elle, que pour les allemandes chacun conserve la danseuse qu'il amène; mais mon cavalier valse mal, et il me saura gré de l'en dispenser. Votre dame n'y est pas exercée; elle ne s'en soucie pas non plus. J'ai remarqué, dans les anglaises, que vous valsiez bien : si donc vous désirez que nous valsions ensemble, allez me demander à mon cavalier, et je vais en parler de mon côté à votre dame. » J'acceptai la proposition, et il fut bientôt arrangé que pendant notre valse, le cavalier de Charlotte causerait avec ma danseuse.

On commença l'allemande. Nous nous amusâmes d'abord à mille passes de bras. Quelle

grâce, que de souplesse dans tous ses mouvements! Quand on en vint aux valses, et que nous roulâmes les uns autour des autres comme les sphères célestes, il y eut d'abord quelque confusion, peu de danseurs étant au fait. Nous fûmes assez prudents pour attendre qu'ils eussent jeté leur feu; et les plus gauches ayant renoncé à la partie, nous nous emparâmes du parquet et reprîmes avec une nouvelle ardeur, accompagnés par Audran et sa danseuse. Jamais je ne me sentis si agile. Je n'étais plus un homme. Tenir dans ses bras la plus charmante des créatures! voler avec elle comme l'orage! voir tout passer, tout s'évanouir autour de soi! sentir!... Wilhelm, pour être sincère, je fis alors le serment qu'une femme que j'aimerais, sur laquelle j'aurais des prétentions, ne valserait jamais qu'avec moi, dussé-je périr! tu me comprends.

Nous fîmes quelques tours de salle en marchant, pour reprendre haleine; après quoi elle s'assit. J'allai lui chercher des oranges que j'avais mises en réserve; c'étaient les seules qui fussent restées. Ce rafraîchissement lui fit grand plaisir ; mais à chaque quartier qu'elle offrait, par procédé, à une indiscrète voisine, je me sentais percer d'un coup de stylet.

A la troisième contredanse anglaise, nous étions le second couple. Comme nous descen-

dions la colonne, et que, ravi, je dansais avec elle, enchaîné à son bras et à ses yeux, où brillait le plaisir le plus pur et le plus innocent, nous vînmes figurer devant une femme qui n'était pas de la première jeunesse, mais qui m'avait frappé par son aimable physionomie. Elle regarda Charlotte en souriant, la menaça du doigt, et prononça deux fois en passant le nom d'Albert, d'un ton significatif.

« Quel est cet Albert, dis-je à Charlotte, s'il n'y a point d'indiscrétion à le demander? » Elle allait me répondre quand il fallut nous séparer pour faire la grande chaîne. En repassant devant elle, je crus remarquer une expression pensive sur son front.

« Pourquoi vous le cacherais-je? me dit-elle en m'offrant la main pour la promenade; Albert est un galant homme auquel je suis promise. » Ce n'était point une nouvelle pour moi, puisque ces dames me l'avaient dit en chemin, et pourtant cette idée me frappa comme une chose inattendue, lorsqu'il fallut l'appliquer à une personne que quelques instants avaient suffi pour me rendre si chère. Je me troublai, je brouillai les figures, tout fut dérangé; il fallut que Charlotte me menât, en me tirant de côté et d'autre; elle eut besoin de toute sa présence d'esprit pour rétablir l'ordre.

La danse n'était pas encore finie, que les éclairs qui brillaient depuis longtemps à

l'horizon et que j'avais toujours donnés pour des éclairs de chaleur, commencèrent à devenir beaucoup plus forts; le bruit du tonnerre couvrit la musique. Trois femmes s'échappèrent des rangs; leurs cavaliers les suivirent; le désordre devint général et l'orchestre se tut. Il est naturel, lorsqu'un accident ou une terreur subite nous surprend au milieu d'un plaisir, que l'impression en soit plus grande qu'en tout autre temps, soit à cause du contraste, soit parce que tous nos sens, étant vivement éveillés, sont plus susceptibles d'éprouver une émotion forte et rapide. C'est à cela que j'attribue les étranges grimaces que je vis faire à plusieurs femmes. La plus sensée alla se réfugier dans un coin, le dos tourné à la fenêtre, et se boucha les oreilles. Une autre, à genoux, devant elle, cachait sa tête dans le sein de la première. Une troisième, qui s'était glissée entre les deux, embrassait sa petite sœur en versant des larmes. Quelques-unes voulaient retourner chez elles; d'autres, qui savaient encore moins ce qu'elles faisaient, n'avaient plus même assez de présence d'esprit pour réprimer l'audace de nos jeunes étourdis, qui semblaient fort occupés à intercepter, sur les lèvres des belles éplorées, les ardentes prières qu'elles adressaient au ciel. Une partie des hommes étaient descendus pour fumer tranquillement leur pipe; le reste de la société accepta a

proposition de l'hôtesse, qui s'avisa, fort à propos, de nous indiquer une chambre où il y avait des volets et des rideaux. A peine fûmes-nous entrés, que Charlotte se mit à former un cercle de toutes les chaises, et, tout le monde s'étant assis à sa prière, elle proposa un jeu.

A ce mot, je vis plusieurs de nos jeunes gens, dans l'espoir d'un doux gage, se rengorger d'avance et se donner un air aimable. « Nous allons jouer *à compter*, dit-elle; faites attention! Je vais tourner toujours de droite à gauche; il faut que chacun nomme le nombre qui lui tombe : cela doit aller comme un feu roulant. Qui hésite ou se trompe reçoit un soufflet, et ainsi de suite, jusqu'à mille. » C'était charmant à voir! elle tournait en rond, le bras tendu. Un, dit le premier; deux, le second; trois, le suivant, etc. Alors, elle alla plus vite, toujours plus vite. L'un manque : paf! un soufflet. Le voisin rit, manque aussi : paf! nouveau soufflet, et elle d'augmenter toujours de vitesse. J'en reçus deux pour ma part, et crus remarquer, avec un plaisir secret, qu'elle me les appliquait plus forts qu'à tout autre. Des éclats de rire et un vacarme universel mirent fin au jeu avant que l'on eût compté jusqu'à mille. Alors les connaissances intimes se rapprochèrent. L'orage était passé. Moi, je suivis Charlotte dans la salle. « Les soufflets, me dit-elle en chemin,

leur ont fait oublier le tonnerre et tout. » Je ne pus rien lui répondre. « J'étais une des plus peureuses, continua-t-elle; mais en affectant du courage pour en donner aux autres, je suis vraiment devenue courageuse. » Nous nous approchâmes de la fenêtre. Le tonnerre se faisait encore entendre dans le lointain; une pluie bienfaisante tombait avec un doux bruit sur la terre; l'air était rafraîchi, et nous apportait par bouffées les parfums qui s'exhalaient des plantes. Charlotte était appuyée sur son coude; elle promena ses regards sur la campagne, elle les porta vers le ciel, elle les ramena sur moi, et je vis ses yeux remplis de larmes. Elle posa sa main sur la mienne, et dit : *O Klopstock!* je me rappelai aussitôt l'ode sublime qui occupait sa pensée, et je me sentis abîmé dans le torrent de sentimens qu'elle versait sur moi en cet instant. Je ne pus le supporter. Je me penchai sur sa main, que je baisai en la mouillant de larmes délicieuses; et de nouveau je contemplai ses yeux..... Divin Klopstock! que n'as-tu vu ton apothéose dans ce regard! et moi puissé-je n'entendre plus de ma vie prononcer ton nom si souvent profané!

---

19 juin.

Je ne sais plus où, dernièrement, j'en suis resté de mon récit. Tout ce que je sais, c'est qu'il était deux heures du matin quand je me couchai, et que, si j'avais pu causer avec toi, au lieu d'écrire, je t'aurais peut-être tenu jusqu'au grand jour.

Je ne t'ai pas conté ce qui s'est passé à notre retour du bal ; mais le temps me manque aujourd'hui.

C'était le plus beau lever de soleil ; il était charmant de traverser la forêt humide et les campagnes rafraîchies. Nos deux voisines s'assoupirent. Elle me demanda si je ne voulais pas en faire autant. « De grâce, me dit-elle, ne vous gênez pas pour moi. — Tant que je vois ces yeux ouverts, lui répondis-je (et je la regardai fixement), je ne puis fermer les miens. » Nous tînmes bon jusqu'à sa porte. Une servante vint doucement nous ouvrir, et, sur ses questions, l'assura que son père et les enfants se portaient bien et dormaient encore. Je la quittai en lui demandant la permission de la revoir le jour même; elle y consentit, et je l'ai revue. Depuis ce temps, soleil, lune, étoiles, peuvent s'arranger à leur fantaisie ; je ne sais plus quand il est jour, quand il est nuit : l'univers autour de moi a disparu.

---

21 juin.

Je coule des jours aussi heureux que ceux que Dieu réserve à ses élus; quelque chose qui m'arrive désormais, je ne pourrai pas dire que je n'ai pas connu le bonheur, le bonheur le plus pur de la vie. Tu connais mon Wahlheim, j'y suis entièrement établi; de là je n'ai qu'une demi-lieue jusqu'à Charlotte; là, je me sens moi-même, je jouis de toute la félicité qui a été donnée à l'homme.

L'aurais-je pensé, quand je prenais ce Wahlheim pour but de mes promenades, qu'il était si près du ciel? Combien de fois, dans mes longues courses, tantôt du haut de la montagne, tantôt de la plaine au delà de la rivière, ai-je aperçu ce pavillon qui renferme aujourd'hui tous mes vœux!

Cher Wilhem, j'ai réfléchi sur ce désir de l'homme de s'étendre, de faire de nouvelles découvertes, d'errer çà et là; et aussi sur ce penchant intérieur à se restreindre volontairement, à se borner, à suivre l'ornière de l'habitude, sans plus s'inquiéter de ce qui est à droite et à gauche.

C'est singulier, lorsque je vins ici, et que de la colline je contemplai cette belle vallée, comme je me sentis attiré de toutes parts! Ici, le petit bois.... ah! si tu pouvais t'enfoncer sous son ombrage! Là, une cime de montagne.... ah! si de là tu pouvais embrasser la

vaste étendue!.... Cette chaîne de collines et ces paisibles vallons.... oh! que ne puis-je m'y égarer! J'y volais, et je revenais sans avoir trouvé ce que je cherchais. Il en est de l'éloignement comme de l'avenir : un horizon immense, mystérieux, repose devant notre âme, le sentiment s'y plonge comme notre œil, et nous aspirons à donner toute notre existence pour nous remplir avec délices d'un seul sentiment grand et majestueux. Nous courons, nous volons ; mais, hélas! quand nous y sommes, quand le lointain est devenu proche, rien n'est changé, et nous nous retrouvons avec notre misère, avec nos étroites limites ; et de nouveau notre âme soupire après le bonheur qui vient de lui échapper.

Ainsi le plus turbulent vagabond soupire à la fin après sa patrie, et trouve dans sa cabane, auprès de sa femme, dans le cercle de ses enfants, dans les soins qu'il se donne pour leur nourriture, les délices qu'il cherchait vainement dans le vaste monde.

Lorsque, le matin, dès le lever du soleil, je me rends à mon cher Wahlheim ; que je cueille moi-même mes petits pois dans le jardin de mon hôtesse ; que je m'assieds pour les écosser en lisant Homère ; que je choisis un pot dans la petite cuisine ; que je coupe du beurre, mets mes pois au feu, les couvre, et m'assieds auprès pour les remuer de temps en temps, alors je sens vivement comment les

fiers amants de Pénélope pouvaient tuer eux-mêmes, dépecer et faire rôtir les bœufs et les pourceaux. Il n'y a rien qui me remplisse d'un sentiment doux et vrai comme ces traits de la vie patriarcale, dont je puis sans affectation, grâce à Dieu, entrelacer ma vie.

Que je suis heureux d'avoir un cœur fait pour sentir la joie innocente et simple de l'homme qui met sur sa table le chou qu'il a lui-même élevé! Il ne jouit pas seulement du chou, mais il se représente à la fois la belle matinée où il le planta, les délicieuses soirées où il l'arrosa, et le plaisir qu'il éprouvait chaque jour en le voyant croître.

---

29 juin.

Avant-hier, le médecin vint de la ville voir le bailli. Il me trouva à terre, entouré des enfants de Charlotte. Les uns grimpaient sur moi, les autres me pinçaient, moi je les chatouillais, et tous ensemble, nous faisions un bruit épouvantable. Le docteur, véritable poupée savante, toujours occupé en parlant d'arranger les plis de ses manchettes et d'étaler un énorme jabot, trouva cela au-dessous de la dignité d'un homme sensé. Je m'en aperçus bien à sa mine. Je n'en fus point déconcerté. Je lui laissai débiter les choses es plus

profondes, et je relevai le château de cartes que les enfants avaient renversé. Aussi, de retour à la ville, le docteur n'a-t-il pas manqué de dire à qui a voulu l'entendre que les enfants du bailli n'étaient déjà que trop mal élevés, mais que ce Werther achevait maintenant de les gâter tout à fait.

Oui, mon ami, c'est aux enfants que mon cœur s'intéresse le plus sur la terre. Quand je les examine, et que je vois dans ces petits êtres le germe de toutes les vertus, de toutes les facultés qu'ils auront si grand besoin de développer un jour; quand je découvre dans leur opiniâtreté ce qui deviendra constance et force de caractère; quand je reconnais dans leur pétulance et leurs espièglerie mêmes l'humeur gaie et légère qui les fera glisser à travers les écueils de la vie; et tout cela si franc, si pur!... alors je répète sans cesse les paroles du maître: *Si vous ne devenez semblable à l'un d'eux.* Et cependant, mon ami, ces enfants, nos égaux, et que nous devrions prendre pour modèles, nous les traitons comme nos sujets!... Il ne faut pas qu'ils aient des volontés!... N'avons-nous pas les nôtres? Où donc est notre privilége? Est-ce parce que nous sommes plus âgés et plus sages? Dieu du ciel! tu vois de vieux enfants et de jeunes enfants, et rien de plus; et depuis longtemps ton Fils nous a fait connaître ceux qui te plaisent davantage. Mais

ils croient en lui et ne l'écoutent point (c'est encore là une ancienne vérité), et ils rendent leurs enfants semblables à eux-mêmes, et... Adieu, Wilhelm ; je ne veux pas radoter davantage là-dessus.

1er juillet.

Tout ce que Charlotte doit être pour un malade, je le sens à mon pauvre cœur, plus souffrant que tel qui languit malade dans un lit. Elle va passer quelques jours à la ville, chez une excellente femme qui, d'après l'aveu des médecins, approche de sa fin, et dans ses derniers moments veut avoir Charlotte auprès d'elle.

J'allai, la semaine dernière, visiter avec elle le pasteur de Saint-***, petit village situé dans les montagnes, à une lieue d'ici. Nous y arrivâmes sur les quatre heures. Elle avait emmené sa sœur cadette. Lorsque nous entrâmes dans la cour du presbytère, ombragée par deux gros noyers, nous vîmes le bon vieillard assis sur un banc, à la porte de la maison. Dès qu'il aperçut Charlotte, il sembla reprendre une vie nouvelle ; il oublia son bâton noueux, et se hasarda à venir au-devant d'elle. Elle courut à lui, le força de se rasseoir, se mit à ses côtés, lui présenta les salutations de son père, et embrassa son petit

garçon, un enfant gâté, quelque malpropre et désagréable qu'il fût. Si tu avais vu comme elle s'occupait du vieillard ; comme elle élevait la voix pour se faire entendre de lui, car il est à moitié sourd ; comme elle lui racontait la mort subite de jeunes gens robustes ; comme elle vantait la vertu des eaux de Carlsbad, en approuvant sa résolution d'y passer l'été prochain ; comme elle trouvait qu'il avait bien meilleur visage et l'air plus vif depuis qu'elle ne l'avait vu ! Pendant ce temps, j'avais rendu mes devoirs à la femme du pasteur. Le vieillard était tout à fait joyeux. Comme je ne pus m'empêcher de louer les beaux noyers qui nous prêtaient un ombrage si agréable, il se mit, quoique avec quelque difficulté, à nous faire leur histoire.

« Quant au vieux, dit-il, nous ignorons qui l'a planté : les uns nomment tel pasteur, les autres tel autre. Mais le jeune est de l'âge de ma femme, cinquante ans au mois d'octobre. Son père le planta le matin du jour de sa naissance ; elle vint au monde vers le soir. C'était mon prédécesseur. On ne peut dire combien cet arbre lui était cher : il ne me l'est certainement pas moins. Ma femme tricotait, assise sur une poutre, au pied de ce noyer, lorsque, pauvre étudiant, j'entrai pour la première fois dans cette cour, il y a vingt-sept ans. » — Charlotte lui demanda où était sa fille : on nous dit qu'elle était allée à la

prairie, avec M. Schmidt, voir les ouvriers; et le vieillard continua son récit. Il nous conta comment son prédécesseur l'avait pris en affection, comment il plut à la jeune fille, comment il devint d'abord le vicaire du père, et puis son successeur. Il venait à peine de finir son histoire, lorsque sa fille, accompagnée de M. Schmidt, revint par le jardin. Elle fit à Charlotte l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Je dois avouer qu'elle ne me déplut pas. C'est une petite brune, vive et bien faite, qui ferait passer agréablement le temps à la campagne. Son amant (car nous donnâmes tout de suite cette qualité à M. Schmidt), homme de bon ton, mais très froid, ne se mêla point de notre conversation, quoique Charlotte l'y excitât sans cesse. Ce qui me fit le plus de peine, c'est que je crus remarquer à l'expression de sa physionomie, que c'était plutôt par caprice ou mauvaise humeur que par défaut d'esprit qu'il se dispensait d'y prendre part.

Cela devint bientôt plus clair : car, dans un tour de promenade que nous fîmes, Frédérique s'étant attachée à Charlotte et se trouvant aussi quelquefois seule avec moi, le visage de M. Schmidt, déjà brun naturellement, se couvrit d'une teinte si sombre, qu'il était temps que Charlotte me tirât par le bras et me fît signe d'être moins galant auprès de Frédérique. Rien ne me fait tant de peine que

de voir les hommes se tourmenter mutuellement ; mais je souffre surtout quand des jeunes gens, à la fleur de l'âge, et dont le cœur serait disposé à s'ouvrir à tous les plaisirs, gâtent par des sottises le peu de beaux jours qui leur sont réservés, sauf à s'apercevoir trop tard de l'irréparable abus qu'ils en ont fait. Cela m'agitait, et lorsque, le soir, de retour au presbytère, nous prîmes le lait dans la cour, la conversation étant tombée sur les peines et les plaisirs de la vie, je ne pus m'empêcher de saisir cette occasion pour parler de toute ma force contre la mauvaise humeur. « Nous nous plaignons souvent, dis-je, que nous avons si peu de beaux jours et tant de mauvais; il me semble que la plupart du temps nous nous plaignons à tort. Si notre cœur était toujours ouvert au bien que Dieu nous envoie chaque jour, nous aurions alors assez de forces pour supporter le mal quand il se présente. — Mais nous ne sommes pas maîtres de notre humeur, dit la femme du pasteur : combien elle dépend du corps ! On est triste par tempérament, et quand on souffre, rien ne plaît, on est mal partout. »

Je lui accordai cela. « Ainsi traitons la mauvaise humeur, continuai-je, comme une maladie, et demandons-nous s'il n'y a point de moyen de guérison. — Oui, dit Charlotte; et je crois que du moins nous y pouvons beaucoup. Je le sais par expérience. Si quelque

chose me tourmente et que je me sente attristée, je cours au jardin : à peine ai-je chanté deux ou trois airs de danse, en me promenant, que tout est dissipé. — C'est ce que je voulais dire, repris-je : il en est de la mauvaise humeur comme de la paresse, car c'est une espèce de paresse. Notre nature est fort encline à l'indolence; et cependant si nous avons la force de nous évertuer, le travail se fait avec aisance, et nous trouvons un véritable plaisir dans l'activité. » Frédérique m'écoutait attentivement. Le jeune homme m'objecta qu'on n'était pas maître de soi-même, ou que du moins on ne pouvait pas commander à ses sentiments. « Il s'agit ici, répliquai-je, d'un sentiment désagréable, dont chacun serait bien aise d'être délivré, et personne ne connaît l'étendue de ses forces avant de les avoir mises à l'épreuve. Assurément un malade consultera tous les médecins, et il ne refusera pas le régime le plus austère, les potions les plus amères, pour recouvrer sa santé si précieuse.» Je vis que le bon vieillard s'efforçait de prendre part à notre discussion ; j'élevai la voix, en lui adressant la parole. « On prêche contre tant de vices, lui dis-je; je ne sache point qu'on se soit occupé en chaire, de la mauvaise humeur (1). — C'est

(1) Nous avons maintenant un excellent sermon de Lavater sur ce sujet, parmi ses sermons sur le livre de Jonas.

aux prédicateurs des villes à le faire, répondit-il; les gens de la campagne ne connaissent pas l'humeur. Il n'y aurait pourtant pas de mal d'en dire quelque chose de temps en temps: ce serait une leçon pour nos femmes, au moins, et pour M. le bailli.» Tout le monde rit; il rit lui-même de bon cœur, jusqu'à ce qu'il lui prît une toux qui interrompit notre entretien. Le jeune homme reprit la parole : « Vous avez nommé la mauvaise humeur un vice; cela me semble exagéré. — Pas du tout, lui répondis-je, si ce qui nuit à soi-même et au prochain mérite ce nom. N'est-ce pas assez que nous ne puissions pas nous rendre mutuellement heureux? faut-il encore nous priver les uns les autres du plaisir que chacun peut goûter au fond de son cœur? Nommez-moi l'homme de mauvaise humeur qui possède assez de force pour la cacher, pour la supporter seul, sans troubler la joie de ceux qui l'entourent. Ou plutôt la mauvaise humeur ne vient-elle pas du mécontentement de nous-mêmes, d'un dépit causé par le sentiment du peu que nous valons, auquel se joint l'envie excitée par une folle vanité? Nous voyons des hommes heureux qui ne nous doivent rien de leur bonheur, et cela nous est insupportable. » Charlotte sourit de la vivacité de mes expressions; une larme que j'aperçus dans les yeux de Frédérique m'excita à continuer. « Malheur à ceux, m'écriai-je, qui

se servent du pouvoir qu'ils ont sur un cœur pour lui ravir les jouissances pures qui y germent d'elles-mêmes! Tous les présents, toutes les complaisances du monde ne dédommagent pas d'un moment de plaisir empoisonné par le dépit et l'odieuse conduite d'un tyran. »

Mon cœur était plein dans cet instant; mille souvenirs oppressaient mon âme, et les larmes me vinrent aux yeux.

« Si chacun de nous, m'écriai-je, se disait tous les jours : Tu n'as d'autre pouvoir sur tes amis que de leur laisser leurs plaisirs et d'augmenter leur bonheur en le partageant avec eux. Est-il en ta puissance, lorsque leur âme est agitée par une passion violente, ou flétrie par la douleur, d'y verser une goutte de consolation?

» Et lorsque l'infortunée que tu auras minée dans ses beaux jours succombera enfin à sa dernière maladie; lorsqu'elle sera là, couchée devant toi, dans le plus triste abattement; qu'elle lèvera au ciel des yeux éteints, et que la sueur de la mort sèchera sur son front; que, debout devant son lit, comme un condamné, tu sentiras que tu ne peux rien faire avec tout ton pouvoir; que tu seras déchiré d'angoisses et que vainement tu voudras tout donner pour faire passer dans cette pauvre créature mourante un peu de confortation, une étincelle de courage!...»

Le souvenir d'une scène semblable, dont j'ai été témoin, se retraçait à mon imagination dans toute sa force. Je portai mon mouchoir à mes yeux, et je quittai la société. La voix de Charlotte, qui me criait : « Allons, partons, » me fit revenir à moi. Comme elle m'a grondé en chemin sur l'exaltation que je mets à tout ! que j'en serais victime, que je devais me ménager ! O cher ange ! je veux vivre pour toi.

---

6 juillet.

Elle est toujours près de sa mourante amie, et toujours la même ; toujours cet être bienfaisant dont le regard adoucit les souffrances et fait des heureux. Hier soir, elle alla se promener avec Marianne et la petite Amélie ; je le savais, je les rencontrai, et nous marchâmes ensemble. Après avoir fait près d'une lieue et demie, nous retournâmes vers la ville et nous arrivâmes à cette fontaine, qui m'était déjà si chère et qui maintenant me l'est mille fois davantage. Charlotte s'assit sur le petit mur ; nous restâmes debout devant elle. Je regardai tout autour de moi, et je sentis revivre en moi le temps où mon cœur était si seul. « Fontaine chérie, dis-je en moi-même, depuis ce temps je ne me repose plus à ta douce fraîcheur, et quelquefois, en passant

rapidement près de toi, je ne t'ai pas même regardée! » Je regardais en bas et je vis monter la petite Amélie, tenant un verre d'eau avec grande précaution. Je contemplai Charlotte, et sentis tout ce que j'ai placé en elle. Cependant, Amélie vint avec son verre; Marianne voulut le lui prendre. « Non, s'écria l'enfant avec l'expression la plus aimable, non; c'est à toi, Lolotte, à boire la première. » Je fus si ravi de la vérité, de la bonté avec laquelle elle disait cela, que je ne pus rendre ce que j'éprouvais qu'en prenant la petite dans mes bras et en l'embrassant avec tant de force qu'elle se mit à pleurer et à crier. « Vous lui avez fait mal, » dit Charlotte. J'étais consterné. « Viens, Amélie, continua-t-elle en la prenant par la main pour descendre les marches; lave-toi dans l'eau fraîche, vite, vite; ce ne sera rien. » Je restais à regarder avec quel soin l'enfant se frottait les joues de ses petites mains mouillées, et avec quelle bonne foi elle croyait que cette fontaine merveilleuse enlevait toute souillure, et lui épargnerait la honte de se voir pousser une vilaine barbe. Charlotte avait beau lui dire : « C'est assez, » la petite continuait toujours de se frotter, comme si beaucoup eût dû faire plus d'effet que peu. Je t'assure, Wilhem, que je n'assistai jamais avec plus de respect à un baptême; et lorsque Charlotte remonta, je

me serais volontiers prosterné devant elle comme devant un prophète qui vient d'effacer les iniquités d'une nation.

Le soir, je ne pus m'empêcher, dans la joie de mon cœur, de raconter cette scène à un homme que je supposais sensible parce qu'il a de l'esprit ; mais je m'adressais bien ! Il me dit que Charlotte avait eu grand tort ; qu'il ne fallait jamais rien faire accroire aux enfants ; que c'était donner naissance à une infinité d'erreurs, et ouvrir la voie à la superstition, contre laquelle il fallait, au contraire, les prémunir de bonne heure. Je me rappelai qu'il avait fait baptiser un de ses enfants, il y a huit jours. Je le laissai dire, et dans le fond de mon cœur, je restai fidèle à la vérité. Nous devons en user avec les enfants comme Dieu en use avec nous, lui qui ne nous rend jamais plus heureux que lorsqu'il nous laisse errer dans une douce illusion.

---

8 juillet.

Que l'on est enfant ! quel prix on attache à un regard ! que l'on est enfant ! Nous étions allés à Wahlheim. Les dames étaient en voiture. Pendant la promenade, je crus voir dans les yeux noirs de Charlotte... Je suis un fou ; pardonne-moi. Il aurait fallu les voir, ces

yeux ! Pour en finir (car je tombe de sommeil), quand il fallut revenir, les dames montèrent en voiture. Le jeune W..., Selstadt, Audran et moi, nous entourions le carrosse. L'on causa par la portière avec ces messieurs, qui sont pleins de légèreté et d'étourderie. Je cherchais les yeux de Charlotte. Ah ! ils allaient de l'un à l'autre ; mais moi, moi, qui étais entièrement, uniquement occupé d'elle, ils ne tombaient pas sur moi ! Mon cœur lui disait mille adieux, et elle ne me voyait point ! La voiture partit, et une larme vint mouiller ma paupière. Je la suivis des yeux, et je vis sortir par la portière la coiffure de Charlotte ; elle se penchait pour regarder. Hélas ! était-ce moi ? Mon ami, je flotte dans cette incertitude : c'est là ma consolation. Peut-être me cherchait-elle du regard ! peut-être ! Bonne nuit. Oh ! que je suis enfant !

---

10 juillet.

Quelle sotte figure je fais en société lorsqu'on parle d'elle ! Si tu me voyais quand on me demande gravement si elle me plaît ! *Plaire* ! Je hais ce mot à la mort ! Quel homme ce doit être que celui à qui Charlotte *plaît*, dont elle ne remplit pas tous les sens et tout l'être ! *Plaire* ! Dernièrement, quelqu'un me demandait si Ossian me plaisait !

11 juillet.

Madame M... est fort mal. Je prie pour sa vie, car je souffre avec Charlotte. Je vois quelquefois Charlotte chez une amie. Elle m'a fait aujourd'hui un singulier récit. Le vieux M... est un vilain avare qui a bien tourmenté sa femme pendant toute sa vie, et qui la tenait serrée de fort près; elle a cependant toujours su se tirer d'affaire. Il y a quelques jours, lorsque le médecin l'eut condamnée, elle fit appeler son mari en présence de Charlotte et elle lui parla ainsi : « J'ai besoin de t'avouer une chose qui, après ma mort, pourrait causer de l'embarras et du chagrin. J'ai conduit jusqu'à présent notre ménage avec autant d'ordre et d'économie qu'il m'a été possible ; mais il faut que tu me pardonnes de t'avoir trompé pendant trente ans. Au commencement de notre mariage, tu fixas une somme très modique pour la table et les autres dépenses de la maison. Notre ménage devint plus fort, notre commerce s'étendit; je ne pus jamais obtenir que tu augmentasses en proportion la somme fixée. Tu sais que, dans le temps de nos plus grandes dépenses, tu exigeas qu'elle fussent couvertes avec sept florins par semaine. Je me soumis, mais, chaque semaine, je prenais le surplus dans ta caisse, ne craignant pas qu'on soupçonnât la maîtresse de la maison de voler ainsi chez elle. Je n'ai rien dissipé.

Pleine de confiance, je serais allée au-devant de l'éternité sans faire cet aveu ; mais celle qui dirigera le ménage après moi n'aurait pu se tirer d'affaire avec le peu que tu lui aurais donné, et tu aurais toujours soutenu que ta première femme n'avait pas eu besoin de plus. »

Je m'entretins avec Charlotte de l'inconcevable aveuglement de l'esprit humain. Il est incroyable qu'un homme ne soupçonne pas quelque dessous de cartes lorsque, avec sept florins, on fait face à des dépenses qui doivent monter au double. J'ai cependant connu des personnes qui ne se seraient pas étonnées de voir dans leur maison l'inépuisable cruche d'huile du prophète,

---

15 juillet.

Non, je ne me trompe pas ! je lis dans ses yeux noirs le sincère intérêt qu'elle prend à moi et à mon sort. Oui, je sens, et là-dessus je puis m'en rapporter à mon cœur, je sens qu'elle.... Oh ! l'oserai-je? oserai-je prononcer ce mot qui vaut le ciel?... Elle m'aime !

Elle m'aime ! combien je me deviens cher à moi-même ! combien... j'ose te le dire à toi, tu m'entendras... combien je m'adore depuis qu'elle m'aime !

Est-ce présomption, témérité, ou ai-je bien

le sentiment de ma situation?... Je ne connais pas l'homme que je craignais de rencontrer dans le cœur de Charlotte ; et pourtant lorsqu'elle parle de son prétendu avec tant de chaleur, avec tant d'affection, je suis comme celui à qui l'on enlève ses titres et ses honneurs, et qui est forcé de rendre son épée.

---

16 juillet.

Oh ! quel feu court dans toutes mes veines lorsque par hasard mon doigt touche le sien, lorsque nos pieds se rencontrent sous la table ! Je me retire comme du feu ; mais une force secrète m'attire de nouveau ; il me prend un vertige ; le trouble est dans tous mes sens. Ah ! son innocence, la pureté de son âme, ne lui permettent pas de concevoir combien les plus légères familiarités me mettent à la torture. Lorsqu'en parlant elle pose sa main sur la mienne, que dans la conversation elle se rapproche de moi, que son haleine peut atteindre mes lèvres, alors je crois que je vais m'anéantir, comme si j'étais frappé de la foudre. Et, Wilhelm, si j'osais jamais... cette pureté du ciel, cette confiance... Tu me comprends. Non, mon cœur n'est pas si corrompu ! mais faible ! bien faible ! et n'est-ce pas là de la corruption?

Elle est sacrée pour moi ; tout désir se tait en sa présence. Je ne sais ce que je suis quand je suis auprès d'elle : c'est comme si mon âme se versait et coulait dans tous mes nerfs. Elle a un air qu'elle joue sur le clavecin avec la suavité d'un ange, si simplement et avec tant d'âme! C'est son air favori, et il me remet de toute peine, de tout trouble, de toute idée sombre, dès qu'elle en joue seulement la première note.

Aucun prodige de la puissance magique que les anciens attribuaient à la musique ne me paraît maintenant invraisemblable : ce simple chant a sur moi tant de puissance! Et comme elle sait me le faire entendre à propos, dans des moments où je serais homme à me tirer une balle dans la tête! Alors l'égarement et les ténèbres de mon âme se dissipent, et je respire de nouveau plus librement.

---

18 juillet.

Wilhelm, qu'est-ce que le monde pour notre cœur sans l'amour? ce qu'une lanterne magique est sans lumière : à peine y introduisez-vous le flambeau, qu'aussitôt les images les plus variées se peignent sur la muraille ; et lors même que tout cela ne serait que fantômes, encore ces fantômes font-ils notre bonheur, quand nous nous tenons là, éveil-

lés, et que, comme des enfants, nous nous extasions sur ces apparitions merveilleuses. Aujourd'hui, je ne pouvais aller voir Charlotte; j'étais emprisonné dans une société d'où il n'y avait pas moyen de m'échapper. Que faire? J'envoyai chez elle mon domestique, afin d'avoir au moins près de moi quelqu'un qui eût approché d'elle dans la journée. Avec quelle impatience j'attendais son retour? Avec quelle joie je le revis! Si j'avais osé, je me serais jeté à son cou, et je l'aurais embrassé.

On prétend que la pierre de Bologne, exposée au soleil, se pénètre de ses rayons, et éclaire quelque temps dans la nuit. Il en était ainsi pour moi de ce jeune homme. L'idée que les yeux de Charlotte s'étaient arrêtés sur ses traits, sur ses joues, sur les boutons et le collet de son habit, me rendait tout cela si cher, si sacré! Je n'aurais pas donné ce garçon pour mille écus! sa présence me faisait tant de bien!... Dieu te préserve d'en rire, Wilhelm! Sont-ce là des fantômes? Est-ce une illusion que d'être heureux?

---

19 juillet.

Je la verrai! voilà mon premier mot lorsque je m'éveille, et qu'avec sérénité je re-

garde le beau soleil levant; je la verrai! Et alors je n'ai plus, pour toute la journée, aucun autre désir. Tout va là, tout s'engouffre dans cette perspective.

---

20 juillet.

Votre idée de me faire partir avec l'ambassadeur de *** ne sera pas encore la mienne. Je n'aime pas la dépendance, et de plus tout le monde sait que cet homme est des plus difficiles à vivre. Ma mère, dis-tu, voudrait me voir une occupation : cela m'a fait rire. Ne suis-je donc pas occupé à présent? Et, au fond, n'est-ce pas la même chose, que je compte des pois ou des lentilles? Tout dans cette vie aboutit à des niaiseries; et celui qui, pour plaire aux autres, sans besoin et sans goût, se tue à travailler pour de l'argent, pour des honneurs, ou pour tout ce qu'il vous plaira, est à coup sûr un imbécile.

---

24 juillet.

Puisque tu tiens tant à ce que je ne néglige pas le dessin, je ferais peut-être mieux de me taire sur ce point, que de t'avouer que

depuis longtemps je m'en suis bien peu occupé.

Jamais je ne fus plus heureux, jamais ma sensibilité pour la nature, jusqu'au caillou, jusqu'au brin d'herbe, ne fut plus pleine et plus vive ; et cependant... je ne sais comment m'exprimer... mon imagination est devenue si faible, tout nage et vacille tellement devant mon âme, que je ne puis saisir un contour ; mais je me figure que si j'avais de l'argile ou de la cire, je réussirais mieux. Si cela dure, je prendrai de l'argile, et je la pétrirai, dussé-je ne faire que des boulettes.

J'ai commencé déjà trois fois le portrait de Charlotte, et trois fois je me suis fait honte ; cela me chagrine d'autant plus, qu'il y a peu de temps je réussissais fort bien à saisir la ressemblance. Je me suis donc borné à prendre sa silhouette, et il faudra bien que je m'en contente.

---

26 juillet.

Oui, chère Charlotte, je m'acquitterai de tout. Seulement donnez-moi plus souvent des commissions ; donnez-m'en bien souvent. Je vous prie d'une chose : plus de sable sur les billets que vous m'écrivez ! Aujourd'hui, je portai vivement votre lettre à mes lèvres, et le sable craqua sous mes dents.

26 juillet.

Je me suis déjà proposé bien des fois de ne pas la voir si souvent. Mais le moyen de tenir cette résolution ? Chaque jour, je succombe à la tentation. Tous les soirs, je me dis avec un serment : « Demain, tu ne la verras pas ; » et, lorsque le matin arrive, je trouve quelque raison invincible de la voir ; et, avant que je m'en aperçoive, je suis auprès d'elle. Tantôt, elle m'a dit le soir : « Vous viendrez demain, n'est-ce pas ? » Qui pourrait ne pas y aller ? Tantôt, elle m'a donné une commission, et je trouve qu'il est plus convenable de lui porter moi-même la réponse. Ou bien la journée est si belle ! je vais à Walheim, et quand j'y suis... il n'y a plus qu'une demi-lieue jusque chez elle ! je suis trop près de son atmosphère. Son voisinage m'attire... et m'y voilà encore ! Ma grand'mère nous faisait un conte d'une montagne d'aimant : les vaisseaux qui s'en approchaient trop perdaient tout à coup leurs ferrements ; les clous volaient à la montagne, et les malheureux matelots s'abîmaient entre les planches qui croulaient sous leurs pieds.

---

30 juillet.

Albert est arrivé, et moi je vais partir. Fût-il e meilleur, le plus généreux des hommes, et

lors même que je serais disposé à reconnaître sa supériorité sur moi à tous égards, il me serait insupportable de le voir posséder sous mes yeux tant de perfections!... Posséder!... Il suffit, mon ami; le prétendu est arrivé! C'est un homme honnête et bon, qui mérite qu'on l'aime. Heureusement je n'étais pas présent à sa réception : j'aurais eu le cœur trop déchiré. Il est si bon qu'il n'a pas encore embrassé une seule fois Charlotte en ma présence. Que Dieu l'en récompense! Rien que le respect qu'il témoigne à cette jeune femme me force à l'aimer. Il semble me voir avec plaisir, et je soupçonne que c'est l'ouvrage de Charlotte plutôt que l'effet de son propre mouvement : car là-dessus les femmes sont très adroites, et elles ont raison; quand elles peuvent entretenir deux adorateurs en bonne intelligence, quelque rare que cela soit, c'est tout profit pour elles.

Du reste, je ne puis refuser mon estime à Albert. Son calme parfait contraste avec ce caractère ardent et inquiet que je ne puis cacher. Il est homme de sentiment, et apprécie ce qu'il possède en Charlotte. Il paraît peu sujet à la mauvaise humeur; et tu sais que, de tous les défauts des hommes, c'est celui que je hais le plus.

Il me considère comme un homme qui a quelque mérite; mon attachement pour Charlotte, le vif intérêt que je prends à tout ce

qui la touche, augmentent son triomphe, et il l'en aime d'autant plus. Je n'examine pas si quelquefois il ne la tourmente point par quelque léger accès de jalousie : à sa place, j'aurais au moins de la peine à me défendre entièrement de ce démon.

Quoi qu'il en soit, le bonheur que je goûtais près de Charlotte a disparu. Est-ce folie ? est-ce stupidité ? Qu'importe le nom ! la chose parle assez d'elle-même ! Avant l'arrivée d'Albert, je savais tout ce que je sais maintenant; je savais que je n'avais point de prétentions à former sur elle, et je n'en formais aucune... j'entends autant qu'il est possible de ne rien désirer à la vue de tant de charmes... Et aujourd'hui l'imbécile s'étonne et ouvre de grands yeux, parce que l'autre arrive en effet et lui enlève la belle.

Je grince les dents, et je m'indigne contre ceux qui peuvent dire qu'il faut que je me résigne, puisque la chose ne peut être autrement... Délivrez-moi de ces automates. Je cours les forêts, et lorsque je reviens près de Charlotte, que je trouve Albert auprès d'elle dans le petit jardin, sous le berceau, et que je me sens forcé de ne pas aller plus loin, je deviens fou à lier, et je fais mille extravagances. « Pour l'amour de Dieu, me disait Charlotte aujourd'hui, je vous en prie, plus de scène comme celle d'hier soir ! Vous êtes effrayant quand vous êtes si gai ! » Entre nous, j'épie

le moment où des affaires appellent Albert au dehors : aussitôt, je suis près d'elle, et je suis toujours content quand je la trouve seule.

---

8 août.

De grâce, mon cher Wilhelm, ne crois pas que je pensais à toi quand je traitais d'insupportables les hommes qui exigent de nous de la résignation dans les maux inévitables. Je n'imaginais pas, en vérité, que tu pusses être de cette opinion. Et pourtant, au fond, tu as raison. Seulement, une observation, mon cher. Dans ce monde, il est très rare que tout aille par oui ou par non. Il y a dans les sentiments et la manière d'agir autant de nuances qu'il y a de degrés depuis le nez aquilin jusqu'au nez camus.

Tu ne trouveras donc pas mauvais que, tout en reconnaissant la justesse de ton argument, j'échappe pourtant à ton dilemme :

« *Ou* tu as quelque espoir de réussir auprès de Charlotte, dis-tu, *ou* tu n'en as point. » Bien ! « Dans le premier cas, cherche à réaliser cet espoir et à obtenir l'accomplissement de tes vœux ; dans le second, ranime ton courage, et délivre-toi d'une malheureuse passion qui finira par consumer tes forces. » Mon ami, cela est bien dit.... et bientôt dit !

Et ce malheureux, dont la vie s'éteint, minée par une lente et incurable maladie, peux-tu exiger de lui qu'il mette fin à ses tourments par un coup de poignard? et le mal qui dévore ses forces ne lui ôte-t-il pas en même temps le courage de s'en délivrer?

Tu pourrais, à la vérité, m'opposer une comparaison du même genre : « Qui n'aimerait mieux se faire amputer un bras que de risquer sa vie par peur et par hésitation? » Je ne sais pas trop.... Mais ne nous jetons pas des comparaisons à la tête. En voilà bien assez. Oui, mon ami, il me prend quelquefois un accès de courage exalté, sauvage, et alors... si je savais seulement où?... j'irais.

Le même jour au soir.

Mon journal, que je négligeais depuis quelque temps, m'est tombé aujourd'hui sous la main. J'ai été étonné de voir que c'est bien sciemment que j'ai fait pas à pas tant de chemin. J'ai toujours vu si clairement ma situation! et je n'en ai pas moins agi comme un enfant. Aujourd'hui, je vois tout aussi clair, et il n'y a pas plus d'apparence que je me corrige.

---

10 août.

Je pourrais mener la vie la plus douce, la plus heureuse, si je n'étais pas un fou. Des circonstances aussi favorables que celles où je me trouve se réunissent rarement pour rendre un homme heureux. Tant il est vrai que c'est notre cœur seul qui fait son malheur ou sa félicité... Être membre de la famille la plus aimable; me voir aimé du père comme un fils, des jeunes enfants comme un père; et de Charlotte!... et cet excellent Albert, qui ne trouble mon bonheur par aucune marque d'humeur, qui m'accueille si cordialement, pour qui je suis, après Charlotte, ce qu'il aime le mieux au monde!... Mon ami, c'est un plaisir de nous entendre lorsque nous nous promenons ensemble, et que nous nous entretenons de Charlotte: on n'a jamais rien imaginé de plus ridicule que notre situation; et cependant dans ces moments plus d'une fois les larmes me viennent aux yeux.

Quand il me parle de la digne mère de Charlotte, quand il me raconte comment, en mourant, elle remit à sa fille son ménage et ses enfants, et lui recommanda sa fille à lui-même; comment dès lors un nouvel esprit anima Charlotte; comment elle est devenue, pour les soins du ménage, et de toute manière, une véritable mère; comme aucun instant ne se passe pour elle sans sollicitude et

sans travail, et comment sa vivacité, sa gaieté, ne l'ont pourtant jamais quittée...; alors je marche nonchalamment à côté de lui, et je cueille des fleurs sur le chemin ; je les réunis soigneusement dans un bouquet, et je les jette dans le torrent, et je les suis de l'œil pour les voir s'enfoncer petit à petit... Je ne sais si je t'ai écrit qu'Albert restera ici, et qu'il va obtenir de la cour, où il est très bien vu, un emploi dont le revenu est fort honnête. Pour l'ordre et l'aptitude aux affaires, j'ai rencontré peu de personnes qu'on pût lui comparer.

---

12 août.

En vérité, Albert est le meilleur homme qui soit sous le ciel. J'ai eu hier avec lui une singulière scène. J'étais allé le voir pour prendre congé de lui : car il m'avait pris fantaisie de faire un tour à cheval dans les montagnes; et c'est même de là que je t'écris en ce moment. En allant et venant dans sa chambre, j'aperçus ses pistolets. « Prêtez-moi vos pistolets pour mon voyage, lui dis-je. — Je ne demande pas mieux, répondit-il, mais vous prendrez la peine de les charger : ils ne sont là que pour la forme. » J'en détachai un, et il continua : « Depuis que ma prévoyance m'a joué un si mauvais tour, je ne

veux plus rien avoir à démêler avec de pareilles armes. » Je fus curieux de savoir ce qui lui était arrivé. « J'étais allé, reprit-il, passer trois mois à la campagne, chez un de mes amis, j'avais une paire de pistolets non chargés, et je dormais tranquille. Une après-dînée que le temps était pluvieux et que j'étais à ne rien faire, je ne sais comment il me vint dans l'idée que nous pourrions être attaqués, et que je pourrais avoir besoin de mes pistolets, et que... Vous savez comment cela va. Je les donnai au domestique pour les nettoyer et les charger. Il se met à badiner avec la servante en cherchant à lui faire peur, et, Dieu sait comment, le pistolet part, la baguette étant encore dans le canon ; la baguette va frapper la servante à la main droite, et lui fracasse le pouce. J'eus à supporter les cris, les lamentations, et il me fallut encore payer le traitement. Aussi, depuis cette époque, mes armes ne sont-elles jamais chargées. Voyez, mon cher, à quoi sert la prévoyance! On ne voit jamais le danger. Cependant..... » Tu sais que j'aime beaucoup Albert : mais je n'aime pas ses *cependant;* car n'est-il pas évident que toute règle générale a des exceptions? Mais telle est la scrupuleuse équité de cet excellent homme : quand il croit avoir avancé quelque chose d'exagéré, de trop général, ou de douteux, il ne cesse de limiter, de modifier, d'ajouter, ou de retran-

cher, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa proposition. A cette occasion, il se perdit dans son texte. Bientôt, je n'entendis plus un mot de ce qu'il disait ; je tombai dans des rêveries; puis tout à coup, je m'appliquai brusquement la bouche du pistolet sur le front, au-dessus de l'œil droit. « Fi! dit Albert en me reprenant l'arme, que signifie cela ? — Il n'est pas chargé, lui répondis-je. — Et s'il l'était, à quoi bon, ajouta-t-il avec impatience. Je ne puis concevoir comment un homme peut être assez fou pour se brûler la cervelle : l'idée seule m'en fait horreur. »

« Vous autres hommes, m'écriai-je, vous ne pouvez parler de rien sans dire tout d'abord : *Cela est fou, cela est sage; cela est bon, cela est mauvais !* Qu'est-ce que tout cela veut dire? Avez-vous approfondi les véritables motifs d'une action? avez-vous démêlé les raisons qui l'ont produite, qui devaient la produire. Si vous l'aviez fait, vous ne seriez pas si prompts dans vos jugements.

— Vous conviendrez, dit Albert, que certaines actions sont et restent criminelles, quels qu'en soient les motifs. »

Je haussai les épaules, et je lui accordai ce point. « Cependant, mon cher, continuai-je, il se trouve encore ici quelques exceptions. Sans aucun doute, le vol est un crime ; mais l'homme qui, pour s'empêcher de mourir de faim, lui et sa famille, se laisse entraîner au

vol, mérite-t-il la pitié ou le châtiment? Qui jettera la première pierre à l'époux outragé qui, dans sa juste fureur, immole une femme infidèle et son vil séducteur? à cette jeune fille qui, dans un moment de délire, s'abandonne aux charmes entraînants de l'amour? Nos lois mêmes, ces froides pédantes, se laissent toucher, et retiennent leurs coups.

— Ceci est autre chose, reprit Albert : car un homme emporté par une passion trop forte perd la faculté de réfléchir, et doit être regardé comme un homme ivre ou comme un insensé.

— Voilà bien mes gens raisonnables! m'écriai-je en souriant. Passion! ivresse! folie! Hommes moraux! vous êtes d'une impassibilité merveilleuse. Vous injuriez l'ivrogne; vous vous détournez de l'insensé; vous passez outre comme le prêtre, et remerciez Dieu comme le pharisien, de ce qu'il ne vous a pas faits semblables à l'un d'eux. J'ai été plus d'une fois pris de vin, et souvent mes passions ont approché de la démence, et je ne me repens ni de l'un ni de l'autre, car j'ai appris à concevoir comment tous les hommes extraordinaires qui ont fait quelque chose de grand, quelque chose qui semblait impossible, ont dû de tout temps être déclarés par la foule ivres et insensés.

» Et, dans la vie ordinaire même, n'est-il pas insupportable d'entendre dire, quand un

homme fait une action tant soit peu honnête, noble et inattendue : Cet homme est ivre ou fou. Rougissez, car c'est à vous de rougir, vous qui n'êtes ni ivres ni fous.

— Voilà encore de vos extravagances ! dit Albert. Vous exagérez tout; et, à coup sûr, vous avez ici au moins le tort d'assimiler le suicide, dont il est question maintenant, aux actions qui demandent de l'énergie, tandis qu'on ne peut le regarder que comme une faiblesse : car, de bonne foi, il est plus aisé de mourir que de supporter avec constance une vie pleine de tourments. »

Peu s'en fallut que je ne rompisse l'entretien : car rien ne me met hors des gonds comme de voir quelqu'un venir avec un lieu commun insignifiant lorsque je parle de cœur. Je me retins cependant : j'avais déjà si souvent entendu ce lieu commun, et je m'en étais indigné tant de fois ! Je lui répliquai avec un peu de vivacité : « Vous appelez cela faiblesse ! Je vous en prie, ne vous laissez pas séduire par l'apparence. Un peuple gémit sous le joug insupportable d'un tyran : oserez-vous l'appeler faible lorsqu'enfin il se lève et brise ses chaînes? Cet homme qui voit les flammes menacer sa maison, et dont la frayeur tend tous les muscles, qui enlève aisément des fardeaux que de sangfroid il aurait à peine remués; cet autre qui, furieux d'un outrage, attaque six hommes et les

terrasse, oserez-vous bien les appeler faibles? Eh! mon ami, si des efforts sont de la force, comment des efforts extrêmes seraient-ils le contraire? » Albert me regarda et dit : « Je vous demande pardon, mais les exemples que vous venez de citer ne me semblent point applicables ici. — C'est possible, repartis-je; on m'a déjà souvent reproché que mes raisonnements touchaient au radotage. Voyons donc si nous ne pourrons pas nous représenter d'une autre manière ce qui doit se passer dans l'âme d'un homme qui se détermine à rejeter le fardeau de la vie, ce fardeau si cher à d'autres ; car nous n'avons vraiment le droit de juger une chose qu'autant que nous la comprenons.

» La nature humaine a ses bornes, continuai-je; elle peut jusqu'à un certain point supporter la joie, la peine, la douleur : ce point passé, elle succombe. La question n'est donc pas de savoir si un homme est faible ou si il est fort, mais s'il peut soutenir le poids de ses souffrances, qu'elles soient morales ou physiques; et je trouve aussi étonnant que l'on nomme lâche le malheureux qui se prive de la vie, que si l'on donnait ce nom au malade qui succombe à une fièvre maligne. — Voilà un étrange paradoxe! s'écria Albert. — Cela est plus vrai que vous ne croyez, répondis-je. Vous conviendrez que nous qualifions de maladie mortelle celle qui attaque le

corps avec tant de violence que les forces de la nature sont en partie détruites, en partie affaiblies, en sorte qu'aucune crise salutaire ne peut plus rétablir le cours ordinaire de la vie.

» Eh bien! mon ami, appliquons ceci à l'esprit. Regardez l'homme dans sa faiblesse ; voyez comme des impressions agissent sur lui, comme des idées se fixent en lui, jusqu'à ce qu'enfin la passion toujours croissante le prive de toute force de volonté et le perde.

» Et vainement un homme raisonnable et de sang-froid, qui contemplera l'état de ce malheureux, lui donnera-t-il de beaux conseils : il ne lui sera pas plus utile que l'homme sain ne l'est au malade, à qui il ne saurait communiquer la moindre partie de ses forces. »

J'avais trop généralisé mes idées pour Albert. Je lui rappelai une jeune fille que l'on trouva morte dans l'eau, il y a quelque temps, et je lui répétai son histoire. C'était une bonne créature, tout entière à ses occupations domestiques, travaillant toute la semaine et n'ayant d'autre plaisir que de se parer le dimanche de quelques modestes atours achetés à grand'peine, d'aller avec ses compagnes se promener aux environs de la ville ou de danser quelquefois aux grandes fêtes, et qui quelquefois aussi passait une heure de loisir à causer avec une voisine au sujet d'une rixe

ou d'une médisance. Enfin la nature lui fait sentir d'autres besoins, qui s'accroissent encore par les flatteries des hommes. Ses premiers plaisirs lui deviennent peu à peu insipides, jusqu'à ce qu'elle rencontre un homme vers lequel un sentiment inconnu l'entraîne irrésistiblement, sur lequel elle fonde toutes ses espérances, pour lequel tout le monde autour d'elle est oublié. Elle ne voit plus, n'entend plus, ne désire plus que lui seul. Comme elle n'est pas corrompue par les frivoles jouissances de la vanité et de la coquetterie, ses désirs vont droit au but : elle veut lui appartenir, elle veut devoir à un lien éternel le bonheur qu'elle cherche et tous les plaisirs après lesquels elle aspire. Des promesses réitérées, qui mettent le sceau à toutes ses espérances, de téméraires caresses qui augmentent ses désirs, s'emparent de toute son âme. Elle nage dans un délicieux sentiment d'elle-même, dans un avant-goût de tous les plaisirs; elle est montée au plus haut; elle tend enfin ses bras pour embrasser tous ses désirs....

Et son amant l'abandonne. La voilà glacée, privée de connaissance, devant un abîme. Tout est obscurité autour d'elle; aucune perspective, aucune consolation, aucun bon pressentiment : car celui-là l'a délaissée dans lequel seul elle sentait son existence! Elle ne voit point le vaste univers qui est devant elle,

ni le nombre de ceux qui pourraient remplacer la perte qu'elle a faite. Aveuglée, accablée de l'excessive peine de son cœur, elle se précipite, pour étouffer tous ses tourments, dans une mort qui tout embrasse et tout termine. Voilà l'histoire de bien des hommes. Dites-moi, Albert, n'est-ce pas la même marche que celle de la maladie? La nature ne trouve aucune issue pour sortir du labyrinthe des forces déréglées et agissantes en sens contraire; et l'homme doit mourir.

» Malheur à celui qui oserait dire : L'insensée! si elle eût attendu, si elle eût laissé agir le temps, son désespoir se serait calmé; elle aurait trouvé bientôt un consolateur. C'est comme si l'on disait : L'insensé, qui meurt de la fièvre! s'il avait attendu que ses forces fussent revenues, que son sang fût purifié, tout se serait rétabli, et il vivrait encore aujourd'hui. »

Albert, qui ne trouvait point encore cette comparaison frappante, me fit des objections, entre autres celle-ci. Je venais de citer une jeune fille simple et bornée; mais il ne pouvait concevoir comment on excuserait un homme d'esprit, dont les facultés sont plus étendues et qui saisit mieux tous les rapports. « Mon ami, m'écriai-je, l'homme est toujours l'homme; la petite dose d'esprit que l'un a de plus que l'autre fait bien peu dans la balance, quand les passions bouillonnent et que

les bornes prescrites à l'humanité se font sentir. Il y a plus... Mais nous en parlerons un autre jour, » lui dis-je en prenant mon chapeau. Oh! mon cœur était si plein! Nous nous séparâmes sans nous être entendus. Il est si rare dans ce monde que l'on s'entende!

---

15 août.

Il est pourtant vrai que rien dans le monde ne nous rend nécessaires aux autres comme l'affection que nous avons pour eux. Je sens que Charlotte serait fâchée de me perdre, et les enfants n'ont d'autre idée que de me voir toujours revenir le lendemain. J'étais allé aujourd'hui accorder le clavecin de Charlotte; je n'ai jamais pu y parvenir, car tous ces espiègles me tourmentaient pour avoir un conte, et Charlotte elle-même décida qu'il fallait les satisfaire. Je leur distribuai leur goûter : ils acceptent maintenant leur pain aussi volontiers de moi que de Charlotte. Je leur contai ensuite la merveilleuse histoire de la princesse servie par des mains enchantées. J'apprends beaucoup à cela, je t'assure, et je suis étonné de l'impression que ces récits produisent sur les enfants. S'il m'arrive d'inventer un incident et de l'oublier quand je répète le conte, ils s'écrient aussitôt : « C'é-

tait autrement la première fois ; » si bien que je m'exerce maintenant à leur réciter chaque histoire comme un chapelet, avec les mêmes inflexions de voix, les mêmes cadences, et sans y rien changer. J'ai vu par là qu'un auteur qui, à une seconde édition, fait des changements à un ouvrage d'imagination, nuit nécessairement à son livre, l'eût-il rendu réellement meilleur. La première impression nous trouve dociles, et l'homme est fait de telle sorte qu'on peut lui persuader les choses les plus extraordinaires ; mais aussi quand il a accepté une chose, quand il se l'est bien gravée dans la tête, malheur à celui qui voudrait l'effacer et la détruire !

---

18 août.

Pourquoi faut-il que ce qui fait la félicité de l'homme devienne aussi la source de son malheur ?

Cette ardente sensibilité de mon cœur pour la nature et la vie, qui m'inondait de tant de volupté, qui du monde autour de moi faisait un paradis, me devient maintenant un insupportable bourreau, un mauvais génie qui me poursuit en tous lieux. Lorsque autrefois, du haut d'un rocher, je contemplais, par delà le fleuve, la fertile vallée jusqu'à la

chaîne de ces collines ; que je voyais tout germer et sourdre autour de moi ; que je regardais ces monts couverts de grands arbres touffus depuis leur pied jusqu'à leur cime, ces vallées ombragées dans tous leurs creux de petits bosquets riants, et comme la tranquille rivière coulait entre les roseaux agités, et réfléchissait le léger nuage que le doux vent du soir promenait sur le ciel en le balançant ; qu'alors j'entendais les oiseaux animer autour de moi la forêt ; que je voyais des millions d'essaims de moucherons danser gaîment dans le dernier rayon rouge du soleil, dont le dernier regard mourant délivrait et faisait sortir de l'herbe le hanneton bourdonnant ; que le bruissement et l'activité autour de moi rappelaient mon attention sur mon rocher, et que la mousse qui arrache à la pierre sa nourriture, et le genêt qui croît le long de l'aride colline de sable, m'indiquaient cette vie intérieure, mystérieuse, toujours active, toute-puissante, qui anime la nature !... comme je faisais entrer tout cela dans mon cœur ! Je me sentais comme déifié par ce torrent qui me traversait, et les majestueuses formes du monde infini vivaient et se mouvaient dans mon âme. Je me figurais être environné d'énormes montagnes ; des précipices étaient devant moi, et des rivières d'orage s'y plongeaient ; des fleuves coulaient sous mes pieds, et je voyais, dans les profon-

deurs de la terre, agir et réagir toutes les forces impénétrables qui créent, et fourmiller sous la terre et sous le ciel les innombrables races des êtres vivants. Tout, tout est peuplé, sous mille formes différentes; et puis les hommes, dans leurs petites maisons, iront se confortant et se faisant illusion les uns aux autres, et régneront en idée sur le vaste univers! Pauvre insensé, qui crois tout si peu de chose, parce que tu es si petit! Depuis les montagnes inaccessibles du désert, qu'aucun pied ne toucha, jusqu'au bout de l'océan inconnu, souffle l'esprit de celui qui crée éternellement, et ce souffle réjouit chaque atome qui le sent et qui vit... Ah! pour lors combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'infini, et seulement un instant sentir dans l'étroite capacité de mon sein une goutte des délices de l'être qui produit tout en lui-même et par lui-même!

Mon ami, je n'ai plus que le souvenir de ces heures pour me soulager un peu. Même les efforts que je fais pour me rappeler et rendre ces inexprimables sentiments, en élevant mon âme au-dessus d'elle-même, me font doublement sentir le tourment de la situation où je suis maintenant.

Un rideau funeste s'est tiré devant moi, et le spectacle de la vie infinie s'est métamor-

phosé pour moi en un tombeau éternellement ouvert. Peut-on dire : «Cela est,» quand tout passe? quand tout, avec la vitesse d'un éclair, roule et passe? quand chaque être conserve si peu de temps la quantité d'existence qu'il a en lui, et est entraîné dans le torrent, submergé, écrasé sur les rochers? Il n'y a point d'instant qui ne te dévore, toi et les tiens ; point d'instant que tu ne sois, que tu ne doives être un destructeur. La plus innocente promenade coûte la vie à mille pauvres insectes ; un seul de tes pas détruit le pénible ouvrage des fourmis, et foule un petit monde dans le tombeau. Ah! ce ne sont pas vos grandes et rares catastrophes, ces inondations, ces tremblements de terre qui engloutissent vos villes qui me touchent : ce qui me mine le cœur, c'est cette force dévorante qui est cachée dans toute la nature, qui ne produit rien qui ne détruise ce qui l'environne et ne se détruise soi-même... C'est ainsi que j'erre plein de tourments. Ciel, terre, forces actives qui m'environnent, je ne vois dans tout cela qu'un monstre toujours dévorant et toujours affamé.

---

21 août.

Vainement, je tends mes bras vers elle, le matin, lorsque je m'éveille d'un pénible rêve ;

en vain, la nuit, je la cherche à mes côtés, lorsqu'un songe heureux et pur m'a trompé, que j'ai cru que j'étais auprès d'elle sur la prairie, et que je tenais sa main et la couvrais de mille baisers. Ah! lorsque, encore à demi dans l'ivresse du sommeil, je la cherche, et là-dessus me réveille, un torrent de larmes s'échappe de mon cœur, et je pleure, désolé du sombre avenir qui est devant moi.

---

22 août.

Que je suis à plaindre, Wilhelm! j'ai perdu tout ressort, et je suis tombé dans un abattement qui ne m'empêche pas d'être inquiet et agité. Je ne puis rester oisif, et cependant je ne puis rien faire. Je n'ai aucune imagination, aucune sensibilité pour la nature, et les livres m'inspirent du dégoût. Quand nous nous manquons à nous-mêmes, tout nous manque. Je te le jure, cent fois j'ai désiré être un ouvrier, afin d'avoir, le matin, en me levant, une perspective, un travail, une espérance. J'envie souvent le sort d'Albert, que je vois enfoncé jusqu'aux yeux dans les parchemins; et je me figure que, si j'étais à sa place, je me trouverais heureux. L'idée m'est déjà venue quelquefois de t'écrire et d'écrire au ministre, pour demander cette place près

de l'ambassade que, selon toi, on ne me refuserait pas. Je le crois aussi. Le ministre m'a depuis longtemps témoigné de l'affection, et m'a souvent engagé à me vouer à quelque emploi. Il y a telle heure où j'y suis disposé. Mais ensuite, quand je réfléchis, et que je viens à pénser à la fable du cheval qui, las de sa liberté, se laisse seller et brider, et que l'on accable de coups et de fatigues, je ne sais plus que résoudre. Eh ! mon ami, ce désir de changer de situation ne vient-il pas d'une inquiétude intérieure qui me suivra partout ?

---

28 août.

En vérité, si ma maladie était susceptible de guérison, mes bons amis en viendraient à bout. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, et, de grand matin, je reçois un petit paquet de la part d'Albert. La première chose qui frappe mes yeux en l'ouvrant, c'est un nœud de ruban rose que Charlotte avait au sein lorsque je la vis pour la première fois, et que je lui avais souvent demandé depuis. Il y avait aussi deux petits volumes in-12 : c'était l'Homère de Wettstein, édition que j'avais tant de fois désirée, pour ne pas me charger de celle d'Ernesti à la promenade. Tu vois comme ils préviennent mes vœux,

comme ils ont ces petites attentions de l'amitié, mille fois plus précieuses que de magnifiques présents par lesquels la vanité de celui qui les fait nous humilie. Je baise ce nœud mille fois, et dans chaque baiser j'aspire et je savoure le souvenir des délices dont me comblèrent ces jours si peu nombreux, si rapides, si irréparables! Cher Wilhelm, il n'est que trop vrai, je n'en murmure pas, oui, les fleurs de la vie ne sont que des fantômes. Combien se fanent sans laisser la moindre trace! combien peu donnent des fruits! et combien peu de ces fruits parviennent à leur maturité! Et pourtant il y en a encore assez; et même... O mon ami!... pouvons-nous voir des fruits mûrs, et les dédaigner, et les laisser pourrir sans en jouir!

Adieu. L'été est magnifique. Je m'établis souvent sur les arbres du verger de Charlotte. Au moyen d'une longue perche j'abats les poires les plus élevées. Elle est au pied de l'arbre, et les reçoit à mesure que je les lui jette.

---

30 août.

Malheureux! n'es-tu pas en démence? Ne te trompes-tu pas toi-même? Qu'attends-tu de cette passion frénétique et sans terme? Je

n'adresse plus de vœux qu'à elle seule; mon imagination ne m'offre plus d'autre forme que la sienne ; et de tout ce qui m'environne au monde, je n'aperçois plus que ce qui a quelque rapport avec elle. C'est ainsi que je me procure quelques heures fortunées... jusqu'à ce que, de nouveau, je sois forcé de m'arracher d'elle. Ah ! Wilhelm, où m'emporte souvent mon cœur ! Quand j'ai passé, assis à ses côtés, deux ou trois heures à me repaître de sa figure, de son maintien, de l'expression céleste de ses paroles, que peu à peu tout mes sens s'embrasent, que mes yeux s'obscurcissent, qu'à peine j'entends encore et qu'il me prend un serrement à la gorge, comme si j'avais là la main d'un meurtrier ; qu'alors mon cœur, par de rapides battements, cherche à donner du jeu à mes sens suffoqués, et ne fait qu'augmenter leur trouble... mon ami, je ne sais souvent pas si j'existe encore... et si la douleur ne prend pas le dessus, et que Charlotte ne m'accorde pas la misérable consolation de pleurer sur sa main et de dissiper ainsi le serrement de mon cœur, alors il faut que je m'éloigne, que je fuie, que j'aille errer dans les champs, grimper sur quelque montagne escarpée, me frayer une route à travers une forêt sans chemins, à travers les haies qui me blessent, à travers les épines qui me déchirent : voilà mes joies. Alors je me trouve un peu mieux, un peu ! Et quand, accablé de fa-

tigue et de soif, je me fois forcé de suspendre ma course; que dans une forêt solitaire, au milieu de la nuit, aux rayons de la lune, je m'assieds sur un tronc tortueux pour soulager un instant mes pieds déchirés, et que je m'endors, au crépuscule, d'un sommeil fatigant... ô mon ami! une cellule solitaire, le cilice et la ceinture épineuse seraient des soulagements après lesquels mon âme aspire. Adieu, je ne vois à tant de souffrance d'autre terme que le tombeau.

---

3 septembre.

Il faut partir! Je te remercie, mon ami, d'avoir fixé ma résolution chancelante. Voilà quinze jours que je médite le projet de la quitter. Il faut décidément partir. Elle est encore une fois à la ville, chez une amie, et Albert... et... il faut partir!

---

10 septembre.

Quelle nuit, Wilhelm! A présent je puis tout surmonter. Je ne la verrai plus. Oh! que ne puis-je voler à ton cou, mon bon ami, et t'exprimer par mes transports et par des torrents de larmes, tous les sentiments qui bouleversent mon cœur! Me voici seul : j'ai peine

à prendre mon haleine; je cherche à me calmer; j'attends le matin, et au matin les chevaux seront à ma porte.

Ah! elle dort d'un sommeil tranquille, et ne pense pas qu'elle ne me reverra jamais. Je m'en suis arraché; et pendant deux heures d'entretien j'ai eu assez de force pour ne point trahir mon projet. Et, Dieu, quel entretien!

Albert m'avait promis de se trouver au jardin avec Charlotte, aussitôt après le souper. J'étais sur la terrasse, sous les hauts marronniers, et je regardais le soleil que, pour la dernière fois, je voyais se coucher au delà de la riante vallée et se réfléchir dans le fleuve qui coulait tranquillement. Je m'étais si souvent trouvé à la même place avec elle! nous avions tant de fois contemplé ensemble ce magnifique spectacle! et maintenant... J'allais et venais dans cette allée que j'aimais tant! Un attrait sympathique m'y avait si souvent amené, avant même que je connusse Charlotte! et quelles délices lorsque nous nous découvrîmes réciproquement notre inclination pour ce site, le plus enchanté que j'aie jamais vu! Oui, c'est vraiment un des sites les plus admirables que jamais l'art ait créés. D'abord, entre les marronniers, on a la plus belle vue. Mais je me rappelle, je crois, t'avoir déjà fait cette description; je t'ai parlé de cette allée où l'on se trouve em-

prisonné par des murailles de charmilles, de cette allée qui obscurcit insensiblement à mesure qu'on approche d'un bosquet à travers lequel elle passe, et qui finit par aboutir à une petite enceinte, où l'on éprouve le sentiment de la solitude. Je sens encore le saisissement qui me prit lorsque, par un soleil de midi, j'y entrai pour la première fois. J'eus un pressentiment vague de félicité et de douleur.

J'étais depuis une demi-heure livré aux douces et cruelles pensées de l'instant qui nous séparerait, de celui qui nous réunirait, lorsque je les entendis monter sur la terrasse. Je courus au devant d'eux; je lui pris la main avec un saisissement, et je la baisai. Alors la lune commençait à paraître derrière les buissons des collines. Tout en parlant, nous nous approchions insensiblement du cabinet sombre. Charlotte y entra, et s'assit: Albert se plaça auprès d'elle, et moi de l'autre côté. Mais mon agitation ne me permit pas de rester longtemps en place; je me levai, je me mis devant elle, fis quelques tours, et me rassis: j'étais dans un état violent. Elle nous fit remarquer le bel effet de la lune qui, à l'extrémité de la charmille, éclairait toute la terrasse: coup d'œil superbe, et d'autant plus frappant, que nous étions environnés d'une obscurité profonde.

Nous gardâmes quelque temps le silence;

elle le rompit par ces mots : « Jamais, non, jamais je ne me promène au clair de lune que je ne me rappelle mes parents qui sont décédés, que je ne sois frappée du sentiment de la mort et de l'avenir. Nous renaîtrons (continua-t-elle d'une voix qui exprimait un vif mouvement du cœur) ; mais, Werther, nous retrouverons-nous? nous reconnaîtrons-nous ? Qu'en pensez-vous ? — Que dites-vous, Charlotte ? répondis-je en lui tendant la main et sentant mes larmes couler. Nous nous reverrons ! En cette vie et en l'autre nous nous reverrons !... » Je ne pus en dire davantage.., Wilhelm, fallait-il qu'elle me fît une semblable question, au moment même où je portais dans mon sein une si cruelle séparation !

« Ces chers amis que nous avons perdus, continua-t-elle, savent-ils quelque chose de nous? ont-ils le sentiment de ce que nous éprouvons lorsque nous nous rappelons leur mémoire? Ah ! l'image de ma mère est toujours devant mes yeux lorsque le soir je suis assise tranquillement au milieu de ses enfants, au milieu de mes enfants, et qu'ils sont là autour de moi comme ils étaient autour d'elle. Avec ardeur je lève au ciel mes yeux mouillés de larmes ; je voudrais que du ciel elle pût regarder un instant comme je lui tiens la parole que je lui donnai à sa dernière heure, d'être la mère de ses enfants. Je m'écris cent et cent fois : « Pardonne, chère mère, si je ne

suis pas pour eux ce que tu fus toi-même. Hélas ! je fais tout ce que je puis : ils sont vêtus, nourris ; et, ce qui est plus encore, ils sont choyés, chéris. Ame chère et bien heureuse, que ne peux-tu voir notre union ! Quelles actions de grâces tu rendrais à ce Dieu à qui tu demandas, en versant des larmes amères, le bonheur de tes enfants ! » Elle a dit cela, Wilhelm ! Qui peut répéter ce qu'elle a dit ? Comment de froids caractères pourraient-ils rendre ces effusions de tendresse et de génie ? Albert l'interrompant avec douceur : « Cela vous affecte trop, Charlotte ; je sais combien ces idées vous sont chères ; mais je vous prie... O Albert ! interrompit-elle, je sais que vous n'avez pas oublié ces soirées où nous étions assis ensemble autour de la petite table ronde, lorsque mon père était en voyage, et que nous avions envoyé chercher les enfants. Vous apportiez souvent un bon livre ; mais rarement il vous arrivait de nous en lire quelque chose : l'entretien de cette belle âme n'était-il pas préférable à tout ? Quelle femme ! belle, douce, enjouée, et toujours active ! Dieu connaît les larmes que je verse souvent dans mon lit, en m'humiliant devant lui, pour qu'il daigne me rendre semblable à ma mère... »

« Charlotte ! m'écriai-je en me jetant à ses pieds, et lui prenant la main, que je baignai de mes larmes ; Charlotte, que la bénédiction du

ciel repose sur toi, ainsi que l'esprit de ta mère ! — Si vous l'aviez connue! me dit-elle en me serrant la main. Elle était digne d'être connue de vous. « Je crus que j'allais m'anéantir ; jamais mot plus grand, plus glorieux, n'a été prononcé sur moi. Elle poursuivit : « Et cette femme a vu la mort l'enlever à la fleur de son âge, lorsque le dernier de ses fils n'avait pas encore six mois! Sa maladie ne fut pas longue. Elle était calme, résignée ; ses enfants seuls lui faisaient de la peine, et surtout le petit. Lorsqu'elle sentit venir sa fin, elle me dit : Amène-les-moi. Je les conduisis dans sa chambre : les plus jeunes ne connaissaient pas encore la perte qu'ils allaient faire, les autres étaient consternés. Je les vois encore autour de son lit. Elle leva les mains et pria sur eux ; elle les baisa les uns après les autres, les renvoya, et me dit : « Sois leur mère ! » J'en fis le serment. « Tu me promets beau-
» coup, ma fille, me dit-elle : le cœur d'une
» mère! l'œil d'une mère! tu sens ce que
» c'est ; les larmes de reconnaissance que je
» t'ai vue verser tant de fois m'en assurent.
» Aie l'un et l'autre pour tes frères et tes
» sœurs ; et pour ton père, la foi et l'obéis-
» sance d'une épouse. Tu seras sa consolation. »
Elle demanda à le voir ; il était sorti pour nous cacher la douleur insupportable qu'il sentait. Le pauvre homme était déchiré! Albert, vous étiez dans la chambre ! Elle entendit quelqu'un

marcher; elle demanda qui c'était, et vous fit approcher près d'elle. Comme elle nous regarda l'un et l'autre, dans la consolante pensée que nous serions heureux ensemble! » Albert la saisit dans ses bras, et l'embrassa en s'écriant: « Nous le sommes! nous le serons! » Le phlegmatique Albert était tout hors de lui, et moi je ne me connaissais plus.

« Werther, reprit-elle, cette femme n'est plus! Dieu! quand je pense comme on se laisse enlever ce qu'on a de plus cher dans la vie! Et personne ne le sent aussi vivement que les enfants : longtemps encore après, les nôtres se plaignaient *que les hommes noirs avaient emporté maman.* »

Elle se leva. Je n'étais plus à moi; je restais assis, et retenais sa main. « Il faut rentrer, dit-elle, il est temps. » Elle voulait retirer sa main; je la retins avec plus de force! « Nous nous reverrons! m'écriai-je, nous nous reverrons; sous quelque forme que ce puisse être, nous nous reconnaîtrons. Je vais vous quitter, continuai-je, je vous quitte de mon propre gré; mais si je promettais que ce fût pour toujours, je ne tiendrais pas mon serment. Adieu, Charlotte; adieu, Albert. Nous nous reverrons. — Demain, je pense, » dit-elle en souriant. Je sentis ce demain! Ah! elle ne savait pas, lorsqu'elle retirait sa main de la mienne...

Ils descendirent l'allée; je les suivis de

l'œil au clair de la lune. Je me jetai à terre en sanglotant. Je me relevai, je courus sur la terrasse ; je regardai en bas, et je vis encore à la porte du jardin sa robe blanche briller dans l'ombre des grands tilleuls ; j'étendis les bras, et tout disparut.

---

20 octobre.

Nous sommes arrivés hier. L'ambassadeur est indisposé, et ne sortira pas de quelques jours. S'il était seulement plus liant, tout irait bien. Je le vois, le sort m'a préparé de rudes épreuves ! Mais, courage ! un esprit léger supporte tout ! Un esprit léger ! Je ris de voir ce mot venir au bout de ma plume. Hélas ! un peu de cette légèreté me rendrait l'homme le plus heureux de la terre. Quoi ! d'autres, avec très peu de force et de savoir, se pavanent devant moi, pleins d'une douce complaisance pour eux-mêmes, et moi je désespère de mes forces et de mes talents ! Dieu puissant, qui m'as fait tous ces dons, que n'en as-tu retenu une partie, pour me donner en place la suffisance et la présomption !

Patience, patience, tout ira bien. En vérité, mon ami, tu as raison. Depuis que je suis tous les jours poussé dans la foule, et que je vois ce que sont les autres, je suis plus content de moi-même. Cela devait arriver : car,

puisque nous sommes faits de telle sorte que nous comparons tout à nous-mêmes, et nous-mêmes à tout, il s'ensuit que le bonheur ou l'infortune gît dans les objets que nous contemplons, et dès lors il n'y a rien de plus dangereux que la solitude. Notre imagination, portée de sa nature à s'élever, et nourrie de poésie, se crée des êtres dont la supériorité nous écrase; et quand nous portons nos regards dans le monde réel, tout autre nous paraît plus parfait que nous-mêmes. Et cela est tout naturel : nous sentons si souvent qu'il nous manque tant de choses ; et ce qui nous manque, souvent un autre semble le posséder. Nous lui donnons alors tout ce que nous avons nous-mêmes, et encore par-dessus tout cela certaines qualités idéales. C'est ainsi que nous créons nous-mêmes des perfections qui font notre supplice. Au contraire, lorsque, avec toute notre faiblesse, toute notre misère, nous marchons courageusement à un but, nous nous trouvons souvent plus avancés en louvoyant que d'autres en faisant force de voiles et de rames; et... Est-ce pourtant avoir un vrai sentiment de soi-même que de marcher l'égal des autres, ou même de les devancer?

10 novembre.

Je commence à me trouver assez bien ici à certains égards. Le meilleur, c'est que l'ouvrage ne manque pas, et que ce grand nombre de personnes et de nouveaux visages de toute espèce forme une bigarrure qui me distrait. J'ai fait la connaissance du comte de C.., pour qui je sens croître mon respect de jour en jour. C'est un homme d'un génie vaste, et que les affaires n'ont pas rendu insensible à l'amitié et à l'amour. Il s'intéressa à moi, à propos d'une affaire qui me donna l'occasion de l'entretenir. Il remarqua dès les premiers mots que nous nous entendions, et qu'il pouvait me parler comme il n'aurait pas fait avec tout le monde. Aussi je ne puis assez me louer de la manière ouverte dont il en use avec moi. Il n'y a pas au monde de joie plus vraie, plus sensible, que de voir une grande âme qui s'ouvre devant vous.

---

24 décembre.

L'ambassadeur me tourmente beaucoup ; je l'avais prévu. C'est le sot le plus pointilleux qu'on puisse voir, marchant pas à pas, et minutieux comme une vieille femme. C'est un homme qui n'est jamais content de lui-même

et que personne ne peut contenter. Je travaille assez couramment, et je ne retouche pas volontiers. Il sera homme à me rendre un mémoire et à me dire : « Il est bien, mais revoyez-le : on trouve toujours un meilleur mot, une particule plus juste. » Alors je me donnerais au diable de bon cœur. Pas un *et*, pas la moindre conjonction ne peut être omise, et il est ennemi mortel de toute interversion qui m'échappe par hasard. Si une période n'est pas construite suivant sa vieille routine de style, il n'y entend rien. C'est un martyre que d'avoir affaire à un tel homme.

La confiance du comte de C... est la seule chose qui me dédommage. Il n'y a pas longtemps qu'il me dit franchement combien il était mécontent de la lenteur, des minuties et de l'irrésolution de mon ambassadeur. Ces gens-là sont insupportables à eux-mêmes et aux autres. « Et cependant, disait le comte, il faut en prendre son parti, comme un voyageur qui est obligé de passer une montagne ; sans doute, si la montagne n'était pas là, le chemin serait bien plus facile et plus court : mais elle y est, et il faut passer. »

Mon vieux s'aperçoit bien de la préférence que le comte me donne sur lui, ce qui l'aigrit encore ; et il saisit toutes les occasions de parler mal du comte devant moi. Je prends, comme de raison, le parti de l'absent, et les choses n'en vont que plus mal. Hier, il me mit

tout à fait hors des gonds, car il tirait en même temps sur moi. « Le comte, me disait-il, connaît assez bien les affaires, il a de la facilité, il écrit fort bien ; mais la grande érudition lui manque, comme à tous les beaux esprits.» Il accompagna ces mots d'une mine qui disait : Sens-tu le trait ? Je me sentis du mépris pour l'homme capable de penser et d'agir de la sorte. Je lui tins tête ; je répondis que le comte méritait toute considération, non pas seulement pour son caractère, mais aussi pour ses connaissances. « Je ne sache personne, dis-je, qui ait mieux réussi que lui à étendre son esprit, à l'appliquer à un nombre infini d'objets, tout en restant parfaitement propre à la vie active. » Tout cela était de l'hébreu pour lui. Je lui tirai ma révérence, pour n'avoir pas à dévorer ses longs raisonnements.

Et c'est à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez fourré là, et qui m'avez tant prôné l'activité. L'activité ! Si celui qui plante des pommes de terre et va vendre son grain au marché n'est pas plus utile que moi, je veux ramer encore dix ans sur cette galère où je suis enchaîné.

Et cette brillante misère, cet ennui qui règne parmi ce peuple maussade qui se voit ici ! cette manie de rangs qui fait qu'ils se surveillent et s'épient pour gagner un pas l'un sur l'autre ! Que de petites, de pitoya-

bles passions qui ne sont pas même masquées!.. Par exemple, il y a ici une femme qui entretient tout le monde de sa noblesse et de ses biens; pas un étranger qui ne doive dire : Voilà une créature à qui la tête tourne pour quelques quartiers de noblesse et quelques arpents de terre. Eh bien ! ce serait lui faire beaucoup de grâce : elle est tout uniment fille d'un greffier du voisinage. Vois-tu, mon cher Wilhelm, je ne conçois rien à cette orgueilleuse espèce humaine qui a assez peu de bon sens pour se prostituer aussi platement.

Au reste, il n'est pas sage, j'en conviens et je le vois davantage tous les jours, de juger tous les autres d'après soi. J'ai bien assez à faire avec moi-même, moi dont le cœur et l'imagination recèlent tant d'orages... Hélas ! je laisse bien volontiers chacun aller son chemin : si l'on voulait me laisser aller de même !

Ce qui me vexe le plus, ce sont ces misérables distinctions de société. Je sais aussi bien qu'un autre combien la distinction des rangs est nécessaire, combien d'avantages elle me procure à moi-même; mais je ne voudrais pas qu'elle me barrât le chemin qui peut me conduire à quelque plaisir et me faire jouir d'une chimère de bonheur. Je fis dernièrement connaissance à la promenade d'une demoiselle de B..., jeune personne qui, au milieu des airs empesés de ceux avec

qui elle vit, a conservé beaucoup de naturel. L'entretien nous plut, et, lorsque nous nous séparâmes, je lui demandai la permission de la voir chez elle. Elle me l'accorda avec tant de cordialité, que je pouvais à peine attendre l'heure convenable pour l'aller voir. Elle n'est point de cette ville, et demeure chez une tante. La physionomie de la vieille tante ne me plut point. Je lui témoignai pourtant les plus grandes attentions, et lui adressai presque toujours la parole. En moins d'une demi-heure, je démêlai, ce que l'aimable nièce m'a avoué depuis, que la chère tante était dans un grand dénûment de tout; qu'elle n'avait, en fait d'esprit et de bien, pour toute ressource que le nom de sa famille, pour tout abri que le rang derrière lequel elle est retranchée, et pour toute récréation que le plaisir de regarder fièrement les bourgeois du balcon de son premier étage. Elle doit avoir été belle dans sa jeunesse. Elle a passé sa vie à des bagatelles, et a fait le tourment de plusieurs jeunes gens par ses caprices. Dans un âge plus mûr, elle a baissé humblement la tête sous le joug d'un vieil officier, qui, pour une médiocre pension qu'il obtint à ce prix, passa avec elle le siècle d'airain et mourut. Maintenant elle se voit seule dans le siècle de fer, et ne serait pas même regardée si sa nièce n'était pas si aimable.

8 janvier 1772.

Quels hommes que ceux dont l'âme tout entière gît dans le cérémonial, qui passent toute l'année à imaginer les moyens de pouvoir se glisser à table à une place plus haute d'un siége! Ce n'est pas qu'ils manquent d'ailleurs d'occupations; tout au contraire, ces futiles débats leur taillent de la besogne, et les empêchent de terminer les affaires importantes. C'est ce qui arriva la semaine dernière à une partie de traîneaux : toute la fête fut troublée.

Les fous, qui ne voient pas que la place ne fait rien, à vrai dire, et que celui qui a la première joue bien rarement le premier rôle. Combien de rois qui sont conduits par leurs ministres, et de ministres qui sont gouvernés par leurs secrétaires! Et qui donc est le premier? Celui, je pense, qui a plus de lumière que les autres, et assez de caractère ou d'adresse pour faire servir leur puissance et leurs passions à l'exécution de ses plans.

---

20 janvier.

Il faut que je vous écrive, aimable Charlotte, ici, dans la petite chambre d'une auberge de campagne, où je me suis réfugié contre le mauvais temps. Depuis que je végète, dans ce triste D..., au milieu de gens

étrangers, oui, très étrangers à mon cœur, je n'ai trouvé aucun instant, aucun où ce cœur m'ait ordonné de vous écrire; mais, à peine dans cette cabane, dans ce réduit solitaire, où la neige et la grêle se déchaînent contre ma petite fenêtre, vous avez été ma première pensée. Dès que j'y suis entré, votre idée, ô Charlotte! cette idée si vivifiante, s'est d'abord présentée à moi. Grand Dieu! c'étaient tous les charmes de la première entrevue.

Si vous me voyiez, Charlotte, au milieu du torrent des distractions! comme tout mon être se flétrit! Pas un instant d'abondance de cœur, pas une heure où viennent aux yeux des larmes délicieuses! Rien, rien! Je suis là comme devant un spectacle de marionnettes: je vois de petits hommes et de petits chevaux passer et repasser devant moi, et je me demande souvent si ce n'est point une illusion d'optique. Je suis acteur aussi, je joue aussi mon rôle, ou plutôt on se joue de moi, on me fait mouvoir comme un automate. Je saisis quelquefois mon voisin par sa main de bois, et je recule en frissonnant.

Le soir, je me propose de jouir du lever du soleil, et le matin je reste au lit. Pendant la journée, je me promets d'admirer le clair de lune, et je ne quitte pas la chambre. Je ne sais pas au juste pourquoi je me couche, pourquoi je me lève.

Le levain qui faisait fermenter ma vie me manque; le charme qui me tenait éveillé au milieu des nuits, et qui m'arrachait au sommeil le matin, a disparu.

Je n'ai trouvé ici qu'une seule créature qui mérite le nom de femme, mademoiselle de B... Elle vous ressemble, Charlotte, si l'on peut vous ressembler. Oh! dites-vous, il se mêle aussi de faire des compliments! Cela n'est pas tout à fait faux. Depuis quelque temps je suis fort aimable, parce que je ne puis être autre chose; je fais de l'esprit, et les femmes disent que personne ne sait louer plus joliment que moi (ni mentir, ajoutez-vous : car l'un ne va pas sans l'autre.) Je voulais vous parler de mademoiselle de B... Elle a beaucoup d'âme, et cette âme perce tout entière à travers ses yeux bleus. Son rang lui est à charge; il ne contente aucun des désirs de son cœur. Elle aspire à se voir hors du tumulte, et nous passons quelquefois des heures entières à nous figurer un bonheur sans mélange, au milieu des scènes champêtres, Charlotte toujours avec nous. Ah! combien de fois n'est-elle pas obligée de vous rendre hommage! Elle le fait volontiers : elle a tant de plaisir à entendre parler de vous! Elle vous aime.

Oh! si j'étais assis à vos pieds, dans votre petite chambre favorite, tandis que les enfants sauteraient autour de nous! Quand vous trouveriez qu'ils feraient trop de bruit, je les

rassemblerais tranquilles auprès de moi en leur contant quelque effrayant conte de ma ma mère l'Oie.

Le soleil se couche majestueusement derrière ces collines resplendissantes de neige. La tempête s'est apaisée. Et moi... Il faut que je rentre dans ma cage. Adieu! Albert est-il auprès de vous? et comment? Dieu me pardonne cette question.

---

8 février.

Voilà huit jours qu'il fait le temps le plus affreux, et je m'en réjouis; car, depuis que je suis ici, il n'a pas fait un beau jour qu'un importun ne soit venu me l'enlever ou me l'empoisonner. Au moins, puisqu'il pleut, vente, gèle et dégèle, il ne peut faire, me dis-je, plus mauvais à la maison que dehors, ni meilleur aux champs qu'à la ville; et je suis content. Si le soleil levant promet une belle journée, je ne puis m'empêcher de m'écrier: Voilà donc encore une faveur du ciel qu'ils peuvent s'enlever! Il n'est rien au monde qu'ils ne s'ôtent à eux-mêmes, la plupart par imbécillité, mais, à les entendre, dans les plus nobles intentions: santé, estime de soi-même, joie, repos, ils se privent de tout, comme à plaisir. Je serais quelquefois tenté de les prier à deux genoux d'avoir pitié

d'eux-mêmes, et de ne pas se déchirer les entrailles avec tant de fureur.

---

17 février.

Je crains bien que l'ambassadeur et moi nous ne soyons pas longtemps d'accord. Cet homme est complétement insupportable; sa manière de travailler et de conduire les affaires est si ridicule, que je ne puis m'empêcher de le contrarier et de faire souvent à ma tête, ce qui naturellement n'a jamais l'avantage de lui agréer. Il s'en est plaint dernièrement à la cour. Le ministre m'a fait une réprimande, douce à la vérité, mais enfin c'était une réprimande ; et j'étais sur le point de demander mon congé, lorsque j'ai reçu une lettre particulière de lui, une lettre devant laquelle je me suis mis à genoux pour adorer le sens droit, ferme et élevé qui l'a dictée. Tout en louant mes idées outrées d'activité, d'influence sur les autres, de pénétration dans les affaires qu'il traite de noble ardeur de jeunesse, il tâche non de détruire cette ardeur, mais de la modérer et de la réduire à ce point où elle peut être de mise et avoir de bons effets. Aussi, me voilà encouragé pour huit jours, et réconcilié avec moi-même. Le repos de l'âme est une superbe chose, mon ami ; pourquoi faut-il que ce diamant soit aussi fragile qu'il est rare et précieux ?

20 février.

Que Dieu vous bénisse, mes amis, et vous donne tous les jours de bonheur qu'il me retranche!

Je te rends grâce, Albert, de m'avoir trompé. J'attendais l'avis qui devait m'apprendre le jour de votre mariage, et je m'étais promis de détacher, ce même jour, avec solennité, la silhouette de Charlotte de la muraille, et de l'enterrer parmi d'autres papiers, Vous voilà unis, et son image est encore ici! Elle y restera! Et pourquoi non? La mienne n'est-elle pas aussi chez vous? Ne suis-je pas aussi, sans te nuire, dans le cœur de Charlotte? J'y tiens, oui, j'y tiens la seconde place, et je veux, je dois la conserver. Oh! je serais furieux si elle pouvait oublier... Albert, l'enfer est dans cette idée. Albert! adieu. Adieu, ange du ciel; adieu, Charlotte!

---

15 mars.

J'ai essuyé une mortification qui me chassera d'ici. Je grince les dents! Diable! c'est une chose faite; et c'est encore à vous que je dois m'en prendre, à vous, qui m'avez aiguillonné, poussé, tourmenté pour me faire prendre un emploi qui ne me convenait pas, et auquel je ne convenais pas. Eh bien! voilà où j'en suis; soyez contents. Et afin que tu

ne dises pas encore que mes idées grossissent tout, je vais, mon cher, t'exposer le fait avec toute la précision et la netteté d'un chroniqueur.

Le comte de C... m'aime, me distingue ; on le sait, je te l'ai dit cent fois. Je dînais hier chez lui : c'était son jour de grande soirée ; il reçoit ce jour-là toute la haute noblesse du pays. Je n'avais nullement pensé à cette soirée ; surtout il ne m'était jamais venu dans l'esprit que nous autres subalternes nous ne sommes pas là à notre place. Fort bien. Après le dîner, nous passons au salon, le comte et moi ; nous causons. Le colonel de B... survient, se mêle de la conversation, et insensiblement l'heure de la soirée arrive : Dieu sait si je pense à rien. Alors entre très haute et très puissante dame de S... avec son noble époux, et leur oison de fille, avec sa gorge plate et son corps effilé et tiré au cordeau ; ils passent auprès de moi avec un air insolent et leur morgue de grands seigneurs. Comme je déteste cordialement cette race, je voulais tirer ma révérence, et j'attendais seulement que le comte fût délivré du babil dont on l'accablait, lorsque mademoiselle de B... entra. Je sens toujours mon cœur s'épanouir un peu quand je la vois : je demeurai, je me plaçai derrière son fauteuil, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps que je m'aperçus qu'elle me parlait d'un ton moins ouvert que de coutume,

et avec une sorte d'embarras. J'en fus surpris. « Est-elle aussi comme tout ce monde-là? dis-je en moi-même. Que le diable l'emporte! » J'étais piqué; je voulais me retirer, et cependant je restai encore; je ne demandai qu'à la justifier; j'espérais un mot d'elle; et... ce que tu voudras. Cependant le salon se remplit : c'est le baron de F..., couvert de toute la garde-robe du temps du couronnement de François Ier; le conseiller R..., annoncé ici sous le titre d'*excellence*, et accompagné de sa sourde moitié; sans oublier le ridicule J..., qui mêle dans tout son habillement le gothique à la mode la plus nouvelle. J'adresse la parole à quelques personnes de ma connaissance, que je trouve fort laconiques. Je pensais et ne prenais garde qu'à mademoiselle de B... Je n'apercevais pas que les femmes se parlaient à l'oreille au bout du salon, qu'il circulait quelque chose parmi les hommes, que madame de S... s'entretenait avec le comte : mademoiselle de B... m'a raconté tout cela depuis. Enfin le comte vint à moi, et me conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre. « Vous connaissez, me dit-il, notre bizarre étiquette. La société, à ce qu'il me semble, ne vous voit point ici avec plaisir; je ne voudrais pas pour tout... — Excellence, lui dis-je en l'interrompant, je vous demande mille pardons; j'aurais dû y songer plus tôt; vous me pardonnerez cette inconséquence.

J'avais déjà pensé à me retirer ; un mauvais génie m'a retenu, » ajoutai-je en riant et en lui faisant ma révérence. Le comte me serra la main avec une expression qui disait tout. Je saluai l'illustre compagnie, sortis, montai en cabriolet, et me rendis à M..., pour y voir de la montagne le soleil se coucher ; et là, je lus ce beau chant d'Homère où il raconte comme Ulysse fut hébergé par le digne porcher. Tout cela était fort bien.

Je revins le soir pour souper. Il n'y avait encore à notre hôtel que quelques personnes qui jouaient aux dés sur le coin de la table, après avoir écarté un bout de la nappe. Je vis entrer l'honnête Adelin. Il accrocha son chapeau en me regardant, vint à moi, et me dit tout bas : « Tu as eu des désagréments ? — Moi ? — Le comte t'a fait entendre qu'il fallait quitter son salon. — Au diable le salon ! J'étais bien aise de prendre l'air. — Fort bien, dit-il, tu as raison d'en rire. Je suis seulement fâché que l'affaire soit connue partout. » Ce fut alors que je me sentis piqué. Tous ceux qui venaient se mettre à table, et qui me regardaient, me paraissaient au fait de mon aventure, et le sang me bouillait.

Et maintenant que partout où je vais j'apprends que mes envieux triomphent, en disant que pareille chose est due à tout fat qui, pour quelques grains d'esprit, se croit permis de braver toutes les bienséances, et autres sottises

semblables... alors on se donnerait volontiers d'un couteau dans le cœur. Qu'on dise ce qu'on voudra de la fermeté ; je voudrais voir celui qui peut souffrir que des gredins glosent sur son compte, lorsqu'ils ont sur lui quelque prise. Quand leurs propos sont sans nul fondement, ah ! l'on peut alors ne pas s'en mettre en peine.

---

16 mars.

Tout conspire contre moi. J'ai rencontré aujourd'hui mademoiselle de B.... à la promenade. Je n'ai pu m'empêcher de lui parler, et, dès que nous nous sommes trouvés un peu écartés de la compagnie, de lui témoigner combien j'étais sensible à la conduite extraordinaire qu'elle avait tenue l'autre jour avec moi. « Werther, m'a-t-elle dit avec chaleur, avez-vous pu, connaissant mon cœur, interpréter ainsi mon trouble? Que n'ai-je pas souffert pour vous, depuis l'instant où j'entrai dans le salon? Je prévis tout; cent fois j'eus la bouche ouverte pour vous le dire. Je savais que les S... et les T... quitteraient la place plutôt que de rester dans votre société; je savais que le comte n'oserait pas se brouiller avec eux; et aujourd'hui quel tapage! — Comment, mademoiselle? » m'écriai-je; et je cherchais à cacher mon trouble, car tout ce qu'Adelin m'avait

dit avant-hier me courait dans ce moment par les veines comme une eau bouillante. « Que cela m'a déjà coûté ! » ajouta cette douce créature, les larmes aux yeux. Je n'étais plus maître de moi-même, et j'étais sur le point de me jeter à ses pieds. « Expliquez-vous, » lui dis-je. Ses larmes coulèrent sur ses joues; j'étais hors de moi. Elle les essuya sans vouloir les cacher. « Ma tante, vous la connaissez, reprit-elle; elle était présente, et elle a vu, ah ! de quel œil elle a vu cette scène ! Werther, j'ai essuyé hier soir et ce matin un sermon sur ma liaison avec vous, et il m'a fallu vous entendre ravaler, humilier, sans pouvoir, sans oser vous défendre qu'à demi. »

Chaque mot qu'elle prononçait était un coup de poignard pour mon cœur. Elle ne sentait pas quel acte de compassion c'eût été que de me taire tout cela. Elle ajouta tout ce qu'on disait encore de mon aventure, et quel triomphe ce serait pour les gens les plus dignes de mépris; comme on chanterait partout que mon orgueil et ces dédains pour les autres qu'ils me reprochaient depuis longtemps étaient enfin punis.

Entendre tout cela de sa bouche, Vilhelm, prononcé d'une voix si compatissante ! J'étais atterré, et j'en ai encore la rage dans le cœur. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de me vexer, pour pouvoir lui passer mon épée au

travers du corps! Si je voyais du sang, je serais plus tranquille. Ah! j'ai déjà cent fois saisi un couteau pour faire cesser l'oppression de mon cœur. L'on parle d'une noble race de chevaux qui, quand ils sont échauffés et surmenés, s'ouvrent eux-mêmes, par instinct, une veine avec les dents pour se faciliter la respiration. Je me trouve souvent dans le même cas : je voudrais m'ouvrir une veine qui me procurât la liberté éternelle.

---

24 mars.

J'ai offert ma démission à la cour; j'espère qu'elle sera acceptée. Vous me pardonnerez si je ne vous ai pas préalablement demandé votre permission. Il fallait que je partisse, et je sais d'avance tout ce que vous auriez pu dire pour me persuader de rester. Ainsi, tâche de dorer la pilule à ma mère. Je ne saurais me satisfaire moi-même : elle ne doit donc pas murmurer si je ne puis la contenter non plus. Cela doit sans doute lui faire de la peine: voir son fils s'arrêter tout à coup dans la carrière qui devait le mener au conseil privé et aux ambassades; le voir revenir honteusement sur ses pas et remettre sa monture à l'écurie! Faites tout ce que vous voudrez, combinez tous les cas possibles où j'aurais dû rester : il suffit, je pars. Et afin que vous sachiez où je vais,

je vous dirai qu'il y a ici le prince de ***, qui se plaît à ma société; dès qu'il a entendu parler de mon dessein, il m'a prié de l'accompagner dans ses terres et d'y passer le printemps. J'aurai liberté entière, il me l'a promis; et comme nous nous entendons jusqu'à un certain point, je veux courir la chance, et je pars avec lui.

---

19 avril.

Je te remercie de tes deux lettres. Je n'y ai point fait de réponse, parce que j'avais différé de t'envoyer celle-ci jusqu'à ce que j'eusse obtenu mon congé de la cour, dans la crainte que ma mère ne s'adressât au ministre et ne gênât mon projet. Mais c'est une affaire faite; le congé est arrivé. Il est inutile de vous dire avec quelle répugnance on a accepté cette démission, et tout ce que le ministre m'a écrit : vous éclateriez de plus belle en lamentations. Le prince héréditaire m'a envoyé une gratification de vingt-cinq ducats, qu'il a accompagnée d'un mot dont j'ai été touché jusqu'aux larmes : je n'ai donc pas besoin de l'argent que je demandais à ma mère dans la dernière lettre que je lui écrivis.

---

5 mai.

Je pars demain ; et comme le lieu de ma naissance n'est éloigné de ma route que de six milles, je veux le revoir et me rappeler ces anciens jours qui se sont évanouis comme un songe. Je veux entrer par cette porte par laquelle ma mère sortit avec moi en voiture, lorsque, après la mort de mon père, elle quitta ce séjour chéri pour aller se renfermer dans votre insupportable ville. Adieu, Wilhelm : tu auras des nouvelles de mon voyage.

---

9 mai.

Jamais pèlerin n'a visité les saints lieux avec plus de piété que moi les lieux qui m'ont vu naître, et n'a éprouvé plus de sentiments inattendus. Près d'un grand tilleul qui se trouve à un quart de lieue de la ville, je fis arrêter, descendis de voiture, et dis au postillon d'aller en avant, pour cheminer moi-même à pied, et goûter toute la nouveauté, toute la vivacité de chaque réminiscence. Je m'arrêtai là, sous ce tilleul qui était dans mon enfance le but et le terme de mes promenades. Quel changement! Alors, dans une heureuse ignorance, je m'élançais plein de désirs dans ce monde inconnu, où j'espérais pour mon cœur tant de vraies jouissances, qui devaient

le remplir au comble. Maintenant je revenais de ce monde. O mon ami! que d'espérances déçues, que de plans renversés! J'avais devant les yeux cette chaîne de montagnes qu'enfant j'ai tant de fois contemplée avec un œil d'envie : alors je restais là assis des heures entières; je me transportais au loin en idée; toute mon âme se perdait dans ces forêts, dans ces vallées, qui semblaient me sourire dans le lointain, enveloppées de leur voile de vapeurs ; et lorsqu'il fallait me retirer, que j'avais de peine à m'arracher à tous mes points de vue!

Je m'approchai du bourg ; je saluai les jardins et les petites maisons que je reconnaissais : les nouvelles ne me plurent point ; tous les changements me faisaient mal. J'arrivai à la porte, et je me retrouvai à l'instant tout entier. Mon ami, je n'entrerai dans aucun détail : quelque charme qu'ait eu pour moi tout ce que je vis, je ne te ferais qu'un récit monotone. J'avais résolu de prendre mon logement sur la place, justement auprès de notre ancienne maison. En y allant, je remarquai que l'école où une bonne vieille nous rassemblait dans notre enfance avait été changée en une boutique d'épicier. Je me rappelai l'inquiétude, les larmes, la mélancolie et les serrements de cœur que j'avais essuyés dans ce trou. Je ne faisais pas un pas qui n'amenât un souvenir. Non, je le répète, un pèlerin de la

terre sainte trouve moins d'endroits de religieuse mémoire, et son âme n'est peut-être pas aussi remplie de saintes affections. Encore un exemple: Je descendis la rivière jusqu'à une certaine métairie où j'allais aussi fort souvent autrefois: c'est un petit endroit où nous autres enfants faisions des ricochets à qui mieux mieux. Je me rappelle si bien comme je m'arrêtais quelquefois à regarder couler l'eau; avec quelles singulières conjectures j'en suivais le cours; les idées merveilleuses que je me faisais des régions où elle parvenait; comme mon imagination trouvait bientôt des limites, et pourtant ne pouvait s'arrêter, et se sentait forcée d'aller plus loin, plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin je me perdais dans la contemplation d'un éloignement infini. Vois-tu, mon ami, nos bons aïeux n'en savaient pas plus long, ils étaient bornés à ce sentiment enfantin, et il y avait pourtant bien quelque grandiose dans leur crédulité naïve. Quand Ulysse parle de la mer immense, de la terre infinie, cela n'est-il pas plus vrai, plus proportionné à l'homme, plus mystérieux à la fois et plus sensible, que quand un écolier se croit aujourd'hui un prodige de science, parce qu'il peut répéter qu'elle est ronde? La terre... il n'en faut à l'homme que quelques mottes pour soutenir sa vie, et moins encore pour y reposer ses restes.

Je suis actuellement à la maison de plaisance

du prince. Encore peut-on vivre avec cet homme-ci : il est vrai et simple. Mais il est entouré de personnages singuliers, que je ne comprends pas. Ils n'ont pas l'air de fripons, et n'ont pas non plus la mine d'honnêtes gens. Ils me font des avances, et je n'ose me fier à eux. Ce qui me fâche aussi, c'est que le prince parle souvent de choses qu'il ne sait que par ouï-dire ou pour les avoir lues, et toujours dans le point de vue où on les lui a présentées.

Une chose encore, c'est qu'il fait plus de cas de mon esprit et de mes talents que de ce cœur dont seulement je fais vanité et qui est la seule source de tout, de toute force, de tout bonheur et de toute misère. Ah ! ce que je sais, tout le monde peut le savoir ; mais mon cœur n'est qu'à moi.

---

25 mai.

J'avais quelque chose en tête, dont je ne voulais vous parler qu'après coup ; mais, puisqu'il n'en sera rien, je puis vous le dire actuellement. Je voulais aller à la guerre. Ce projet m'a tenu longtemps au cœur. Ç'a été le principal motif qui m'a engagé à suivre ici le prince, qui est général au service de Russie. Je lui ai découvert mon dessein dans une promenade, il m'en a détourné ; et

il y aurait eu plus d'entêtement que de caprice à moi de ne pas me rendre à ses raisons.

---

11 juin.

Dis ce que tu voudras, je ne puis demeurer ici plus longtemps. Que faire ici? Je m'ennuie. Le prince me regarde comme un égal. Fort bien; mais je ne suis point à mon aise. Et dans le fond, nous n'avons rien de commun ensemble. C'est un homme d'esprit, mais d'un esprit tout-à-fait ordinaire; sa conversation ne m'amuse pas plus que la lecture d'un livre bien écrit. Je resterai encore huit jours, puis je recommencerai mes courses vagabondes. Ce que j'ai fait de mieux ici, ç'a été de dessiner. Le prince est amateur, et serait même un peu artiste, s'il était moins engoué du jargon scientifique. Souvent je grince des dents d'impatience et de colère lorsque je m'échauffe à lui faire sentir la nature et à l'élever à l'art, et qu'il croit faire merveille s'il peut mal à propos fourrer dans la conversation quelque terme bien technique.

16 juillet.

Oui, sans doute, je ne suis qu'un voyageur, un pèlerin sur la terre! Etes-vous donc plus?

---

18 juillet.

Où je prétends aller ? Je te le dirai en confidence. Je suis forcé de passer encore quinze jours ici. Je me suis dit que je voulais ensuite aller visiter les mines de *** ; mais, dans le fond, il n'en est rien : je ne veux que me rapprocher de Charlotte, et voilà tout. Je ris de mon propre cœur... et je fais toutes ses volontés.

---

29 juillet.

Non! c'est bien, tout est pour le mieux! Moi, son époux! O Dieu, qui m'as donné le jour, si tu m'avais préparé cette félicité, toute ma vie n'eût été qu'une continuelle adoration! je ne veux point plaider contre ta volonté. Pardonne-moi ces larmes, pardonne-moi mes souhaits inutiles... Elle, ma femme! Si j'avais serré dans mes bras la plus douce créature qui soit sous le ciel!... Un frisson court par tout mon corps, Wilhelm, lorsqu'Albert embrasse sa taille si svelte.

Et cependant, le dirai-je? Pourquoi ne le dirais-je pas? Wilhelm, elle eût été plus heureuse avec moi qu'avec lui! Oh! ce n'est point là l'homme capable de remplir tous les vœux de ce cœur. Un certain défaut de sensibilité, un défaut... prends-le comme tu voudras;

son cœur ne bat pas sympathiquement à la lecture d'un livre chéri, où mon cœur et celui de Charlotte se rencontrent si bien, et dans mille autres circonstances quand il nous arrive de dire notre sentiment sur une action. Il est vrai qu'il l'aime de toute son âme; et que ne mérite pas un pareil amour!...

Un importun m'a interrompu. Mes larmes sont séchées; me voilà distrait. Adieu, cher ami.

---

4 août.

Je ne suis pas le seul à plaindre. Tous les hommes sont frustrés dans leurs espérances, trompés dans leur attente. J'ai été voir ma bonne femme des tilleuls. Son aîné accourut au-devant de moi; un cri de joie qu'il poussa attira la mère, qui me parut fort abattue. Ses premiers mots furent: « Mon bon monsieur, hélas! mon Jean est mort. » C'était le plus jeune de ses enfants. Je gardais le silence. « Mon homme, dit-elle, est revenu de la Suisse, et il n'a rien rapporté; et sans quelques bonnes âmes, il aurait été obligé de mendier: la fièvre l'avait pris en chemin. » Je ne pus rien lui dire; je donnai quelque chose au petit. Elle me pria d'accepter quelques pommes, je le fis, et je quittai ce lieu de triste souvenir.

21 août.

En un tour de main tout change avec moi. Souvent un doux rayon de la vie veut bien se lever de nouveau et m'éclairer d'une demi-clarté, hélas! seulement pour un moment. Quand je me perds ainsi dans des rêves, je ne puis me défendre de cette pensée : Quoi! si Albert mourait! tu deviendrais... oui, elle deviendrait... Alors je poursuis ce fantôme, jusqu'à ce qu'il me conduise à des abîmes sur le bord desquels je m'arrête et recule en tremblant.

Si je sors de la ville, et que je me retrouve sur cette route que je parcourus en voiture la première fois que j'allai prendre Charlotte pour la conduire au bal, quel changement! Tout, tout a disparu. Il ne me reste plus rien de ce monde qui a passé; pas un battement de cœur du sentiment que j'éprouvais alors. Je suis comme un esprit qui, revenant dans le château qu'il bâtit autrefois lorsqu'il était un puissant prince, qu'il décora de tous les dons de la magnificence et qu'il laissa en mourant à un fils plein d'espérance, le trouverait brûlé et démoli.

---

3 septembre.

Quelquefois je ne puis comprendre comment un autre peut l'aimer, oser l'aimer, quand

je l'aime si uniquement, si profondément, si pleinement, quand je ne connais rien, ne sais rien, n'ai rien qu'elle.

---

4 septembre.

Oui, c'est bien ainsi : de même que la nature s'incline vers l'automne, l'automne commence en moi et autour de moi. Mes feuilles jaunissent, et déjà les feuilles des arbres voisins sont tombées. Ne t'ai-je pas une fois parlé d'un jeune valet de ferme que je vis quand je vins ici la première fois? J'ai demandé de ses nouvelles à Wahlheim. On me dit qu'il avait été chassé de la maison où il était, et personne ne voulut m'en apprendre davantage. Hier, je le rencontrai par hasard sur la route d'un autre village. Je lui parlai, et il me conta son histoire, dont je fus touché à un point que tu comprendras aisément lorsque je te l'aurai répétée. Mais à quoi bon? Pourquoi ne pas garder pour moi seul ce qui m'afflige et me rend malheureux? pourquoi t'affliger aussi? pourquoi te donner toujours l'occasion de me plaindre ou de me gronder? Qui sait? cela tient peut-être aussi à ma destinée.

Le jeune homme ne répondit d'abord à mes questions qu'avec une sombre tristesse, dans laquelle je crus même démêler une certaine honte ; mais bientôt, plus expansif, comme si tout à coup il nous eût reconnus tous les

deux, il m'avoua sa faute et son malheur. Que ne puis-je, mon ami, te rapporter chacune de ses paroles! Il avoua, il raconta même avec une sorte de plaisir, et comme en jouissant de ses souvenirs, que sa passion pour la fermière avait augmenté de jour en jour; qu'à la fin il ne savait plus ce qu'il faisait; qu'il ne savait plus, selon son expression, où donner de la tête. Il ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni dormir; il étouffait; il faisait ce qu'il ne fallait pas faire; ce qu'on lui ordonnait, il l'oubliait: il semblait possédé par quelque démon. Un jour enfin qu'elle était montée dans un grenier, il l'avait suivie, ou plutôt il y avait été attiré après elle. Comme elle ne se rendait pas à ses prières, il voulut s'emparer d'elle de force. Il ne conçoit pas comment il en est venu là; il prend Dieu à témoin que ses vues ont toujours été honorables, et qu'il n'a jamais souhaité rien plus ardemment que de l'épouser et de passer sa vie avec elle.

Après avoir longtemps parlé, il hésita, et s'arrêta comme quelqu'un à qui il reste encore quelque chose à dire et qui n'ose le faire. Enfin, il m'avoua avec timidité les petites familiarités qu'elle lui permettait quelquefois, les légères faveurs qu'elle lui accordait; et, en disant cela, il s'interrompait, et répétait avec les plus vives protestations que ce n'était pas pour la décrier, qu'il l'aimait et

l'estimait comme auparavant; que pareille chose ne serait jamais venue à sa bouche, et qu'il ne m'en parlait que pour me convaincre qu'il n'avait pas été tout à fait un furieux et un insensé. Et ici, mon cher, je recommence mon ancienne chanson, mon éternel refrain. Si je pouvais te représenter ce jeune homme tel qu'il me parut, tel que je l'ai encore devant les yeux ! Si je pouvais tout te dire exactement, pour te faire sentir combien je m'intéresse à son sort, combien je dois m'y intéresser ! Mais cela suffit. Comme tu connais aussi mon sort, comme tu me connais aussi, tu ne dois que trop bien savoir ce qui m'attire vers tous les malheureux, et surtout vers celui-ci.

En relisant ma lettre, je m'aperçois que j'ai oublié de te raconter la fin de l'histoire : elle est facile à deviner. La fermière se défendit; son frère survint. Depuis longtemps il haïssait le jeune homme, et l'aurait voulu hors de la maison, parce qu'il craignait qu'un nouveau mariage ne privât ses enfants d'un héritage assez considérable, sa sœur n'ayant pas d'enfants. Ce frère le chassa sur-le-champ, et fit tant de bruit de l'affaire, que la fermière, quand même elle l'eût voulu, n'eût point osé le reprendre. Actuellement elle a un autre domestique. On dit qu'elle s'est brouillée avec son frère, aussi au sujet de celui-ci ; on regarde comme certain qu'elle épousera ce nouveau

venu. L'autre m'a dit qu'il était fermement résolu à ne pas y survivre, et que cela ne se ferait pas de son vivant.

Ce que je te raconte n'est ni exagéré ni embelli. Je puis dire qu'au contraire je te l'ai conté faiblement, bien faiblement, et que je l'ai gâté avec notre langage de prudes.

Cet amour, cette fidélité, cette passion, n'est donc pas une fiction de poëte! elle vit, elle existe dans sa plus grande pureté chez ces hommes que nous appelons grossiers, et qui nous paraissent si bruts, à nous civilisés et réduits à rien à force de poli. Lis cette histoire avec dévotion, je t'en prie. Je suis calme aujourd'hui en te l'écrivant. Tu vois, je ne fais pas jaillir l'encre, et je ne couvre pas mon papier de taches comme de coutume. Lis, mon ami, et pense bien que cela est aussi l'histoire de ton ami! Oui, voilà ce qui m'est arrivé, voilà ce qui m'attend; et je ne suis pas à moitié si courageux, pas à moitié si résolu que ce pauvre malheureux, avec lequel je n'ose presque pas me comparer.

---

5 septembre.

Elle avait écrit un petit billet à son mari, qui est à la campagne, où le retiennent quelques affaires. Il commençait ainsi : « Mon » ami, mon tendre ami, reviens le plus tôt

dit qu'il était fermement
urvivre, et que cela ne se
vant.

conte n'est ni exagéré ni
e qu'au contraire je te l'ai
bien faiblement, et que je
langage de prudes.

e fidélité, cette passion,
fiction de poëte! elle vit,
plus grande pureté chez
ous appelons grossiers, et
si bruts, à nous civilisés
orce de poli. Lis cette his-
je t'en prie. Je suis calme
l'écrivant. Tu vois, je ne
e, et je ne couvre pas mon
comme de coutume. Lis,
bien que cela est aussi
i! Oui, voilà ce qui m'est
m'attend; et je ne suis
ageux, pas à moitié si ré-
malheureux, avec lequel
s me comparer.

---

5 septembre.

petit billet à son mari,
ne, où le retiennent quel-
mmençait ainsi : « Mon
ami, reviens le plus tôt

» que tu pourras; je t'attends avec impatien-
» ce. » Une personne qui survint lui apprit que, par certaines circonstances, le retour d'Albert serait un peu retardé. Le billet resta là, et me tomba le soir entre les mains. Je le lis, et je souris : elle me demande pourquoi. « Que l'imagination, m'écriai-je, est un présent divin ! J'ai pu me figurer un moment que ce billet m'était adressé ! » Elle ne répondit rien, parut mécontente, et je me tus.

---

6 septembre.

J'ai eu bien de la peine à me résoudre à quitter le simple frac bleu que je portais lorsque je dansai pour la première fois avec Charlotte; mais à la fin il était devenu trop usé. Je m'en suis fait faire un autre tout pareil au premier, collet et parements, avec un gilet et des culottes de même étoffe et de même couleur que ceux que j'avais ce jour-là.

Cela ne me dédommagera pas tout à fait. Je ne sais... je crois pourtant qu'avec le temps celui-ci me deviendra aussi plus cher.

---

11 septembre.

Elle avait été absente quelques jours pour aller chercher Albert à la campagne. Aujour-

d'hui j'entre dans sa chambre ; elle vient au-devant de moi, et je baisai sa main avec mille joies.

Un serin vole du miroir, et se perche sur son épaule. « Un nouvel ami, » dit-elle, et elle le prit sur sa main. « Il est destiné à mes enfants. Il est si joli ! regardez-le. Quand je lui donne du pain, il bat des ailes et becquète si gentiment ! Il me baise aussi : voyez. »

Lorsqu'elle présenta sa bouche au petit animal, il becqueta dans ses douces lèvres, et il les pressait comme s'il avait pu sentir la félicité dont il jouissait.

« Il faut aussi qu'il vous baise, » dit-elle, et elle approcha l'oiseau de ma bouche. Son petit bec passa des lèvres de Charlotte aux miennes, et ses picotements furent comme un souffle précurseur, un avant-goût de jouissance amoureuse.

« Son baiser, dis-je, n'est point tout à fait désintéressé. Il cherche de la nourriture, et s'en va non satisfait d'une vide caresse. »

« Il mange aussi dans ma bouche, » dit-elle ; et elle lui présenta un peu de mie de pain avec ses lèvres, où je voyais sourire toutes les joies innocentes, tous les plaisirs, toutes les ardeurs d'un amour mutuel.

Je détournai le visage. Elle ne devrait pas faire cela ; elle ne devrait pas allumer mon imagination par ces images d'innocence et de félicité célestes ; elle ne devrait pas éveiller

mon cœur de ce sommeil où l'indifférence de la vie le berce quelquefois. Mais pourquoi ne le ferait-elle pas? Elle se fie tellement à moi; elle sait comment je l'aime.

---

15 septembre.

On se donnerait au diable, Wilhelm, quand on pense qu'il faut qu'il y ait des hommes assez dépourvus d'âme et de sentiment pour ne pas goûter le peu qui vaille quelque chose sur la terre. Tu connais ces noyers sous lesquels je me suis assis avec Charlotte, chez le bon pasteur de Saint***, ces beaux noyers qui m'apportaient toujours je ne sais quel contentement d'âme. Comme ils rendaient la cour du presbytère agréable et hospitalière ! que leurs rameaux étaient frais et magnifiques! et jusqu'au souvenir des honnêtes ministres qui les avaient plantés il y a tant d'années! Le maître d'école nous a dit bien souvent le nom de l'un d'eux, qu'il tenait de son grand-père. Ce doit avoir été un galant homme, et sa mémoire m'était toujours sacrée lorsque j'étais sous ces arbres. Oui, le maître d'école avait hier les larmes aux yeux, lorsque nous nous plaignions ensemble de ce qu'ils ont été abattus... Abattus... J'enrage, et je crois que je tuerais le chien qui a donné le premier coup de hache... Moi, qui serais

homme à m'affliger sérieusement si, ayant deux arbres pareils dans ma cour, j'en voyais un mourir de vieillesse, faut-il que je voie cela! Mon cher ami, il y a une chose qui console. Ce que c'est que le sentiment chez les hommes! tout le village murmure, et j'espère que la femme du pasteur verra à son beurre, à ses œufs, et aux autres marques d'amitié, quelle blessure elle a faite aux habitants de l'endroit. Car c'est elle, la femme du nouveau pasteur (notre vieillard est aussi mort), une créature sèche, acariâtre et malingre, et qui a bien raison de ne prendre aucun intérêt au monde, car personne n'en prend à elle; une sotte qui veut se donner pour savante, qui se mêle d'examiner les canons, qui travaille à la nouvelle réformation critico-morale du christianisme, et à qui les rêveries de Lavater font hausser les épaules, dont la santé est tout à fait ruinée, et qui n'a en conséquence aucune joie sur la terre. Aussi il n'y avait qu'une pareille créature qui pût faire abattre mes noyers. Vois-tu, je n'en puis pas revenir! Imagine-toi un peu, les feuilles en tombant salissent sa cour, et la rendent humide; les arbres lui interceptent le jour; et quand les noix sont mûres, les enfants y jettent des pierres pour les abattre, et cela affecte ses nerfs, et la trouble dans ses profondes méditations, lorsqu'elle pèse et compare ensemble Kennikot, Semler

et Michaélis! Lorsque je vis les gens du village, et surtout les anciens, si mécontents, je leur dis : « Pourquoi l'avez-vous souffert ? » Ils me répondirent : « Quand le maire veut ici, que faire? Mais une chose me fait plaisir : le maire et le ministre (car celui-ci pensait bien aussi à tirer quelque profit des lubies de sa femme, qui ne lui rendent pas sa soupe plus grasse) convinrent de partager entre eux; et ils allaient le faire, lorsque la chambre des domaines intervint, et leur dit : Doucement! Elle avait de vieilles prétentions sur la partie de la cour du presbytère où les arbres étaient, et elle les vendit au plus offrant. Ils sont à bas! Oh! si j'étais prince! je ferais à la femme du pasteur, au maire et à la chambre des domaines... Prince!... Ah! oui ! si j'étais prince, que me feraient les arbres de mon pays?

---

10 octobre.

Quand je vois seulement ses yeux noirs, je suis content! Ce qui me chagrine, c'est qu'Albert ne me paraît pas aussi heureux qu'il... l'espérait... Si... Je ne fais pas souvent des réticences; mais ici je ne puis m'exprimer autrement.... et il me semble que c'est assez clair.

---

12 octobre.

Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où ses chants sublimes me ravissent ! Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte sur des nuages flottants les esprits des aïeux, à la pâle clarté de la lune; entendre dans la montagne les gémissements des génies des cavernes, à moitié étouffés dans le rugissement du torrent de la forêt, et les soupirs de la jeune fille agonisante près des quatre pierres couvertes de mousse qui couvrent le héros noblement mort qui fut son bien-aimé;... et quand alors je rencontre le barde, blanchi par les années, qui sur les vastes bruyères cherche les traces de ses pères et ne trouve que les pierres de leurs tombeaux, qui gémit et tourne ses yeux vers l'étoile du soir se cachant dans la mer houleuse, et que le passé revit dans l'âme du héros, comme lorsque cette étoile éclairait encore de son rayon propice les périls des braves, et que la lune prêtait sa lumière à leur vaisseau revenant victorieux: que je lis sur son front sa profonde douleur, et que je le vois, lui le dernier, lui resté seul sur la terre, chanceler vers la tombe, et comme il puise encore de douloureux plaisirs dans la présence des ombres immobiles de ses pères et regarde la terre froide et l'herbe épaisse que le vent

couche, et s'écrie : « Ce voyageur viendra; il viendra celui qui me connut dans ma beauté, et il dira : Où est le barde ? qu'est devenu le fils de Fingal ? son pied foule ma tombe, et c'est en vain qu'il me demande sur la terre...» alors, ô mon ami, je serais homme à arracher l'épée de quelque noble écuyer, à délivrer tout d'un coup mon prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et envoyer mon âme après ce demi-dieu mis en liberté.

---

19 octobre.

Hélas! ce vide, ce vide affreux que je sens dans mon sein!... Je pense souvent : Si tu pouvais une fois, une seule fois, la presser contre ce cœur, tout ce vide serait rempli.

---

26 octobre.

Oui, mon cher, je me confirme de plus en plus dans l'idée que c'est peu de chose, bien peu de chose que l'existence d'une créature. Une amie de Charlotte est venue la voir; je suis entré dans la chambre voisine. J'ai voulu prendre un livre, et, ne pouvant pas lire, je me suis mis à écrire. J'ai entendu qu'elles parlaient bas : elles se contaient l'une à l'autre des choses assez indifférentes, des nouvelles de la ville ; comme celle-ci était mariée, celle-là malade, fort malade. « Elle a

une toux sèche, disait l'une, les joues creuses, et à chaque instant il lui prend des faiblesses, je ne donnerais pas un sou de sa vie. — M. N... n'est pas en meilleur état, disait Charlotte. — Il est enflé, » reprenait l'autre. Et mon imagination vive me plaçait tout d'abord au pied du lit de ces malheureux; je voyais avec quelle répugnance ils tournaient le dos à la vie, comme ils... Wilhelm, mes petites femmes en parlaient comme on parle d'ordinaire de la mort d'un étranger... Et quand je regarde autour de moi, que j'examine cette chambre, et que je vois les habits de Charlotte, les papiers d'Albert, et ces meubles avec lesquels je suis à présent si familiarisé, je me dis en moi-même : Vois ce que tu es dans cette maison ! Tout pour tout. Tes amis te considèrent, tu fais souvent leur joie, et il semble à ton cœur que tu ne pourrais exister sans eux. Cependant, si tu partais, si tu t'éloignais de ce cercle, sentiraient-ils le vide que ta perte causerait dans leur destinée? et combien de temps ?... » Ah ! l'homme est si passager, que là même où il a proprement la certitude de son existence, là où il peut laisser la seule vraie impression de sa présence dans la mémoire, dans l'âme de ses amis, il doit s'effacer et disparaître, et cela si tôt !

---

27 octobre.

Je me déchirerais le sein, je me briserais le crâne, quand je vois combien peu nous pouvons les uns pour les autres. Hélas! l'amour, la joie, la chaleur, les délices que je ne porte pas au dedans de moi, un autre ne me les donnera pas; et, le cœur tout plein de délices, je ne rendrai pas heureux cet autre, quand il est là froid et sans force devant moi.

Le soir.

J'ai tant! et son idée dévore tout; j'ai tant et sans elle tout pour moi se reduit à rien.

---

30 octobre.

Si je n'ai pas été cent fois sur le point de lui sauter au cou!... Dieu sait ce qu'il en coûte de voir tant de charmes passer et repasser devant vous, sans que vous osiez y porter la main! Et cependant le penchant naturel de l'humanité nous porte à prendre. Les enfants ne tâchent-ils pas de saisir tout ce qu'ils aperçoivent!... Et moi?

---

3 novembre.

Dieu sait combien de fois je me mets au lit avec le désir et quelquefois avec l'espérance de ne pas me réveiller; et le matin j'ouvre les yeux, je revois le soleil et je suis malheureux. Oh! que ne puis-je être un maniaque! que ne puis-je m'en prendre au temps, à un tiers, à une entreprise manquée! Alors l'insupportable fardeau de ma peine ne porterait qu'à demi sur moi. Malheureux que je suis! je ne sens que trop que toute la faute est à moi seul.

La faute! non. Je porte aujourd'hui cachée dans mon sein la source de toutes les misères, comme j'y portais autrefois la source de toutes les béatitudes. Ne suis-je pas le même homme qui nageait autrefois dans une intarissable sensibilité, qui voyait naître un paradis à chaque pas, et qui avait un cœur capable d'embrasser dans son amour un monde entier? Mais maintenant ce cœur est mort; il n'en naît plus aucun ravissement; mes yeux sont secs; et mes sens, que ne soulagent plus des larmes rafraîchissantes, sont devenus secs aussi, et leur angoisse sillonne mon front de rides. Combien je souffre! car j'ai perdu ce qui faisait toutes les délices de ma vie, cette force divine avec laquelle je créais des mondes autour de moi. Elle est passée!... Lorsque de ma fenêtre e regarde vers la colline loin-

taine, c'est en vain que je vois au-dessus d'elle le soleil du matin pénétrer les brouillards et luire sur le fond paisible de la prairie, tandis que la douce rivière s'avance vers moi, en serpentant entre ses saules dépouillés de feuilles : toute cette magnifique nature est pour moi froide, inanimée, comme une estampe coloriée; et de tout ce spectacle je ne peux verser en moi et faire passer de ma tête dans mon cœur la moindre goutte d'un sentiment bien heureux. L'homme tout entier est là debout, la face devant Dieu, comme un puits tari, comme un sceau desséché. Je me suis souvent jeté à terre pour demander à Dieu des larmes, comme un laboureur prie pour la pluie, lorsqu'il voit sur sa tête un ciel d'airain et la terre mourir de soif autour de lui!

Mais, hélas! je le sens, Dieu n'accorde point la pluie et le soleil à nos prières importunes; et ces temps dont le souvenir me tourmente, pourquoi étaient-ils si heureux, sinon parce que j'attendais son esprit avec patience, et que je recevais avec un cœur reconnaissant les délices qu'il versait sur moi?

---

8 novembre.

Elle m'a reproché mes excès, mais d'un ton si aimable! mes excès de ce que, d'un

verre de vin, je me laisse quelquefois entraîner à boire la bouteille. « Évitez cela, me disait-elle; pensez à Charlotte! — Penser! avez-vous besoin de me l'ordonner? Que je pense, que je ne pense pas, vous êtes toujours présente à mon âme. J'étais assis aujourd'hui à l'endroit même où vous descendîtes dernièrement de voiture... » Elle s'est mise à parler d'autre chose, pour m'empêcher de m'enfoncer trop avant dans cette matière. Je ne suis plus mon maître, cher ami! elle fait de moi tout ce qu'elle veut.

---

15 novembre.

Je te remercie, Wilhelm, du tendre intérêt que tu prends à moi, de la bonne intention qui perce dans ton conseil; mais je te prie d'être tranquille. Laisse-moi supporter toute la crise; malgré l'abattement où je suis, j'ai encore assez de force pour aller jusqu'au bout. Je respecte la religion, tu le sais; je sens que c'est un bâton pour celui qui tombe de lassitude, un rafraîchissement pour celui que la soif consume. Seulement... peut-elle, doit-elle être cela pour tous? Considère ce vaste univers : tu vois des milliers d'hommes pour qui elle ne l'a pas été; d'autres pour qui elle ne le sera jamais, soit qu'elle leur

ait été annoncée ou non. Faut-il donc qu'elle le soit pour moi? Le fils de Dieu ne dit-il pas lui-même : Ceux que mon père m'a donnés seront avec moi? Si donc je ne lui ai pas été donné, si le père veut me réserver pour lui, comme mon cœur me le dit... De grâce, ne va pas donner à cela une fausse interprétation, et voir une raillerie dans ces mots innocents : c'est mon âme tout entière que j'expose devant toi. Autrement, j'eusse mieux aimé me taire : car je hais de perdre mes paroles sur des matières que les autres entendent tout aussi peu que moi. Qu'est-ce que la destinée de l'homme, sinon de fournir la carrière de ses maux, et de boire sa coupe tout entière? Et si cette coupe parut au Dieu du ciel trop amère lorsqu'il la porta sur ses lèvres d'homme, irai-je faire le fort et feindre de la trouver douce et agréable? Et pourquoi aurais-je honte de l'avouer dans ce terrible moment où tout mon être frémit entre l'existence et le néant, où le passé luit comme un éclair sur le sombre abîme de l'avenir, où tout ce qui m'environne s'écroule, où le monde périt avec moi? N'est-ce pas la voix de la créature accablée, défaillante, s'abîmant sans ressource au milieu des vains efforts qu'elle fait pour se soutenir, que de s'écrier avec plainte : « Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné? » Pourrais-je rougir de cette expression? pourrais-je redouter le

moment où elle m'échappera, comme si elle n'avait pas échappé à celui qui replie les cieux comme une voile?

---

21 novembre.

Elle ne voit pas, elle ne sent pas qu'elle prépare le poison qui nous fera périr tous les deux; et moi j'avale avec délices la coupe où elle me présente la mort! Que veut dire cet air de bonté avec lequel elle me regarde souvent (souvent non, mais quelquefois)? cette complaisance avec laquelle elle reçoit une expression produite par un sentiment dont je ne suis pas le maître? cette compassion pour mes souffrances, qui se peint sur son front?

Comme je me retirais hier, elle me tendit la main et me dit : « Adieu, cher Werther ! » Cher Werther! C'est la première fois qu'elle m'ait donné le nom de *cher*, et la joie que j'en ressentis a pénétré jusqu'à la moelle de mes os. Je me le répétai cent fois; et le soir, lorsque je voulus me mettre au lit, en babillant avec moi-même de toutes sortes de choses, je me dis tout à coup : « Bonne nuit, cher Werther ! » et je ne pus ensuite m'empêcher de rire de moi-même.

---

22 novembre.

Je ne puis pas prier Dieu en disant : « Conserve-la-moi ! » et cependant elle me paraît souvent être à moi. Je ne puis pas lui demander : « Donne-la-moi ! » car elle est à un autre... Je joue et plaisante avec mes peines. Si je me laissais aller, je ferais toute une litanie d'antithèses.

---

24 novembre.

Elle sent ce que je souffre. Aujourd'hui son regard m'a pénétré jusqu'au fond du cœur. Je l'ai trouvée seule. Je ne disais rien, et elle me regardait fixement. Je ne voyais plus cette beauté séduisante, ces éclairs d'esprit qui entourent son front : un regard plus puissant agissait sur moi ; un regard plein du plus tendre intérêt, de la plus douce pitié. Pourquoi n'ai-je pas osé me jeter à ses pieds? pourquoi n'ai-je pas osé m'élancer à son cou, et lui répondre par mille baisers ! Elle a eu recours à son clavecin, et s'est mise en même temps à chanter d'une voix si douce ! Jamais ses lèvres ne m'ont paru si charmantes : c'était comme si elles s'ouvraient, languissantes, pour absorber en elles ces doux sons qui jaillissaient de l'instrument, et que seulement

l'écho céleste de sa bouche résonnât. Ah! si je pouvais te dire cela comme je le sentais! Je n'ai pu y tenir plus longtemps. J'ai baissé la tête, et j'ai dit avec serment : « Jamais je ne me hasarderai à vous imprimer un baiser, ô lèvres sur lesquelles voltigent les esprits du ciel!... » Et cependant... je veux... Ah! vois-tu, c'est comme un mur de séparation qui s'est élevé devant mon âme... Cette félicité, cette pureté du ciel... détruite... et puis expier son crime... Son crime!

FIN DU TOME PREMIER.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5

430,534

Digitized by Google

14 30 584 8/10

La Bibliothèque nationale paraît les 1er et 15 de chaque mois, depuis le 1er juin 1863, et publie par an 24 volumes au prix de 25 centimes, pris au bureau (5, rue Coq-Héron); 35 centimes rendu franco dans toute la France. — 6 volumes : 2 fr.: 12 volumes : 4 fr.; 24 volumes: 8 fr., rendus à domicile.

EN VENTE :

PREMIÈRE ANNÉE (24 VOLUMES)

Voltaire. — Histoire de Charles XII.	2 vol.
Montesquieu. — Grandeur et décadence des Romains.	1 —
Diderot. — Le Neveu de Rameau.	1 —
Swift. — Voyages de Gulliver	2 —
Suétone. — Histoire des Douze Césars.	2 —
X. de Maistre.— Voyage autour de ma chambre. . .	1 —
Le Sage. — Le Diable boiteux.	2 —
La Boétie. — Discours sur la Servitude volontaire. .	1 —
Fontenelle. — La Pluralité des Mondes.	1 —
Jeudy-Dugour. — Histoire d'Olivier Cromwell.	1 —
Diderot. — Romans et Contes.	3 —
J.-J. Rousseau. — Du Contrat social.	1 —
Sterne. — Voyage sentimental en France.	1 —
V. Pou[illegible]. — Les Labourdière	1 —
Voltaire — Histoire de Russie.	2 —
Beaumarchais. — Barbier de Séville et Mariage de Figaro.	2 —

DEUXIÈME ANNÉE

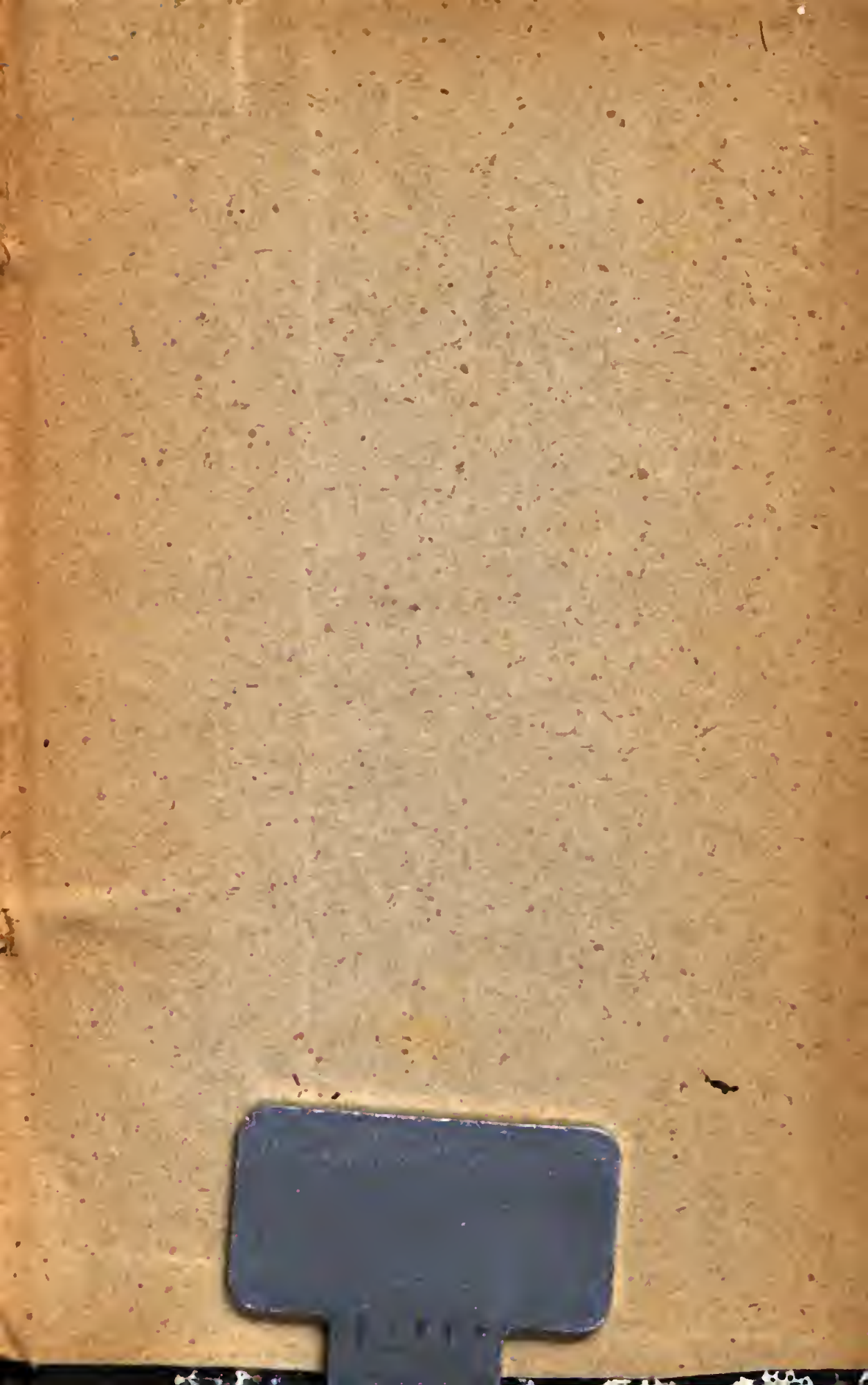
P.-L. Courier. — Chefs-d'œuvre.	2 —
D'Alembert. — Discours préliminaire de l'Encyclopédie	1 —
Saint-Réal. — Don Carlos — Conjuration des Espagnols contre Venise.	1 —
Montesquieu. — Lettres persanes	2 —
Molière. — Tartufe. — Le Dépit amoureux.	1 —
Goethe. — Werther, traduction de M. Pierre Leroux.	2 —

SOUS PRESSE

Linguet. — Mémoires sur la Bastille.	1 —
X. de Maistre. — Les Prisonniers du Caucase.	1 —
Condorcet. — Progrès de l'Esprit humain.	2 —
Diderot. — Paradoxe sur le Comédien.	1 —

Les lettres non affranchies seront refusées.

PARIS. — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Ce, RUE COQ-HÉRON, 5.—8195



BIBLIOTECA

Digitized by Google